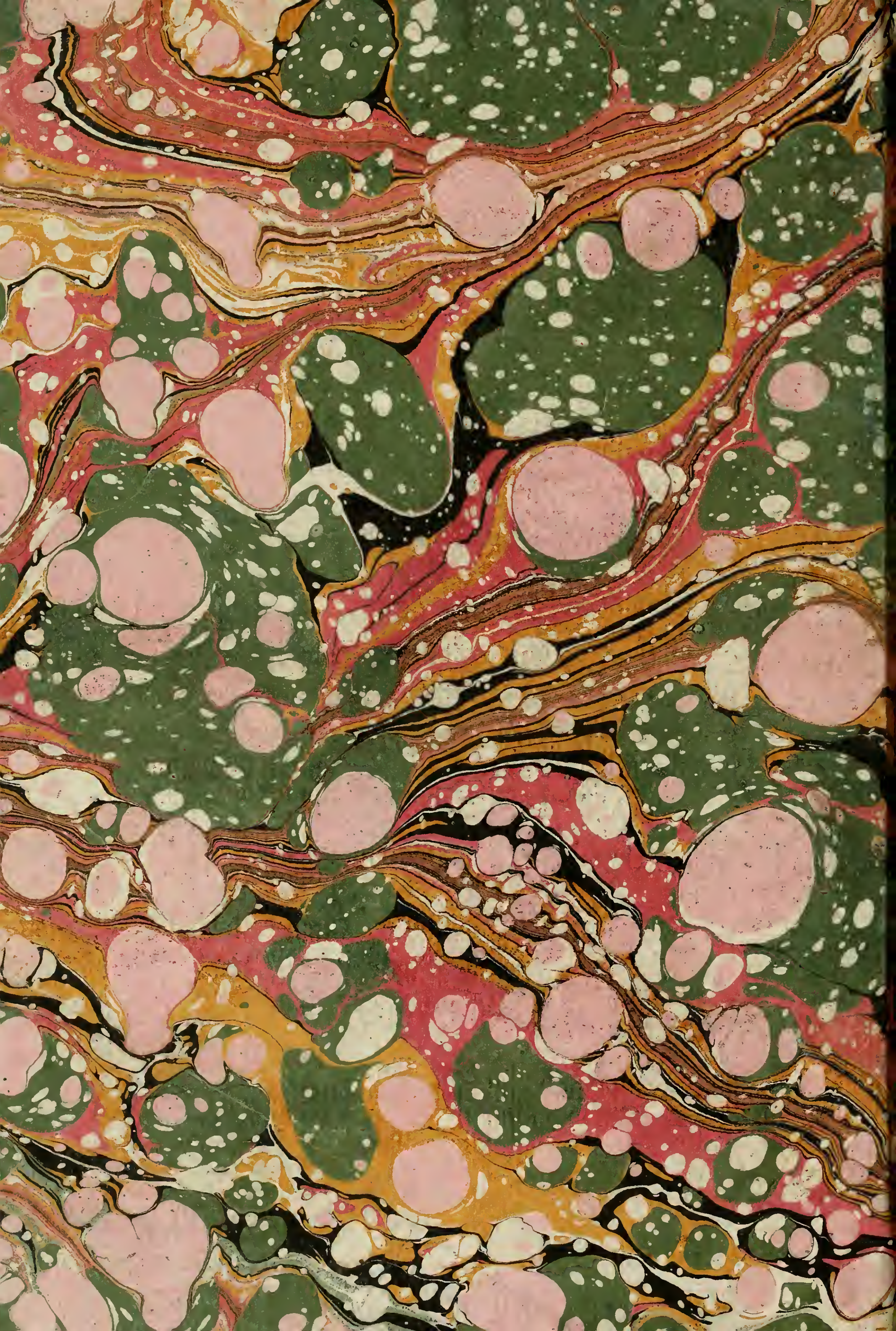







ANTIQUITES
D'HERCULANUM
GRAVÉES PAR F. A. DAVID
AVEC
LEURS EXPLICATIONS
Par P. Sylvain M.
TOME III.
A Paris chez David, Graveur, rue
des Noyers, en face de celle des Angl
Avec Privilége du Roi
1781.



ANTIQUITES D'HERCULANUM.

TOME TROISIÈME.

PLANCHE PREMIÈRE.

CE Tableau, trouvé dans la fouille de Portici, repréſente un Apollon. Quoiqu'endommagé dans quelques parties, on peut néanmoins admirer la beauté de ſon coloris. Cet Apollon tient une lyre appuyée ſur un Autel. Le coſtume de la figure annonce évidemment ce Dieu. Tel les Poëtes anciens (1) nous l'ont décrit ſous les dehors d'un jeune homme plein de *dignité* & de *vénuſté*, joignant à la force de ſon ſexe les graces de l'autre : tel les Antiquaires (2) les plus célèbres nous l'ont dépeint : tel on le voit dans ce Tableau. Sa tête environnée d'un cercle lumineux, eſt ceinte d'une branche verte du laurier qui lui eſt conſacré, & qui, depuis la métamorphoſe de ſa chère Daphné (3), a remplacé ſur ſon front le lièrre, le myrthe & les autres feuillages dont il le couvroit. Sa chevelure longue &

(1) Tibulle, Lib. III Eleg. IV. Apulée Flor. I.

(2) Montfaucon, T. I. P. I. Li. III, c. 3. §. 6. MM. le Blond & de la Chaux ont reconnu dans cette figure un Apollon. Deſcription des pierres gravées, Tom. I, pag 199.

(3) Tel eſt le ſentiment d'Ovide, Met. I v. 450 & ſeq.

Nondùm laurus erat : longoque decentia crine
Tempora cingebat de qualibet arbore Phœbus.

blonde retombe & ſe diviſe en ondoyant ſur ſes épaules. Tout ſon corps eſt nud, à l'exception d'une partie du bras gauche que couvre une draperie *violet-pourpre* qui, aggraffée ſur l'épaule droite, pend le long de ſes reins. Le Peintre a pu choiſir cette couleur, afin de rappeller le ſouvenir de ſon amour pour Hyacinte qui fut changé en ces lys *bleu-rouge*, qui tirent ſur le *violet* (1), comme le penſent les Auteurs les mieux inſtruits. Notre Dieu a la main droite poſée ſur le ventre de ſa lyre, & cet inſtrument eſt d'une couleur rougeâtre. Je le ſuppoſerois volontiers de buis, dont on avoit coutume de faire les lyres (2), s'il ne paroiſſoit pas rude au toucher, ou *de ſandal*, bois connu des Anciens (3) ; mais il paroît plus rude encore que celui-ci : peut-être eſt-il d'yeuſe ou chêne-verd (4) : au ſurplus de quelque bois qu'il ſoit, on peut croire que les Anciens donnoient une teinte rouſſâtre à leurs lyres & à leurs cyſtres, comme il eſt hors de doute que leurs muſiciens (5) portoient un manteau rougeâtre, & comme de nos jours nos luthiers teignent d'une couleur convenue preſque tous nos inſtrumens. Notre figure tient un archet ou *plectrum* dans ſa main droite qui poſe ſur le montant courbe de la lyre dont on reconnoît la forme antique imitée des cornes qui la compoſoient dans l'origine (6). Cet archet eſt courbe & rappelle les premiers archets qui n'étoient que des pieds ou des ongles de chevres (7). L'attitude de la figure & le linge de couleur blanche

---

(1) Voyez MM. le Blond & de la Chaux, pierres gravées, Tom. I. pag. 204.

(2) Philoſtrate.

(3) Saum. Exerc. Plin. pag. 726. E.

(4) Théophraſte, Liv. V.

(5) Ovid. Faſt. II, en parlant d'Arion, dit :

Induerat Tyrio bis tinctam murice pallam.

(6) *Voyez* Philoſtrate.

(7) Pollux. IV, 69, dit : *αἰγῶν δὲ τὰ πλῆκτρα.*

1



Tom. III.

qui eſt ſur l'Autel où poſe la lyre, ſemblent indiquer que le Dieu ſe repoſe un inſtant, & médite de nouveaux chants (1).

Au-deſſous dans le milieu du cadre qui renferme ce Tableau, s'apperçoivent les reſtes de la figure d'un jeune homme qui, ſi l'on en juge à ſon rapprochement avec Apollon, à ſes cheveux bruns & bouclés, & à ſes yeux noirs, pourroit bien être Hyacinte, par M. Mu * * *.

PLANCHE II.

Cette Peinture, pendant de la précédente, fut trouvée avec elle au même endroit du même mur dans la fouille de Portici. Quoique moins bien conſervée que ſa compagne en quelques parties, cependant ſon coloris fin & délicat flatte de même. La poſition de la figure eſt vraie, le deſſin en eſt correct, & il n'eſt pas plus difficile de l'expliquer que la précédente. C'eſt évidemment un Bacchus qu'elle repréſente, ſon air jeune & gracieux le déſigne : l'éternelle jeuneſſe eſt le partage de Bacchus ainſi que d'Apollon, comme le diſent Tibulle dans ſes Elégies (2), & Ovide dans ſes Métamorphoſes (3), &c. Quoiqu'on ait quelquefois repréſenté ce Dieu ſous les traits d'un enfant couronné de lierre, ou dans l'âge viril & même avec de la barbe, quand on le faiſoit ſervir d'emblême au ſoleil, dont ces différens âges déſignoient les différentes périodes (4), cependant il fut plus ſouvent repréſenté dans l'âge de la jeuneſſe,

---

(1) On ſçait que la coutume des Anciens, avant les ſacrifices, étoient d'orner leurs Autels de linges & de bandelettes ſacrées.

(2) Tibulle I, Eleg. IV. 33.

Solis æterna eſt Phœbo Bacchoque juventa.

(3) Ovide Met. L. IV.

Tu puer æternus, tu formoſiſſimus alto
Conſpiceris cœlo.

(4) Saturnal. Lib. I. cap. 18.

qui, ſuivant la remarque judicieuſe de l'Abbé Winckelmann (1) convenoit plus à la Divinité. La néceſſité de lui donner un corps, forçoit à la revêtir de celui qui, par ſes formes, ſon élégance & ſa fraîcheur, avoit l'air plus aërien & plus immortel. La chevelure longue & bouclée de ce Dieu, nouvel attribut, que n'a pas oublié Euripide (2), & la couronne de lierre, ſa plante favorite, qui, d'un double contour, ceint ſon front comme d'un diadême, ſervent encore à le caractériſer.

On ſçait que, près d'Athènes, les Acarniens (3) adoroient *Bacchus-hedera*, parce qu'en cet endroit, pour la première fois, le lierre avoit été trouvé : le lierre même avoit pris le nom de lierre *Acarnien* (4), & les Thyrſes en étoient ornés (5); mais le Canthare que tient notre figure dans ſa main droite, & le Thyrſe qu'elle a à ſa main gauche, ne laiſſent point de doute ſur notre conjecture : ces attributs, ſuivant Sidoine Apollinaire, accompagnent toujours Bacchus (6). En effet, nous les retrouvons ſur pluſieurs médailles frappées dans des villes de la Grèce (7). La poitrine de couleur naturelle & découverte, ajoute encore à notre opinion. Ce caractère de Bacchus n'a point échappé à Fulgence (8), & il a cru qu'il devoit convenir à ce Dieu, parce que, comme pere des Buveurs,

(1) Hiſt. de l'Art, Tom. I. pag. 273.

(2) Eurip. Bacch. V. 455. & ſuiv.

(3) Pauſanias. I. 31.

(4) Suidas.

(5) Stace Th. XII. 635.

Quæque rudes Thyrſos hederis veſtiſtis Acharnæ.

(6) Sidoine Appollin.

Cantharus & Thyrſus dextrâ lævâque feruntur.

(7) Pell. Rec. de Med. de Peupl. & de Vill. Tom. II. en pluſieurs endroits.

(8) Fulgence, II, 15.

il devoit exprimer dans sa figure les effets du vin, & que l'effet de cette boisson perfide est de faire dévoiler les secrets les plus cachés des cœurs, & de découvrir même les corps par les mouvemens tortueux qu'elle occasionne.

L'artiste qui a peint ce Tableau a couvert la partie inférieure des cuisses du Dieu d'un manteau d'une couleur qui tire sur le blanc. Ainsi, au rapport d'Athenée (1), ceux qui se vêtissoient de robes blanches, célébroient dans le *Pritanée* les jours de la naissance de Vesta, & les fêtes de Bacchus. Le manteau qui des épaules descend par derrière jusqu'en bas, couvre en retombant une partie de l'Autel sur lequel la figure est appuyée, & va rejoindre ses pieds qu'elle laisse nuds.

Cet Autel fait naître une idée bien naturelle. Les raisons qui en ont fait donner un à l'Apollon du Tableau précédent, ne convenant point à Bacchus, ne pourroit-on pas dire avec fondement & vraisemblance qu'il désigne la protection que les Dieux accordoient à leurs Autels, auprès desquels ils se rendoient présens, suivant l'opinion des Payens (2) qui s'imaginoient, comme le dit Eusebe d'après Porphyre (3), que les sacrifices & l'encens faisoient descendre corporellement les Dieux sur leurs Autels à la voix & aux prières des hommes? C'étoit une suite de cette croyance grossiére que les Dieux se nourrissoient du sang & de la graisse des victimes sur lesquelles ils tom-

(1) Athenée IV, 12, p. 149.

(2) Virgile, Enéide IV, v. 204.

. . . . *Antè Aras media inter numina Divum.*

Tibulle IV. v. 130 & *seq.*

Jupiter ipse levi vectus per inania curru
Adfuit & cœlo vicinum liquit Olympum,
Intentaque tuis precibus se præbuit aures.

(3) Eusebe *Præpar. Evang.* V, 8, & *suiv.*

boient, pour ainsi dire, comme des mouches, ainsi que le dit plaisamment Lucien (1). Ce sentiment sur-tout étoit celui des Stoïciens (2). Il est bien vrai que cette présence des Dieux n'étoit pas sensible aux yeux des assistans; mais ils ne la croyoient pas moins réelle, sur-tout à l'égard d'Apollon (3) & de Bacchus (4), & delà venoit à ces Divinités le surnom de *Præsentes* & d'*Επιφανοι*, titres qui se rencontroient encore sur les médailles que l'adulation frappoit aux Rois & aux Empereurs (5).

Ce ne seroit donc pas sans cause que nous attriburions à cette croyance l'Autel près duquel est le Bacchus de notre Tableau, & peut-être eussions-nous dû donner la même origine à celui sur lequel est appuyé l'Apollon du Tableau précédent.

Le Canthare d'or, porté par notre Dieu, a deux anses (6). Elles s'étendent en dehors depuis le bord supérieur jusqu'au fond. Le Thyrse est semblable à un roseau long & noueux qui pourroit bien être une canne de *Férule*, plante consacrée à Bacchus (7), dont les feuilles sont longues, & que Théophraste nomme Noueuse. La partie supérieure du Thyrse est entourée d'une bandelette, & comme dans tous les autres (8) Thyr-

---

(1) Lucien, *de Sacrific.*

(2) Marc-Aurele.

(3) Hymne de Callimaque, v. 3 & 13.

(4) Aristophan. Ran. v. 325. Euripid. *in Bacch.* v. 142.

(5) Spanhem de V. & P. N. Diss. V.

(6) Athenée V. 7, & Macrobe, Sat. V. 21, décrit ainsi le *Carchesium : Carchesium procerum, & circà mediam partem compressum mediocriter, ansatum ansis à summo ad infimum pertingentibus.*

(7) Pline XIII, 22, décrit une espèce de *Férule* qui a les mêmes caractères que cette Canne ou Roseau.

(8) Pol. Stratag. I. 1. Diodore, III, 64, & IV, 4. Macrobe, Sat. Lib. I. La lance se voit ainsi recouverte dans plusieurs monumens

2



Tom. III.

ſes, ſon ſommet eſt couvert de feuilles de lierre qui laiſſent cependant entrevoir la pointe nue d'une lance. Mu * * *.

PLANCHE III.

Rien de plus connu que le ſommeil d'Endymion, & ſes amours avec la Lune ; mais il n'eſt peut-être pas de Fable que l'on raconte de tant de manières & auſſi différentes. Les uns veulent que ce jeune homme ait choiſi pour demeure une caverne du Latmus, mont de Carie (1). Cette caverne, ſuivant eux, étoit le lieu myſtérieux des rendez-vous de la Lune. Ils lui donnent pour père Œtlius, fils de Jupiter, & Calix pour mère. Jupiter, ajoutent-ils, le rendit immortel. Si l'on en croit Epimenide, converſant avec les Dieux, Endymion devint amoureux de Junon ; & voyant la jalouſe colère de Jupiter, il lui demanda un ſommeil éternel. Il en eſt qui veulent qu'Endymion ait été célébré à cauſe de ſon amour pour la juſtice, & qu'il ait obtenu du ſouverain des Dieux un repos qu'on ne put troubler. D'autres Auteurs prétendent qu'Endymion étoit un grand chaſſeur, & qu'à la clarté de la Lune, pourſuivant les animaux qui ſortoient des forêts pour chercher leur pâture pendant le repos des humains, il étoit obligé de ſe livrer le jour au ſommeil, deſorte qu'il paroiſſoit ſans ceſſe dormir. Ceux qui veulent ramener la fable à l'aſtronomie, ſoutiennent qu'Endymion, s'appliquant à l'obſervation des corps céleſtes, des aſtres, & principalement de la Lune, étude qui le privoit du ſommeil pendant la nuit, étoit obligé de ſe repoſer pendant le jour. Dans les Scholies d'Apollonius,

---

antiques, néanmoins, comme le remarquent MM. le Blond & de la Chaux, Deſcrip. des pierres gravées, Tome I, p. 244, plus communément les Thyrſes ſont terminés en forme de Pomme de Pin, & preſque toujours ornés de bandelettes.

(1) Apollonius, IV, v. 57.

pour rendre raifon de l'antiquité que les Arcadiens prétendent avoir fur la Lune, on dit que leur prétention eft fondée fur la découverte qu'Endymion Arcadien avoit faite des mouvemens, des périodes & des phafes de cet aftre. Le Scholiafte de Théocrite (1), Nonnus (2), Pline (3), rapportent encore cette fable d'Endymion à l'étude qu'il faifoit de cette planette. Endymion, dit le dernier, découvrit ce que nous obfervons dans la Lune, & c'eft ce qui fit croire à fes amours avec elle. Lucien rapprochant la fable d'Endymion de celle de Phaëton, dit que le premier expliqua le cours de la Lune, le fecond celui du Soleil, dont il étoit fils; mais que celui-ci étant mort avant d'avoir terminé fes obfervations, on feignit qu'il avoit été précipité du Char de fon Père (4). Cette interprétation de la fable d'Endymion, qui paroît la plus vraifemblable, fut néanmoins contredite par d'autres Auteurs qui regardoient ce jeune homme comme l'ami de la pareffe & de l'oifiveté, pour juftifier, fans doute, le proverbe que l'on applique aux pareffeux qui travaillent à peine & agiffent avec nonchalance, & dont on dit, *ils ont le fommeil d'Endymion* (5).

Si l'on eft divifé fur l'origine du fommeil d'Endymion, on ne l'eft pas moins fur fa durée. Les uns veulent qu'il dorme toujours, qu'il dorme même encore, & que la Lune n'ait de lui que des baifers pour prix de fon amour (6). Les autres prétendent que le Sommeil épris d'Endymion, le fait dormir

(1) Théocrite, Idil. III, v. 49.

(2) Nonnus, XLI, 379.

(3) Pline, II, 9.

(4) Lucien, *de Aftrologiâ.*

(6) Natal. Com. de Endymione, &c.

(7) Ciceron. Tufcul. quæft. I. *Endymion verò, fi fabulas audire volumus, nefcio quando in latmo obdormivit, qui eft mons Cariæ. nondùm opinor experrectus. Nùm igitùr eum curare cenfes, quùm Luna laboret, à quâ confopitus putatur, ut eum dormientem ofcularetur.*

les

les paupières relevées pour jouir de la beauté de ſes yeux (1). Fulgence ne donne à ſon ſommeil que la durée de trente années (2). Nonnus au contraire appelle Endymion ἀκοιμήτον, ou qui ne dort jamais (3). Que ne dit-on pas encore des effets de ſon amour avec la Lune ? Pauſanias le fait père de cinquante filles qu'il fait naître de cette Déeſſe (4). D'autres bornent à trois fils les fruits de leur amour (5). La Lune n'eſt pas la ſeule, ſi l'on en croit un Mythologiſte célèbre, qui ait obtenu les faveurs d'Endymion, & dont il ait eu des enfans (6). Au ſurplus, quoi qu'il en ſoit, & du ſommeil d'Endymion & de la durée de ce ſommeil, & des effets multipliés de ſes amours, c'eſt la Fable connue des amours de ce jeune homme avec la Lune que repréſente la peinture que nous expliquons. Elle ne pouvoit pas être rendue avec plus de génie & plus de goût. On trouva dans les ruines de Portici cet ingénieux Tableau.

La Déeſſe qui, dans les médailles antiques (7), a tantôt la chevelure relevée ſur le ſommet de la tête, & tantôt flottante, réunit, comme dans un des camées du Cabinet d'Orléans (8),

---

(1) Licimnius de Chio dans Athénée, XIII, 2, p. 564.

(2) Fulgence, c. 1.

(3) Nonnus, VIII, 239,

(4) Pauſanias, V, 1.

(5) Natal. Comes, de Endymione.

(6) Ibid. *Hic eſt ſcribit Pauſanias in prioribus Eliacis à Lunâ fuit amatus, ex quâ filias quinquagintâ ſuſcepiſſe fabulantur, cùm tamen alii tres tantùm filios inquiant, Pænem, Epeum, & Œtolum, filiam Euridicem ex Aſterodéa, vel Chromea. vel Hypperippe illum ſuſcepiſſe. Habuit præterea Piſam quæ Piſæ Olimpiæ nomen dedit. Habuit Endymion filiam etiam Œtolum à quo Œtolia dicta eſt . . . . . . Alii dicunt quod Phter fuit Endymionis filius, quidam addiderunt illi filium Eleum quem ex Eurycyda ſuſcepit qui imperavit Epeis : à quo poſteà vocati ſunt Elei.*

(7) Voyez MM. le Blond & de la Chaux, Deſcription des Pierres gravées, in-fol. T. I. pag. 73.

(8) *Ibid.*

ces deux caractères. Les cheveux noués avec art sur le devant de la tête & flottans par derriere, elle porte un grand manteau de couleur *rouge changeant*. Orphée dans ses hymnes (1) lui donne le même attribut ; & lorsqu'Ovide conduit Diane au bain, il fait prendre son manteau par une des Nymphes, tandis que deux autres dénouent sa chaussure (2). Ordinairement cette robe est relevée de manière qu'elle retombe à-peu-près au genou (3). Une ceinture l'arrête au-dessous du sein qu'elle laisse à découvert, ainsi que l'épaule droite (4). Dans ce Tableau, son vêtement un peu plus libre, enflé par le vent, voltige derriere ses épaules. Il n'est retenu que par l'une de ses extrémités qui entoure le bras gauche auprès de la main. L'autre partie retourne sur le devant de la figure, dont elle couvre les cuisses contre lesquelles elle semble se coller. La moitié du corps reste nud. Il est bien rare de voir cette Déesse dépouillée de tout vêtement ; & si dans une médaille de Milet (5) & dans un autre monument publié par Léonard Agostini (6), on la voit nue, cet exemple doit être rarement suivi, & il faut avoir les plus grands talens pour oser

---

(1) Orphée, Hymne à la Lune, v. 10. l'appelle Τανύπεπλον.

(2) Ovid. Métamorph. III. 167.

> *Altera depositæ supponit brachia Pallæ.*
> *Vincla duæ pedibus demunt.*

(3) Ovide, parlant de la ressemblance de l'habit de chasse de Vénus avec celui de Diane, s'exprime en ces termes :

> *Nuda genu, vestem ritu succincta Dianæ.*

(4) ἀπόλωλοι δὲ Φιν ὦμοι
Δεξιτεροὶ, καὶ γυμνὸς ἀεὶ παρεφαίνετο μαζός.
Call. Hymn. in Dian. v. 213.

(5) Cette Médaille est gravée, pag. 76, de la Description des Pierres gravées d'Orléans, Tom. I.

(6) *Ibid.*

3



Tom. III.

3



Tom. III.

entreprendre de le ſuivre. La Déeſſe eſt peinte marchant ſur la pointe des pieds, telle que l'a décrite Lucien (1) vers Endymion, près duquel la conduit par la main un petit amour porté ſur un nuage. Ce jeune homme dort aſſis ſur une pierre ombragée d'un arbre. Cet arbre n'eſt point un pin, comme le croyent quelques-uns, à cauſe de la reſſemblance du nom de ſes fruits appellés φθεῖρες, & de celui de Phtir, l'un des fils d'Endymion ; il me paroît plutôt être un chêne (2). Cette conjecture eſt d'autant plus vraiſemblable, que ſuivant quelques Auteurs, le lit d'Endymion étoit placé ſous un chêne, voiſin de la Grotte des Nymphes, où ſe voyoient des pierres ſi blanches, que de loin on croyoit apperçevoir le lait des vaches d'Endymion répandu ſur la terre. Endymion eſt preſqu'entiérement nud, tel que Properce nous le repréſente dans les momens délicieux de ſes embraſſemens avec la ſœur d'Apollon (3). Sous ſon bras droit qui lui ſert d'appui, eſt jetté un manteau de couleur rougeâtre, & ſa main tient deux dards, armes bien dignes d'un chaſſeur. Ses cheveux ſont épars, ſeulement une petite bandelette ſemble les lier ſur le ſommet de ſa tête qu'elle ceint. Cette bandelette paroît confirmer l'idée de certains Mythologues qui penſent qu'Endymion a été Roi d'Elide (4), quoique d'autres le mettent au ſimple rang des Paſteurs (5). Le génie du Peintre de ce Tableau ne pouvoit mieux s'annoncer que par le dernier trait que je vais faire remarquer. Il n'a pas voulu, comme l'Auteur du Marbre

---

(1) Lucien Dialog. de Vénus & de la Lune.

(2) Q. Calabr. X. 131.

(3) Properce II, Eleg. 12. v. 15.

Nudus & Endymion Phœbi cepiſſe ſororem
Dicitur, & Nudæ concubuiſſe Deæ.

(4) Les Scol. d'Apollonius, c. L.

(5) Serv. Georg. III. 391.

publié par Sandrart, & expliqué par Gronovius (1), peindre la Lune montant sur son char, accompagnée de beaucoup de petits amours ; pour aller voir Endymion ; mais plus simple dans sa composition, il nous a représenté la Lune seule, sans char, sans cette troupe d'amours, &, conservant l'idée de timidité que doit avoir la chaste Diane, il ne la fait marcher que comme contrainte par Cupidon ; c'est avec pudeur & sans vouloir l'éveiller que la Déesse s'approche, & cependant, ne voulant pas laisser douter que ce fut elle, l'Artiste a placé le croissant de la lune près de la tête d'Endymion. Mu * * *.

Planche IV.

Il est presqu'impossible de percer tous les nuages de la Fable qui, pour l'ordinaire, n'est elle-même qu'un nuage jetté sur l'histoire, dont elle empêche de découvrir la vérité. Est-ce donc une fable, est-ce une histoire que nous représente ce tableau, trouvé dans les fouilles de *Civita*, le 8 Juillet 1760? Rapportons d'abord ce que l'histoire nous fournit de plus analogue à cette peinture : disons ensuite ce que l'esprit fécond des Poëtes a inventé pour embellir le fait historique, & vraisemblablement alors la peinture s'expliquera toute seule.

Thèbes, ville de la Béotie, eut pour Roi Athamas, fils d'Œolus, arrière-petit fils de Deucalion (2). Ce Prince que d'autres Auteurs font seulement Roi d'Orochmène (3), prit pour épouse Néphelé (4), de laquelle il eut Phrixus & Hellé (5); mais, l'ayant repudiée, il s'unit à Ino (6) qui lui donna deux fils, Léarque & Mélicerte (7). Ino chérissoit ces derniers, & n'avoit

(1) Gronovius, A. G. Tom. I. Tab. O.
(2) Apollod. L. I.
(3) Pausanias in Attic.
(4) Natal. Com. de Phrixo, &c.
(5) *Ibid.*
(6) *Ibid.* Voyez Banier. Tom. III. pag. 201.
(7) On l'appelle aussi Palæmon.

pour les enfans de fa rivale, que des fentimens de marâtre. Elle voyoit, avec défefpoir, le diadême réfervé à Phrixus, &, dans fa colère, elle jura de l'en fruftrer. Elle eut bientôt enfanté fon projet abominable, & la Religion devoit lui fervir de voile pour cacher fon forfait. La famine défoloit le pays : on prétend même (1) qu'elle l'avoit fait naître en jettant dans l'eau bouillante les grains deftinés à enfemencer les terres; mais, fi elle ne fut pas l'auteur de ce fléau, du moins elle fut en profiter. Le peuple défolé demandoit que l'on confultât les Oracles, il efpéroit qu'ils feroient favorables, & qu'ils annonceroient la fin de fes maux. Les Oracles l'annoncent, il eft vrai; mais à quel prix les Dieux devoient-ils être appaifés! La fcélérate Ino avoit corrompu les Prêtres, ou, fuivant d'autres, le meffager qui devoit rapporter la réponfe des Prêtres, & l'Oracle prononçoit qu'il falloit immoler les enfans de Néphélé. Phrixus averti de la fupercherie d'Ino (2) équipa fecrettement un vaiffeau, & muni d'une partie des tréfors de fon père, il partit avec fa fœur Hellé, pour aller chercher un fûr afile dans la Colchide, près d'Aœtes, fon parent. Hellé, comme le raconte Diodore (3), tomba du tillac du vaiffeau dans la mer qui, depuis cette époque, prit le nom *d'Hellefpont* (4). Phri-

(1) Hygin, Liv. I. Fab. II.

(2) Diodore de Sicile, Liv. IV. 47. Les Schol. d'Apoll. I. v. 256.

(3) *Id. Ibid.*

(4) Ovid. in Epiftol. Leand.

Fluctibus immodicis Athamantidos æquora canens.
Vixque manet portu tuta carina fuo.
Hoc mare, cùm primum de Virgine nomine merfa
Quæ tenet, eft nactum tale fuiffe puto.
Eft fatis amiffa locus hic infamis ab Helle :
Utque mihi parcat nomine crimen habet.
Invideo Phrixo quem per freta triftia tutum
Aurea lanigero vellere vexit ovis.

(Ovid. Epift XVIII. 139. Ep. XIX. 124.
Valerius Flaccus l'appelle *Fretum anguftæ Helles.* Arg. III. 7.)

xus prit terre pour ensevelir sa sœur ; d'autres disent qu'il laissa ce soin à (1) des pêcheurs qui lui élevèrent un tombeau sur le rivage. Arrivé en Colchide, Phrixus consacra à *Jupiter Phrixius* la proue de son vaisseau, qui représentoit un bélier d'or, ou lui immola un belier, comme l'indiquoit le tableau que Pausanias (2) dit que l'on voyoit à Athènes.

Les Poëtes amoureux du merveilleux trouvèrent trop simple ce récit, & bientôt ils l'embellirent. D'accord avec les Historiens, dans les principaux faits, ils en ont déguisé les circonstances. Ce n'est plus un vaisseau qui porte Phrixus & Hellé, c'est un Belier officieux que la prévoyante Néphelé (3) leur procure, après les avoir enlevés aux coups barbares, & à la mort que leur réservoit un père crédule & superstitieux, dupe lui-même des Oracles de Prêtres (4) payés par Ino. Ce bélier parle (5) : ce bélier vole (6) : ce bélier a une toison d'or (7) ; c'est cette toison qui, après le sacrifice du bélier fait par Phrixus à son arrivée dans la Colchide, est suspendue dans le Temple de *Jupiter Phrixius*, commise à la garde d'un dragon (8), qui devient par la suite l'objet de la cupidité des Grecs, & la cause du

(1) Herodote in Polymnia.

(2) Pausanias, I. 24.

(3) Natal. Com. De Phrixo. Ovid. Fast. III. 865. Tzetzes in Licoph. v. 22.

(4) Diodor Sicul. Liv. IV.

(5) Tzetzes Licoph. v. 22. Les Scoliastes d'Aristoph. Nub. v. 256. Les Scol d'Apollon. I. 286. II. 1150.

(6) Lucien, de Astro. Tzetzés Licoph. v. 22. Philostrat. II. S. Augustin, C. D. XVIII; 13.

(7) Ovid. Fast. III. 867.

Testis tibi laniger ipse
Cùm vitreum findens aurato vellere Pontum,
Orbatumque suâ Phrixum per fata sorore
Phasidos ad ripas & Colchida regna revexit.
Marc. Manil. Lib. IV. Astronom.

(8) Natal. Com. de Phrix.

voyage des Argonautes (1). Ce bélier n'a-t-il pas eu aussi sa généalogie ? (1). Les aimables Théologiens de l'antiquité profane publièrent qu'il étoit fils de Neptune & de Theophane (2), que ce Dieu, pour mieux cacher son intrigue, avoit changée en brebis, s'étant lui-même métamorphosé en bélier. L'infortunée Hellé, séparé par sa chûte de Phrixus, son frère, & submergée dans les eaux qui portent son nom, devient la Nymphe de ces mers (3), & l'épouse de Neptune (4). Des Auteurs moins hardis n'ont point osé changer en Bélier le vaisseau qui porta Phrixus ; mais ils lui donnèrent pour compagne de voyage, *Crius*. son Gouverneur, dont le nom signifie Bélier. Ils prétendent qu'à leur arrivée en Colchide, arrêté avec Phrixus, le Prince fut réservé pour Aëtes qui l'éleva comme son fils, & le donna, quelque tems après, en mariage à Calciope, sa fille ; mais que Crius fut immolé suivant l'usage du pays ; que son corps fut dépouillé de sa peau, & que cette peau fut suspendue au Temple principal, dorée par les soins d'Aëtes, confiée à la garde de plusieurs soldats, que leur cruauté & leur vigilance firent prendre pour des dragons. Ces précautions étoient la suite d'un Oracle qui avoit annoncé à Aëtes qu'il périroit, lorsqu'un étranger viendroit enlever cette peau dorée qu'il avoit consacrée aux Dieux (5). Ce n'est point à nous à rapprocher de ces fables les interprétations des Mythologues mo-

---

(1) Hygin Astronom. Poet. II. 20. &c.

(2) Hygin. Fab. III. Scoliaste de Germanic.

(3) *Qua condita Ponto.*
Fluctibus invisis jam Nereis *imperat* Helle.
Statius Achill. I. 24.

(4) *Flebat, ut amissa Gemini consorte pericli,*
Cœruleo junctam nescius esse Deo.
Ovid. Fast. III. 874.

Hygin. Astronom. Poët. II. 20.

(5) Diod. Paleph. Bannier, Tom. III. p. 203. Nat. Comes. de Phrixo.

raliſtes qui veulent abſolument découvrir ſous ces emblêmes une ſuite précieuſe de principes de la morale la plus pure (1), ni celles des amateurs de l'Aſtronomie, qui rapportent à leur ſcience toute cette fable de Phrixus, d'Hellé, du bélier qui eſt actuellement une des conſtellations.

Revenons à notre peinture d'autant plus intéreſſante, qu'elle eſt unique, & que nous ne connoiſſons aucun autre monument qui repréſente cette fable. Il eſt impoſſible de la méconnoître. Hellé remarquable par une carnation délicate & fraîche, plongée dans la mer juſqu'au ſein que recouvrent un vêtement *verd de mer*, & un manteau jaune, les cheveux épars & mouillés, les yeux ſupplians, la bouche ouverte, demande du ſecours à ſon frère Phrixus, vers lequel elle tend la main droite. Le jeune homme, dont la peau eſt un peu brune, a une draperie d'un rouge vif, dont les bords d'un bleu clair, retombent ſur ſes cuiſſes, lui laiſſant la moitié du corps à découvert. Triſte & morne, il tend avec vivacité ſon bras droit à ſa ſœur qu'il voudroit ſecourir, tandis que du gauche il ſe tient au bélier, ſur lequel il eſt aſſis. La laine de ce bélier eſt blanche, & ſa blancheur ne s'oppoſe point à notre conjecture, puiſque, ſuivant quelques Auteurs (2) que le peintre peut avoir ſuivis, ce ne fut qu'à l'arrivée de Phrixus en Colchide, & après que le bélier fut immolé, que Mercure dora ſa toiſon. Le bélier ſemble courir à grands pas pour annoncer la fuite qu'il favoriſe. Ses pieds de derrière touchent à la mer, ſuivant le ſentiment du plus grand nombre des Mythologues, & ce qui ne laiſſe point de doute ſur notre interprétation, c'eſt le ſoin que le peintre a eu de repréſenter des dauphins que l'on ſait être en grand nombre dans le détroit des Dardanelles. Mu * * *.

---

(1) Natal, Com. de Phrixo.
(2) Apollonius, II. 1 147.

PLANCHE V.

4



Tom. III.

PLANCHE V.

La Nymphe repréſentée dans cette peinture, trouvée le 24 Juillet 1759, dans la fouille de *Gragnano*, eſt placée ſur un fond *verdâtre*, & vêtue d'une robe couleur de *ſaffran*, dont les bords ſont d'un *violet clair changeant.* Ses cheveux blonds ſont relevés & treſſés enſemble. Elle a les pieds nuds, & préſente tellement le dos, qu'à peine apperçoit-on une partie de la joue droite. Elle ſemble marcher & cueillir de la main droite une des branches fleuries d'une plante en pleine fleur qu'elle a près d'elle. L'Artiſte paroît avoir voulu peindre l'une des * *heures* ou l'*Aurore* même. La robe couleur de *ſaffran* étoit ſon attribut, ainſi que celui des heures ſes compagnes. On le donnoit auſſi à la Déeſſe des fleurs, parce que *le crocus* eſt une des productions des plus belles & des plus odorantes de ſon Empire. Ce vêtement & les fleurs que tient notre figure caractériſeroient aſſez bien cette Déeſſe, que les agréables Théologiens du Paganiſme donnent pour épouſe au fils de l'Aurore, à Zéphir, dont la douce haleine, qui s'exhale au Printemps, échauffe l'air, fond l'écorce des eaux, provoque toute la Nature aux plaiſirs de l'amour,

---

* (Les Anciens, plus philoſophes qu'on ne penſe communément, mirent de la moralité juſque dans la Mythologie des Heures. Héſiode les fait naître de Jupiter & de Thémis, & en compte autant que de Graces. L'étymologie de leurs noms grecs ſignifie *bon Ordre*, *Juſtice & Paix.* On ſent la juſteſſe de cette allégorie dont le but, ſans doute, étoit de recommander aux hommes le bon emploi du tems. Dans la ſuite on multiplia les Heures juſqu'à douze, & on les appella *les douze Sœurs.* Elles avoient dans Athène un Temple où on leur offroit des ſacrifices qui avoient cela de particulier, qu'on y faiſoit bouillir la viande des victimes immolées, au lieu de la rôtir; emblême des vœux qu'on leur adreſſoit. On les prioit de ne procurer qu'une chaleur modérée, afin qu'avec le ſecours des pluies, les fruits de la terre vinſſent plus doucement à maturité.)

& du sein de la terre *amoureuse* fait sortir les fleurs. Agréablement flattés par cette idée d'Epouse, de Zéphir & de Reine des fleurs que les Poëtes donnent à Flore, nous ne les souillerons pas en rapportant l'origine de cette déesse que les Historiens font d'abord Courtisanne de Rome, & qui n'obtint, suivant eux, des honneurs divins *, qu'en laissant par son testament le Sénat & le Peuple Romain héritier des trésors immenses qu'elle avoit amassés au prix de ses charmes. Croyons plutôt qu'il y avoit deux Flores, & que si l'on confondit dans la suite avec l'épouse de Zéphir, la Courtisanne Romaine, ce fut pour donner un motif honnête à des fêtes infâmes ** auxquelles les Sages n'osoient assister, & qui prouvoient encore plus la corruption des Adorateurs, que de la Déesse, objet de leur culte.

* (Un Temple & des Autels pour une Courtisane ! , . . & cela dans la capitale de l'Univers, dans la patrie des Lucreces & des Cornelies. La majesté du peuple-Roi dégradée à ce point ! Quel sujet de réflexion pour l'homme qui pense ! mais en même tems, si ce culte n'a été dans l'origine qu'un monument de la Reconnoissance ? . . . *Larentia* légue au peuple Romain son immense héritage. . . . . L'ingratitude est un plus grand crime encore que la superstition. Ce n'est point à la femme prostituée que le peuple Romain à genoux brûloit son encens ; c'étoit à sa bienfaitrice. C'est peut-être là la seule manière de justifier les Romains, & de rendre raison d'une solemnité louable dans son principe.)

** (Les Jeux Floraux chez les Romains se célébroient aux flambeaux dans la rue Patricienne. On y donnoit la Comédie au peuple ; on y faisoit paroître des Eléphans qui dansoient sur la corde. On y rassembloit au son de la trompette les Courtisannes toutes nues. Quoique S. Augustin ait foudroyé avec raison un spectacle si licencieux, Juvenal en dit autant que lui dans ces quatre mots : *Dignissima prorsus Florali matrona tubâ.*)

On sçait que le peuple, à la célébration des Jeux Floraux, n'osa demander le spectacle des nudités d'usage ce jour-là, en présence de Caton. Ce trait d'histoire est peut-être le plus bel éloge qu'on ait jamais donné à un sage.

On prétend que les Jeux de l'ancienne Flore étoiens innocens. Ils avoient lieu quelques jours avant le mois de Mai. Et quelle saison méritoit mieux

5



Tom. III.

Si *Chloris* ne ſe confondoit pas avec Flore, on pourroit croire que le Peintre, en faiſant ce tableau, l'auroit eue en vue. Ce que dit Pauſanias d'une des filles de Niobé prêteroit à cette conjecture. Melibée, dit cet Auteur, voyant périr ſes frères & ſes ſœurs, en conçut une frayeur ſi grande, qu'elle reſta d'un jaune pâle tout le tems de ſa vie; ce qui lui fit donner le nom de *Chloris*. L'Artiſte auroit pu faire alluſion à cette couleur, en drapant ſa figure. Cependant l'eſpèce de corne qu'elle porte détermineroit aſſez à ne la regarder que comme l'une des *Heures*, qui, ſuivant ce que dit Ovide de ces compagnes de Flore, ramaſſeroit dans un panier de cette forme des fleurs pour les offrir à la Déeſſe. Peut-être ſeroit-ce une des Nymphes dont parle le même Poëte, & que l'on auroit peinte dans l'action de remplir de fleurs la fameuſe corne arrachée par Hercule au fleuve Achelony, pour la donner enſuite à l'Abondance. Peut-être ſeroit-ce la Fortune que l'on auroit voulu repréſenter, & la ſituation de ſon corps vu par derrière ſeroit aſſez propre à caractériſer l'inſtabilité de cette Déeſſe qui fuit au moment où l'on croit la tenir. Peut-être enfin n'a-t-on voulu peindre qu'une ſaiſon qui par l'emblême des fleurs annonceroit le Printems.

PLANCHE VI.

Ce Tableau trouvé dans les fouilles de Gragnano, le 16 Juillet 1759, repréſente une femme placée ſur un ſiége travaillé avec

---

d'être conſacrée par une fête religieuſe que l'arrivée du Printems & le règne des fleurs? Les femmes honnêtes & les vierges pures, ſeules, en faiſoient probablement les honneurs & les plaiſirs, & ſe livroient pendant ces beaux jours à une joie innocente & douce comme l'objet de leur culte. La fête dégénéra en abus, quand on en changea la Patrone, & l'or de la Courtiſanne *Larentia flora* vint tout gâter.

Les Jeux Floraux modernes de la Ville de Toulouſe ne ſont que des fêtes littéraires où l'on diſtribue des Couronnes aux beaux eſprits.)

beaucoup de délicateſſe, & accompagné d'un marche-pied. Ses cheveux blonds ſont moitié flottans, moitié rattachés autour de ſa tête. Sa tunique eſt d'un jaune doré & ſon manteau violet. Elle a les yeux baiſſés, & la main droite appuyée ſur le coin de ſon ſiége, tandis qu'elle elève la gauche, dont le ſeul doigt index eſt étendu. Un homme paroît debout, ayant les graces & la fraîcheur qui ſemblent caractériſer la jeuneſſe. Il lui tend la main droite, & ſoutient de l'autre un arc détendu. Sous ſon bras gauche eſt un carquois rempli de flèches. Sa tête eſt couverte d'une eſpèce de toque ou capuchon, dont la couleur eſt d'un jaune brillant. Sa tunique eſt rouge & chamarrée de bleu (1). La *clena* eſt d'un bleu plus clair, & la draperie qui couvre ſes jambes eſt d'un jaune doré. Le fond du Tableau eſt blanc.

L'explication de cette peinture a donné lieu à pluſieurs opinions. On a cru y reconnoître le jeune Anchyſe, à qui Vénus, cachée ſous la forme d'une Nymphe, découvrit ſon amour. L'Amant heureux reconnut bientôt la Mère des Graces. Elle lui impoſa la loi du ſecret; il ne l'obſerva point. Comment être à la fois aimé d'une Déeſſe & diſcret? Jupiter indigné, le frappa de ſa foudre & ne lui donna point la mort. Anchyſe n'eut plus qu'une foible & douloureuſe exiſtence, & les traits du tonnerre mirent à l'abri ceux de l'amour. Le bonnet Phrygien convient à Anchyſe, puiſqu'il le porte dans la table Iliaque. L'arc & le carquois ſont ſes attributs : on ne pouvoit en effet mieux caractériſer un excellent chaſſeur. La ſituation de cette figure pourroit rappeller l'inſtant où Anchyſe ſaiſit la belle main de Vénus, qui, tenant les yeux baiſſés, feignoit une honte qu'elle étoit bien loin de ſentir.

Quelques Savans veulent que ces deux figures ſoient celles d'Œnone & de Pâris. L'Amant d'Hélene étoit en effet célèbre par ſon adreſſe à tirer de l'arc. Il nous eſt même repréſenté avec un bonnet Phrygien, ſemblable à celui de cette peinture.

---

(1) *Clena*, eſpèce de Capuchon fort long.

6



Tom. III.

On ſait que bleſſé par Philoctete, Pâris alla trouver ſon épouſe Œnone ſur le Mont Ida, pour la ſupplier de le guérir ; mais celle-ci, femme & jalouſe, ne put lui pardonner.

On a épuiſé toutes les conjectures qui peuvent expliquer le ſujet de ce Tableau. Les uns y voient le Chaſſeur Orion & l'Aurore ſon Amante ; les autres Enrytus & ſa fille Jole. On pourroit même y reconnoître Céphale & Procris, lorſque cet époux inſenſé vint tenter la fidélité de ſa femme en empruntant les traits d'un Amant.

On pourtoit ſuppoſer que la femme vue dans cette peinture eſt Calypſo, ſi l'arc que tient l'autre figure pouvoit convenir à Ulyſſe dans le moment où il ſe ſépara de cette amoureuſe Nymphe. Il eſt bien plus vraiſemblable que l'Artiſte voulant peindre ce Prince, aura choiſi l'inſtant où il ſe préſenta à ſon épouſe, vainqueur de ſes rivaux. Homere dit en effet que cette Reine, avertie par ſa nourrice Enryclée du retour d'Ulyſſe, ſe leva précipitamment & s'aſſit devant ſon mari. Ce Poëte décrit même le ſiége de cette Princeſſe. L'ivoire & l'argent qui le compoſoient avoient été travaillés par un habile ouvrier, nommé *Icmalius*. L'art en avoit décoré juſqu'au marche-pied.

L'attitude de Pénélope peint aſſez bien l'anxiété, & l'incertitude où étoit plongée cette fidelle épouſe. Elle n'oſoit en croire ſes yeux ; ſon geſte peut marquer la ſurpriſe où la jetta le diſcours d'Ulyſſe, lorſqu'il lui fit la deſcription du lit conjugal.

L'arc détendu & le carquois ſont des attributs qui annoncent parfaitement ce héros. Il ſemble chercher à convaincre Pénélope qu'il réſiſte encore ; il jouit de ſes rigueurs.

Le capuchon ou bonnet qui couvre la tête de cette figure eſt favorable à notre opinion. Nicomaque & Apollodore, Peintres célèbres de l'antiquité, avoient repréſenté Ulyſſe avec un bonnet. C'eſt ainſi qu'on le remarque dans la table Iliaque, dans un marbre antique de Fabretti, dans les médailles de la famille Mamilia, & dans Gronovius.

Meursius croit qu'il portoit cette coëffure à cause de Pénélope ; d'autres l'ont attribuée à ses longs voyages.

La forme de ce bonnet n'est pas moins intéressante que les évènemens qui ont pu lui donner lieu. Etoit-ce une *barette* ou bonnet Lacédémonien ? étoit-ce un pétase ? Le Scholiaste d'Apollonius parlant des initiations aux mystères des Dieux Cabires (1), dit qu'Ulysse y ayant été admis par les Hierophantes de Samothrace, abandonna l'usage des bandelettes, & ne se servit plus que du *credemnus*, espèce de capuchon ou de camail, qui, couvrant la tête & l'estomac, s'étendoit jusqu'aux épaules. On distinguoit le *credemnus* de la *clena*, parce que celle-ci tomboit sur les genoux & quelquefois plus bas. Homere dit que Leucothoé couvrit Ulysse de son *credemnus*, & que ce fut par son secours qu'il échappa à tous les naufrages.

On peut objecter, contre l'opinion que nous venons de développer, qu'Ulysse revenu dans son Palais y parut couvert de haillons & la tête nue: que cette figure ne convient point à l'âge de ce héros, qu'Homère parle de la barbe d'Ulysse, & que l'homme représenté dans ce Tableau n'en a point.

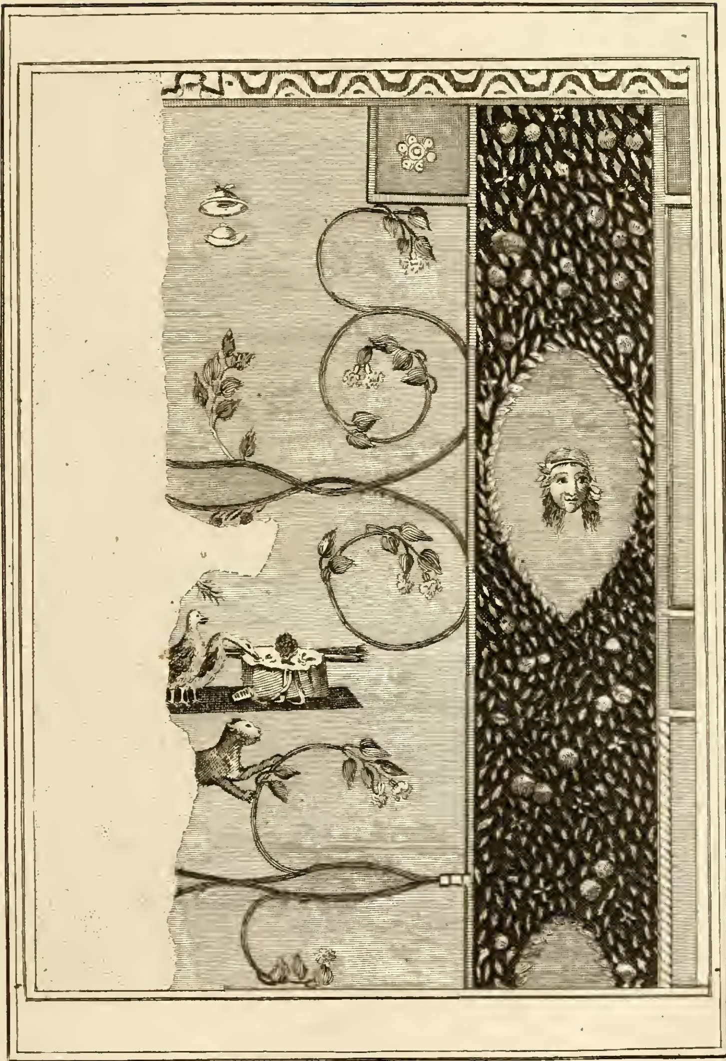
Il est aisé de répondre à ces objections; on voit en suivant le sublime récit d'Homere, qu'il n'est point question de la barbe d'Ulysse, lorsqu'il est reconnu de Pénélope, mais seulement de sa belle chevelure. Un miracle de plus ne coûte rien à une Déesse. Minerve en rendant sa première forme à ce Prince, lui rendit les graces de la jeunesse, afin de concilier dans le cœur de Pénélope les droits de l'Hymen & ceux de l'Amour.

PLANCHE VII.

Cette peinture, découverte dans les excavations de Civita, offre deux parties distingues : l'une est un fond noir, chargé

(1) I. 917. Les Payens croyoient qu'il suffisoit d'être initié à ces mystères pour ne plus craindre les dangers de la mer.

7



Tom. III.

de divers ornemens de fruits & de fleurs, & au milieu, d'un masque dans une efpèce de médaillon ovale. De l'autre côté, parmi des Arabefques, on voit une table ou un panier fans anfe chargé de deux inftrumens à long manche, & de divers mets que deux oifeaux font occupés à becqueter. Au pied de cette table eft un ciftre. Dans un angle de ce tableau, on a peint une fleur ou rofette blanche. Le refte eft occupé par des cymbales & un tigre dont la crouppe manque, attendu la défectuofité de ce morceau antique.

Ces deux oifeaux pourroient bien être deux Ibis, ou mieux encore, deux Oies. Ces deux efpèces de volatiles appartenoient à Ifis; les autres objets de cette planche paroiffent auffi avoir rapport à cette Divinité Egyptienne. Dans ce cas, les deux inftrumens feront cenfés deux flûtes pofées en travers fur le panier myftique qui paroît être couvert d'une draperie affujettie avec de petites chaînes, ou bandelettes, ou rubans.

La rofe blanche n'étoit pas feulement confacrée à Vénus, mais encore à Ifis. V. Apulée, Mét. XI.

Les cymbales & le tigre ne peuvent convenir qu'à Bacchus, dont le mafque de notre Gravure repréfente la tête couronnée de pampres & ceinte d'un diadême ou bandeau.

Le mauvais état dans lequel cette Peinture nous eft parvenue ne nous permet pas de conjecturer autre chofe, fi ce n'eft qu'elle paroît imiter un plancher ou parquet.

PLANCHE VIII.

Cette Peinture, retirée des fouilles de Gragnano le 13 Juin 1759, repréfente l'intérieur d'un appartement, dont une partie eft beaucoup plus éclairée que l'autre. Dans la partie obfcure eft fufpendue avec grace une draperie jaune: à l'autre bout, une feconde draperie de couleur verdâtre fert comme de portière. L'Artifte a peut-être voulu peindre ici les trois Amours fi connus chez les anciens: l'un repofe fur le fein de Vénus qui eft

assistée de la Persuasion : le second paroît vouloir s'échapper d'entre les mains de l'Indigence ou de la Parque, tandis que le troisième est couché dans une cage ou prison obscure. La jeune fille aux cheveux tressés, aux bracelets d'or & au vêtement violet, pourroit être prise pour Pito, Déesse de la Persuasion. Elle pose sa main sur l'épaule de la jeune femme, qui représente Vénus. Celle-ci a le front couvert; un voile blanc retient une partie de sa chevelure blonde & tressée. Son habillement est de couleur bleue-céleste; par-dessus elle porte un manteau verd. Ses bras sont ornés de bracelets; & ses chaussures sont de couleur d'or. Elle est assise, & tient entre ses jambes un petit amour qui la regarde avec beaucoup d'attention & d'intérêt. Le personnage de l'autre côté, qu'on dit représenter la Pauvreté, porte une coëffe blanche qui retient ses cheveux d'un blond clair. Son vêtement est jaune; ses demi-manches sont vertes & ses chaussures blanches. Elle est assise : d'une main elle tient suspendu par les aîles un petit amour tendant les bras vers la jeune beauté assise à l'opposé. Un troisième petit amour, assis au fond de la cage de bois, paroît faire avec ses aîles & avec ses mains quelques efforts pour s'élever & sortir de captivité. Quelque soit l'intention du Peintre, ce sujet, qui renferme quelque mystère, est traité d'une belle manière.

Reprenons-en les différentes parties.

On remarquera d'abord, que chez les Anciens, les uns ne reconnoissoient qu'un seul Amour : les autres en comptoient deux, trois & même davantage. Les Egyptiens en admettoient trois, l'Amour Céleste, l'Amour Populaire; le troisième étoit le même que le Soleil. Apulée distingue aussi avec Platon trois Amours; l'Amour Divin, l'Amour Terrestre & l'Amour Mixte, & les faisoit correspondre à trois sortes d'ames : celles qui n'aimoient que l'esprit seul; celles qui ne s'attachoient qu'au corps, & enfin celles qui partageoient leur affection entre l'esprit & le corps. Nos trois petits Génies feroient assez bien sentir cette distinction. Celui qui est au sein de Vénus feroit

l'Amour

l'Amour Célefte; celui qui eft en cage, l'Amour Terreftre, & le troifième du milieu, l'Amour Mixte. Dans fon voyage en Attique, I. 43, Paufanias nous apprend qu'à Megare, on voyoit dans le Temple de Vénus trois belles Statues, forties de la main du célèbre Scopas, & repréfentant l'Amour, la Paffion & le Defir; cet excellent Ouvrier, (ajoute l'Hiftorien Voyageur), les a repréfentés auffi diverfement que leurs propriétés, & leurs noms font différens. Nos trois petits Amours font probablement une réminifcence de ceux de Scopas, & marquent bien les trois principales gradations de l'Amour. Le premier eft encore dans les ténèbres de l'ignorance, & cherche à donner l'effor à fes fens. Le fecond en eft au defir, & tend les mains à la beauté. Le troifième, fur le fein même de Vénus, s'enivre à la vue de fes charmes. Begerus, dans fon Tréfor Britannique, p. 182, cite un camée fur lequel font exprimés trois Amours autour d'un Autel. L'un met une main fur le feu & de l'autre tient une couronne. Le fecond qui n'a point d'aîles, pofe les deux mains fur la flamme; le troifième ne joue le rôle que d'affiftant. Servius, dans fon Commentaire fur l'Enéïde, IV. 520, divife les Amours en trois claffes: ἔρως, ἀντέρως, λυτέρως, l'Amour en général, l'Amour réciproque, & l'Amour malheureux, ou celui qui n'eft point payé de retour, &c. A Rome, on adoroit un Dieu fous le nom de *Amor Lethæus*

Qui pectora fanat,

dit Ovide,

Inque fuas gelidam lampadas addit aquam.

Rem. Am. L II. v. 551.

V. l'Anthologie Grecque, I. 27, Ep. I.

Platon fait naître l'Amour de *Poro*, Dieu de l'Abondance, & de *Penia*, Déeffe de la Pauvreté. Il femble que notre Artifte ait fuivi cette allégorie ingénieufe; il a donné l'Indigence pour nourrice à fes trois petits Amours: & en effet, les Amans

ressemblent aux Pauvres, ils sont sans cesse à mandier des faveurs.

(On pourroit expliquer autrement encore cette Fable pleine de sens : les cœurs délicats & tendres trouvent l'Abondance au sein de la Pauvreté. Ils se suffisent à eux-mêmes. Le besoin d'aimer absorbe en eux tous les autres besoins ; ils sont toujours assez riches ; au-dessus de la bonne ou de la mauvaise Fortune, ils ne voient qu'eux dans l'Univers ; & ils sont aussi heureux sous les lambeaux de l'Indigence que sous la livrée du Luxe.

Les Grecs, sous le nom de πειθω, & les Latins sous celui de *Suada*, donnoient la Déesse de la Persuasion ou de l'Eloquence pour compagne & pour suivante à Vénus : sans doute pour insinuer aux femmes que la Beauté même a besoin des dons de l'Esprit pour faire une impression durable sur le cœur ; & que des lèvres de rose, mais muettes, ne suffisent pas pour appeller l'Amour, ou du moins pour le retenir).

La Mythologie a beaucoup varié sur la véritable généalogie de l'Amour. On lui donne pour père Mars, ou Mercure, ou Vulcain, ou le Cahos, ou le Zéphir : & pour mère, la Nuit, la Discorde, Flore ; mais plus communément Vénus. Sapho, qui en connoissoit le pour & le contre, le fait naître du Ciel & de la Terre.

Amour ! O passion qui les renferme toutes,
Qui du bien & du mal ouvre à la fois les routes ;
C'est toi qui du jeune homme animé de ton feu,
Fait souvent un esclave, & quelquefois un Dieu.

Vénus, *la Chaste*, avoit la tête couverte, c'est donc elle qui est dépeinte dans notre Tableau. On se rappellera à ce sujet, que l'Antiquité distinguoit deux Vénus, la *Céleste*, ou Uranie, mère du pur Amour, & Vénus la *Vulgaire*, mère de l'Amour Impur. Pausanias, IX. 16, en ajoute une troisième, nommée *Apostrophia*, ou Préservatrice, qui présidoit aux unions légitimes, & détournoit des plaisirs incestueux, & autres, contrai-

8



Tom. III.

res aux bonnes mœurs. Dans le *Plutus* d'Ariſtophane, le Poëte introduit ſur la ſcène la Déeſſe de la Pauvreté ſous un coſtume qui convient parfaitement à celui de notre figure.

Il n'eſt pas hors de propos de rappeller ici que Plaute *in Trin.* donne la Pauvreté pour fille à la Luxure.

Le ſein preſque découvert & plein de cette figure, a fait conjecturer que l'Artiſte n'a prétendu peindre qu'une Nourrice.

Pluſieurs Amateurs modernes n'ont vu dans le ſujet de cette Planche qu'une compoſition badine, & l'ont appellée *la Marchande d'Amours*. Cette idée ne s'éloigne pas trop du génie des Anciens. Anacréon & Bion ont comparé l'Amour à un oiſeau. Cette explication aſſez naturelle a été ſaiſie dans une jolie chanſon, fruit de la gaieté Françoiſe, & dont je ne citerai que le refrain.

Achetez, achetez de mes Amours;
Je n'en vends que dans les beaux jours.

PLANCHE IX.

Ce petit Tableau repréſente une jatte de couleur de cuivre, contre laquelle eſt appuyée une branche de palmier; à côté eſt un autre vaſe de couleur d'argent : une couronne eſt paſſée dans ſon anſe : tout auprès ſont deux verges ou bâtons menus, dreſſés contre un pilaſtre. Plus loin on voit une petite pyramide, levée ſur une baſe haute. Ce qui rappelle ces colonnes qu'on élevoit ſur de petites collines, pour conſerver la mémoire de certains jeux ſolemnels, & en l'honneur de ceux qui les donnoient ou qui s'y étoient diſtingués. Les Monumens publics, les Temples, les Autels, les Tombeaux commencerent ainſi. Les premières Statues des Dieux n'étoient autre choſe que des pierres informes, ſur leſquelles dans la ſuite on grava le nom de la Divinité, en attendant qu'on ait pu en imaginer les traits, & les dégroſſir avec le ciſeau. C'eſt ainſi qu'on adoroit à Emeſe, Ville de la Haute Syrie, le Dieu *Elagabale*, ſous la figure d'un grand Cône de pierre. On croit que c'étoit un emblême du Soleil. Ce n'étoit

peut-être qu'un monument Aſtronomique. L'Empereur Héliogabale fit venir à Rome le Dieu Conique, lui bâtit un Temple, lui donna des Prêtres & même une femme. Il maria le Cone d'Emèſe avec la Statue de la Déeſſe Céleſte de Carthage, & n'exempta aucun de ſes Sujets des préſens de noces : manière ingénieuſe de mettre un impôt. La Statue de la fameuſe Vénus de Paphos n'étoit qu'une ſimple pyramide blanche. Tacite en parle au Livre ſecond de ſes Hiſtoires.

PLANCHE X.

On voit ſur un fond noir trois oiſeaux dans diverſes attitudes L'un d'eux s'amuſe à béqueter une petite plante.

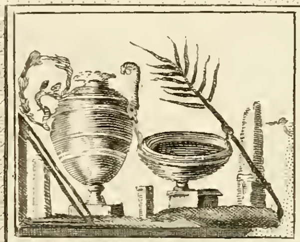
Ce petit ſujet n'eſt recommandable que parce qu'il eſt traité avec beaucoup de vérité & de goût.

PLANCHE XI.

Ce petit Tableau, trouvé dans les recherches qu'on fit à Portici, repréſente un vaſe de verre, tout rempli d'œufs. Plus haut, ſur l'appui d'une fenêtre quarrée-oblongue, ſont, l'un ſur l'autre, deux objets qu'on ne ſçauroit décrire. Peut être ſont-ce deux biſcuits qui n'étoient point inconnus aux Anciens : les Grecs les appelloient : δίπυρος, ou bien de ces pâtiſſeries que les Romains nommoieut *Vitellius*, du nom de l'Empereur qui les inventa, & qui ſe rendit fameux par ſa gourmandiſe. Il dépenſa ſous ſon règne 15 millions d'écus en feſtins : un ſeul plat lui revint une fois à 16000 écus.

Les Anciens mangeoient beaucop d'œufs qu'ils apprêtoient de pluſieurs façons. Leurs repas commençoient toujours par les œufs: ils étoient terminés par le fruit, d'où eſt venu le proverbe Latin. *ab ovo uſque ad mala.* V. Horace, I. Sat. 3. II. 4. Ce Poëte aimable & bon convive donnoit la préférence aux œufs longs ſur les ronds.

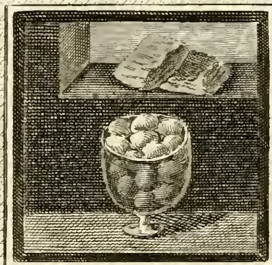
9



10



11



Tom.III.

12



Tom. III.

« L'œuf a longtems fervi de fymbole à l'Univers : on croyoit jadis que le Monde avoit été fait d'un œuf ; ce qui rendit les œufs d'une grande importance dans les facrifices de Cybele, mère des Dieux. Quelques-uns même des Dieux étoient cenfés originaires d'un œuf ».

« *L'œuf d'Orphée* étoit un emblême dont fe fervoit ce Poëte Philofophe, pour défigner la force intérieure & le principe de fécondité, dont toute la terre eft imprégnée, puifque tout y pouffe, tout y végete, tout y renaît. Il tenoit fans doute cette allégorie des Égyptiens. L'un de leurs Hiéroglyphes repréfentoit un jeune homme avec un œuf (l'œuf d'Ofiris), qui lui fort de la bouche. Les Phéniciens plaçoient cet œuf dans celle d'un ferpent dreffé fur la queue. C'eft la raifon fans doute pour laquelle les Grecs affignèrent à la terre une figure ovale ».

PLANCHE XII.

Cette belle Peinture dont on eft redevable aux excavations faites à Gragnano le 24 Juillet 1759, repréfente fur un fond verd la Mère de la fameufe Hélene, careffant Jupiter métamorphofé en oifeau. Leda a des cheveux blonds ceints d'une bandelette, & des pendans à fes oreilles. Un manteau rouge bordé d'une frange d'or ne lui couvre que les épaules, & laiffe à nud fon beau fein jufqu'à l'endroit de la ceinture, ainfi que fon bras droit, dont le haut du poignet eft enrichi d'un cercle d'or. Comme cette figure ne porte fur elle aucun figne particulier qui puiffe caractérifer une Divinité, ce ne peut être que Leda elle-même : fes pieds n'ont point de chauffure. On fent le nud à travers fa draperie, tant elle eft légère & jettée avec art. L'oifeau blanc, aux aîles étendues, qu'elle foutient de la main gauche, pofe amoureufement fa tête fur le fein de Leda, & avance fon bec entr'ouvert vers la bouche de fa maitreffe, comme pour la baifer. Cet oifeau peint avec tant d'expreffion, reffemble plutôt à une oie qu'à un cigne. La fable de Jupiter

changé en cigne pour tromper la femme de Tyndare, Roi de Sparte, eſt auſſi connue qu'elle eſt ancienne. On a tenté d'expliquer cette métamorphoſe. Faut-il croire qu'elle n'a d'autre fondement que la beauté d'Hélene, & ſur-tout la blancheur & la longueur de ſon col, ſemblable à celui du cigne. Pour lui donner un ſens plus naturel, faut-il recourir plutôt aux galanteries de la Princeſſe ſur les bords de l'Eurotas, fleuve couvert de cignes. Quelques Etimologiſtes malins conjecturent que Leda avoit introduit ſon Amant dans le lieu le plus élevé du Palais de ſon Père; & cet endroit, pour l'ordinaire de forme ovale, s'appelloit chez les Lacédémoniens, ὠὸν.

Plutarque rapporte l'opinion de quelques Mythologues, qui prétendoient que l'œuf de Leda étoit tombé de la Lune.

Il exiſte un Tableau de Leda, l'un des chef-d'œuvres du Correge. La tête originale en a été coupée & brûlée; elle fut refaite d'après une copie antique par M. Delyen. Ce morceau précieux, quoique mutilé, appartient au Roi de Pruſſe.

PLANCHE XIII.

Ce Tableau, trouvé à Portici, offre le même ſujet que la Planche précédente : mais la ſcène ſe paſſe dans l'intérieur d'un appartement, & elle eſt accompagnée de circonſtances particulières qui la rendent plus importante. Notre Héroïne a la tête ceinte d'une auréole de lumière; ce qui pourroit la faire prendre pour Nemeſis elle-même, que les Grecs croyoient mère d'Hélene; Léda n'étant que ſa nourrice. Elle n'a d'autres ornemens que des pendans d'oreilles : ſa chevelure flotte ſur ſes épaules. Preſque toute nue, un voile blanc jetté fort négligeamment, ne lui cache que la hanche & la cuiſſe gauches. Elle eſt placée debout, près d'un lit dont les pieds paroiſſent dorés: le doſſier eſt rouge : les draps ſont de couleur blanche. L'attitude du Cygne peint l'Amour dans toute ſa violence. Les ailes étendues, & les pattes fortement appuyées ſur celle qu'il aime, il allonge ſon col & s'efforce de careſſer avec ſon bec entr'ou-

13



Tom.III.

vert la bouche de Nemesis, qui d'un bras le repousse mollement; tandis que son autre main passée sur le dos de son amant déguisé, semble le soutenir, l'animer, & vouloir l'élever sur son sein.

Hygin, Astron. Poët. II. 8. raconte ainsi la Fable de Jupiter changé en Cygne : le premier des immortels mouroit d'amour pour Nemesis qui ne vouloit lui rien accorder. Jupin ordonne à Vénus de se changer en Aigle & de fondre sur lui, métamorphosé en Cygne. Le faux Cygne, pour éviter la feinte poursuite de l'Aigle, se réfugie dans le sein de Nemesis, qui ne se doutant de rien, s'émeut de pitié pour l'oiseau menacé, & lui donne un asyle entre ses bras : mais à peine Jupin-Cygne eut-il touché sa bienfaitrice, qu'elle se trouva surprise par un sommeil profond, & se réveilla enceinte d'un œuf dont elle accoucha en son tems, & que Mercure déposa entre les mains de Léda. D'autres ajoutent que Jupiter pour obtenir une jouissance plus complette, changea probablement en Oie Nemesis, fille de l'Océan.

Dans son Voyage en Laconie, III. 16. Pausanias raconte qu'à Sparte, dans le Temple des Vierges Leucippides, un œuf enveloppé de bandelettes étoit suspendu à la voûte : & le Peuple croyoit que c'étoit l'œuf dont accoucha Léda. L'Abbé Gédoyn, Traducteur de cet Historien Grec, ajoute en note : « il y a bien de l'apparence que c'étoit un œuf d'Autruche, » & le Peuple étoit assez sot pour croire que c'étoit l'œuf dont » Castor & Pollux étoient sortis. Cette sotte crédulité du » vulgaire est de tous les Pays & de tous les tems ».

Jupiter voulut immortaliser sa passion pour Nemesis ou Léda, en plaçant le Cygne dans le Ciel au nombre des Constellations. D'autres Mythologues prétendent que le Cygne n'obtint place parmi les Etoiles qu'en qualité d'Oiseau consacré à Apollon. Ce n'est pas la suavité de son chant, quand il est prêt à mourir, qui lui mérita cette faveur. Le Cygne ne chante poin dans sa vieillesse, & son cri est plus rauque que

celui des autres volatiles ; mais cet Oiseau étoit de bon augure chez les Anciens. Auſſi les Poëtes ſe ſont-ils toujours montrés jaloux d'en porter le nom, ſans toutefois oſer prétendre aux mêmes faveurs.

PLANCHE XIV.

L'un de ces deux petits morceaux repréſente un vaſe rempli de vivres qu'on ne ſauroit ſpécifier. A côté, eſt un pain rond, de ceux qu'on appelle *Miche*. On diſtingue auſſi deux petites courges, & derriere, un objet dont il n'eſt pas facile de déterminer la nature.

Dans l'autre gravure, ſont deux figues poſées ſur l'appui d'une fenêtre. On voit à terre un gros citron, ou la tête d'un fort champignon, ou quelque choſe qui en approche ; la couleur n'en étant pas aſſez déterminée.

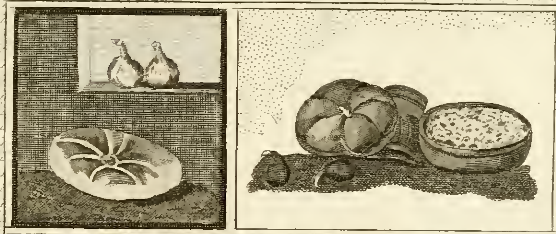
Ces deux peintures furent retirées des excavations de Portici.

PLANCHE XV.

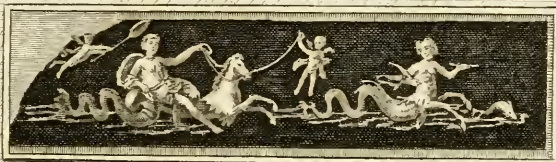
Ce gracieux Tableau découvert à Reſine, nous offre ſur un fond noir une Vénus Marine, avec tous ſes acceſſoires. Le col de la Déeſſe eſt orné d'un large collier, & ſon bras d'un double cercle : une moitié de ſa draperie légère tombe dans la mer ; le reſte lui ſert comme de voile enflé par le vent. Elle eſt aſſiſe & appuyée avec grace ſur la croupe d'un cheval marin, & de manière que la plante de ſes pieds effleure à peine l'eau. De la main gauche elle ſoulève les rênes de ſon courſier que guide un petit amour ailé. Ce petit conducteur porte ſous ſon bras une caſſette ; c'eſt ſans doute une boëte de parfums. Un autre Amour voltige derrière l'aimable Divinité, & lui tient ſur la tête un paraſol avec ſes deux mains. Un jeune Triton, précédé d'un Dauphin, va devant, tenant dans ſes mains une trompe & quelqu'autre inſtrument ; peut-être une rame.

Vénus

14



15



16



Tom. III.

Vénus, née de la mer, ne pouvoit manquer d'être du nombre des Divinités Maritimes. On l'adoroit ſous les noms d'Aphrodite & d'Anadiomene. A Troezene, elle avoit un Temple ſous le nom de Vénus *Pontaa* & *Limenia*, Vénus qui préſide à la mer & aux ports. Les filles & même les veuves alloient lui faire des ſacrifices avant leurs nôces.

Vénus, née au ſein de l'Onde amere, étoit ſans doute une de ces allégories ſi familières aux Anciens, par laquelle ils vouloient nous apprendre qu'il ne falloit point épuiſer la coupe du plaiſir, ſous peine de rencontrer au fond l'amertume & l'âcreté.

Peut-être auſſi, en donnant un autre ſens à cet emblême moral, les Anciens avoient ordonné aux jeunes filles prêtes à ſe marier un ſacrifice *à Vénus Maritime*, afin de leur inſinuer qu'il falloit aſſaiſonner d'un certain ſel le devoir conjugal, pour en conſerver long-tems la fraîcheur, & pour le préſerver de cette monotonie, de cette inſipidité que le tems lui fait contracter ſi vîte.

PLANCHE XVI.

Ce Tableau qui nous vient de Civita, repréſente d'abord deux vaſes d'une forme différente & de couleur d'argent. L'un ſe termine en pointe & eſt couché par terre. L'autre plus grand ſe tient debout ſur ſon pied. Entr'eux, on apperçoit un diſque ou une patere de la couleur du cuivre. Elle a trois pieds, deux anſes, & eſt poſée ſur une eſpèce de baſe. Auprès eſt un anneau, ou cercle d'argent. A un clou eſt ſuſpendue une bourſe, ou une draperie verte, *clamyde*, & en travers un inſtrument de guerre long & menu, au bout duquel pend un lacet ou quelques rubans. Au haut d'un pilaſtre orné d'un voile par le milieu, ſont des fruits, peut-être deux pommes: le prix des jeux Pithiens étoit une pomme. Tous les objets repréſentés ſur cette Planche ont été raſſemblés par l'Artiſte, probablement pour indiquer toutes les récompenſes qu'il étoit d'uſage de décerner aux vainqueurs; des vaſes, des coupes, des armes, des cottes de maille, des talens d'or &

d'argent, des bourſes, des vêtemens, des dards, des fruits, des bandelettes ſacrées, &c.

Les Anciens étoient plus perſuadés que nous de cette importante vérité, que l'Emulation eſt la mère des Vertus, & de toutes les qualités de l'eſprit & du corps.

PLANCHE XVII.

Dans ce Tableau, trouvé à Gragnano, au mois de Juillet 1759, la belle figure peinte ſur un fond bleu, pourroit bien être priſe encore pour Leda, ou Nemeſis. Mais ici ce n'eſt plus l'Amante crédule de Jupiter métamorphoſé. La ſévérité du coſtume ſemble indiquer ſon repentir, & l'indignation de la faute qu'elle a commiſe involontairement. Elle a la tête couverte d'une coëffe jaune. Son vêtement blanc tombe juſque ſur ſes pieds, dont on n'apperçoit que le bout, & ferme exactement ſon ſein. De la main gauche elle ſoutient une épée dans ſon fourreau & penchée ſur ſon bras. De ſa droite elle étend & ſoulève avec nobleſſe l'extrémité de ſon manteau jaune : ſa phyſionomie & ſon attitude expriment le dédain & la menace.

Peut-être auſſi l'Artiſte n'a-t-il point eu intention de peindre ici la concluſion de l'aventure du cigne de Leda. Son but étoit d'une moralité plus étendue. Il n'a pretendu ſans doute que caractériſer Nemeſis ſous les traits que les Anciens donnoient à cette Divinité redoutable, dont l'invention fait bien l'éloge de leur ſageſſe & de leur génie. Ennemie des coupables heureux, conſolatrice de l'innocent affligé, c'étoit elle qu'on oppoſoit à l'orgueil des oppreſſeurs & à l'abattement des opprimés. Elle étoit encore invoquée par ceux, qui, effrayés d'un bonheur trop opiniâtre, avoient le bon eſprit de prévoir & de prévenir les retours de la Fortune changeante. Cette Divinité qu'on adoroit en tremblant, avoit deux noms, propres à ſpécifier ſes deux principaux attributs. Elle s'appelloit Nemeſis, quand elle veilloit à ce qu'on rendit à chacun ce qui lui eſt dû; & c'étoit alors la

Déesse de la Justice, la même que Thémis. On l'invoquoit sous le nom d'Adrastée, ou Furie des enfers, quand, vengeresse des droits violés, elle punissoit les transgresseurs des crimes cachés qu'ils avoient espéré de soustraire au fer des loix : ensorte que cette Divinité avoit été imaginée pour faire croire aux méchans que la peine du crime en étoit une suite nécessaire & inévitable. *Ultrix facinorum impiorum, bonorumque præmiatrix*, dit Ammien Marcellin, lib. 14. Ce double personnage mythologique servoit encore à caractériser la *Pudeur*, ou Astrée qui régnoit pendant l'âge d'or du monde & qui s'envola, dit-on, dans le Ciel. quand le Vice vint lui disputer l'Empire de la terre. Il ne resta alors parmi les hommes que Nemesis, ou la *Crainte* du châtiment, Eumenide vengeresse de la Chasteté outragée. C'est ce qu'Ovide paroît avoir eu en vue dans ce vers :

Proque metu populos *sine vi Pudor ipse regebat.*
L'homme pour *Tribunal* avoit sa *Conscience.*

Ces deux beaux Caractères ont été bien saisis par le Peintre dans cette figure ; & ce n'est pas sans raison qu'il lui fait porter une épée dans son foureau. Sa physionomie sévère & menaçante intimide & poursuit le coupable, qui, trop souvent se croit impuni, tant qu'il ne voit pas briller le fer de la Justice. Les yeux de Nemesis ne semblent ouverts que pour suppléer au sommeil des loix & au bandeau de Thémis. Il est évident que Nemesis n'étoit que le remords personnifié, divinisé, pour en consacrer les salutaires effets dans l'esprit religieux du peuple. Et l'on remarquera que les Anciens ne s'étoient point contentés d'en faire une froide allégorie morale, un personnage iconologique, un être métaphysique. Nemesis avoit des Temples & un culte établi dans toutes les formes ; & ce n'étoit pas trop du marbre de Paros, & du ciseau de Phidias pour en faire la statue.

L'on remarquera encore que ce fut un Roi qui le premier lui bâtit un Temple ; Adraste, Roi d'Argos : d'où est venu à Némesis le surnom d'Adrastée.

Platon nous apprend que Némefis avoit une infpection particulière fur les Ingrats, & fur les offenfes faites aux pères par leurs enfans; & c'eft à cette occafion qu'il nous a laiffé cette belle maxime : « Les hommes n'ont point dans leur fanctuaire » domeftique de divinités plus refpectables qu'un père ou une » mère accablés fous le poids des années ».

Les Egyptiens avoient relégué Némefis dans la fphère de la Lune; c'eft de-là qu'elle veilloit aux intérêts du jufte & au châtiment des coupables. Hélas ! ne feroit-ce point un Hiéroglyphe malheureufement trop vrai du peu d'influence de la juftice fur les événemens de ce monde fublunaire ?

Le Chancelier Bacon, dans fon petit Traité *de Sapientiâ veterum*, XXII, a donné une explication auffi philofophique qu'ingénieufe des divers attributs de Némefis.

Nous avons dit que Némefis étoit quelquefois prife pour la Pudeur : la tête couverte de notre figure, fon manteau blanc & le voile qu'elle étend de fon bras droit, nous le confirment, & rappellent ce trait touchant qui donne la plus haute idée des mœurs antiques. Paufanias, dans fon voyage en Laconie, rapporte qu'au fortir de Sparte, on trouvoit une ftatue de la Pudeur; & en voici l'hiftoire. Icarius ayant marié fa fille à Ulyffe, preffoit beaucoup les nouveaux époux de fixer leur domicile près de lui. Ulyffe, laffé des importunités de fon beau-père, laiffa le foin à fon époufe d'opter entre fon père & fon mari : on dit qu'alors Pénélope rougit beaucoup, & ne répondit qu'en mettant un voile fur fon vifage. Icarius entendit ce que cela vouloit dire, & la laiffa aller avec Ulyffe; mais touché de l'embarras où il avoit vu fa fille, il confacra une Statue à la Pudeur dans l'endroit même où Pénélope avoit mis un voile fur fa tête.

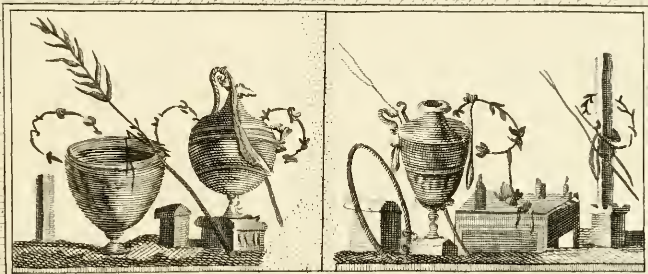
La Mythologie donne à Nemefis quantité d'autres attributs qui font fupprimés dans notre Tableau; mais il n'en eft pas moins vraifemblable que l'Artifte a voulu repréfenter Nemefis, fille de la Juftice. L'épée qu'elle porte nous apprend deux particu-

17

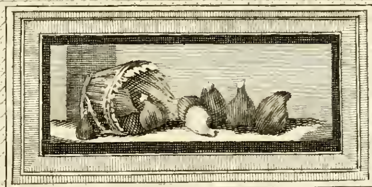


Tom. III.

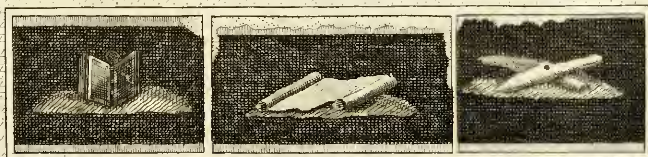
18



19



20



Tom. III.

larités curieuſes. Elle déſigne d'abord, moins le châtiment lui-même, que la menace du châtiment; & enſuite elle nous offre le modèle des épées dont ſe ſervoient les Spartiates.

Le geſte que fait notre figure avec ſon voile ou manteau blanc, indique l'horreur qu'elle a des crimes dont elle médite le châtiment, & dont elle craint de ſouiller ſon regard; ou bien encore, que ſon œil perçant pénétre dans les replis les plus cachés du cœur, & qu'elle en développe le tiſſu avec la même facilité qu'elle étend ſon voile.

Nous ajouterons en finiſſant, que rien n'eſt plus expreſſif que le caractère de tête donné à notre figure, & qu'il étoit bien propre à 'troubler le coupable, & à réveiller le remord aſſoupi dans ſon cœur.

Les Anciens mettoient plus que nous ne penſons de philoſophie & de moralité dans les arts; mais ils n'affichoient point de prétention à cet égard.

PLANCHE XVIII.

Ce petit Tableau qui nous vient de Gragnano, eſt composé de deux ſujets. Dans l'un, on voit de côté, & ſur une baſe aſſez haute, un pilaſtre auquel ſont ſuſpendus une couronne de feuilles, une bandelette, une petite verge, & un long dard. Tout près eſt une conſtruction baſſe & couverte de divers petits objets qu'on ne ſçauroit ſpécifier. A la ſuite on voit un grand vaſe qui n'a qu'une anſe, & de couleur d'argent. Il eſt accompagné d'une couronne de feuilles, d'une longue branche de palmier, & d'un petit bandeau ſuſpendu à la couronne. Plus loin, appuyé contre une eſpèce de baſe eſt un grand cercle de métal, auquel ſont attachés trois anneaux. C'eſt peut-être un pareil cercle que Martial a décrit dans l'épigramme 169 du Liv. XIV. V. Oribaſe VI, 26. Tous ces objets ſemblent être un trophée des prix, gagnés par un vainqueur à quelques jeux funèbres ou autres.

L'autre Sujet offre un grand vaſe rond de couleur de cuivre,

& posé sur une base ; le col en est étroit, & il a deux anses de forme différente. Il est orné aussi d'un ruban ou draperie, d'une couronne de feuilles & d'une petite verge.

A côté est un autre vaisseau fort évasé, avec une couronne, une longue branche de palmier & des bandelettes qui tombent en feston. Deux petits pilastres séparent ces deux vases.

PLANCHE XIX.

Cette petite Peinture encadrée contient plusieurs figues qui paroissent sortir pêle-mêle d'un cabat ou panier d'osier renversé.

L'original de cette Planche fut retiré des excavations faites à Portici.

PLANCHE XX.

L'un de ces trois petits Tableaux quarrés représente deux volumes ou rouleaux fermés & croisés. Au milieu on apperçoit en dehors un petit bouton, peut-être pour les tenir fermés. Le deuxième morceau offre un livre ouvert ou déroulé, & sur lequel on apperçoit des caractères bien réglés & écrits par petites colonnes & comme sur du papier. Dans la dernière peinture, on voit encore un livre tout ouvert avec indication de caractères. Ce dernier volume paroît composé de plusieurs tablettes, liées ensemble avec trois anneaux. Ce troisième volume a beaucoup de rapport avec nos livres modernes : il en a tout-à-fait la forme extérieure.

Ces trois petites Peintures curieuses nous viennent encore des fouilles de Portici.

PLANCHE XXI.

Ce groupe aimable, ce trio charmant, ce sont les Graces. A ce nom, à cette vue, le front du sage se déride : le Poëte, l'Orateur, les Artistes, & sur-tout les Amans ; tous ceux qui por-

21



Tom .III.

tent un cœur ſenſible, tous ceux qui ſont doués d'une tendre imagination, s'arrêtent avec complaiſance ſur cet objet dont l'attrait ſera toujours nouveau; & regrettent bien ſincérement les beaux jours de la Grèce, où les Divinités du Printems de la vie avoient un culte public & des fêtes religieuſemeut obſervées par tous les états, tous les ſexes & même tous les âges. Eh! comment ne ſe feroit-on pas porté en foule à leurs ſolemnités? Sous l'ombrage odorant d'un bois de myrthe, au milieu d'un Temple élevé d'après les plus élégantes proportions, un Autel de marbre de Paros offroit dans toute la fleur de la beauté, trois figures, réſultat des efforts de l'Art; rival heureux de la Nature dans tout ce qu'elle a de plus ſéduiſant. Qui ſe feroit diſpenſé de venir attacher ſa guirlande aux pieds de trois jeunes Vierges, couvertes & parées ſeulement de leur Innocence, grouppées dans la plus parfaite harmonie, appuyant chacune une main ſur l'épaule de ſa compagne, ſouriant aux ſpectateurs avec ingénuité, & ne paroiſſant vouloir plaire que l'une par l'autre: telles en un mot que le burin s'eſt efforcé de les traduire ici d'après l'original découvert (1) à Civita?

Nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit des Graces dans notre tome II, que, ſelon Plutarque, l'étimologie grecque de ce nom revenoit à cette phraſe: *complaiſance de la femme pour l'homme.* C'eſt pour cela que dans les Poëſies de Sapho, les jeunes filles non-mariées ont pour épithete, ἄχαρις *ſans Grace.* Pindare, dans une de ſes Odes, dit, que Vulcain fut engendré de Junon ſans les Graces; parce que, ſelon une variante de la mythologie, Junon, toute ſeule, ſans l'opération de ſon mari, conçut Vulcain. Les Grecs déſignoient encore les Graces ſous le mot de *ſali*, *ſel*, pour indiquer ſans doute que le banquet de la vie ſeroit fade, s'il n'étoit aſſaiſonné de l'enjouement des Graces.

---

(1) Le 28 Juillet 1760.

Nos trois intéressantes Figures ont leurs cheveux tressés avec des fleurs, & roulés autour d'un simple bandeau. Jamais sur les monumens antiques on ne voit la tête des Graces chargée de pierreries & d'or. Assez riches de leurs propres attraits, les Graces n'ont pas besoin pour plaire d'emprunter à la vanité & à l'opulence les ressources impuissantes de l'art. C'est spécialement pour le front & le sein des Graces que la Nature fait éclore les fleurs avec lesquelles les Graces ont tant de sympathie, & entre lesquelles seules on peut établir un paralelle. Les fleurs sont dans la Nature inanimée ce que sont les Graces dans le monde intellectuel & sensible.

On conjecture que la Grace du milieu, celle qu'on ne voit que par le dos, est Thalie ; un Mythologiste Latin fournit une raison bien ingénieuse de ce qu'on peignoit ordinairement les Graces, deux vues en face, & celle du milieu par derrière : *quod*, (dit-il), *omnis Gratia simplex eat, duplex redeat.* On les a toujours représentées ainsi, se donnant la main, ou les bras entrelacés. Séneque en donne une explication morale bien imaginée : *quid illa consertis manibus in se redeuntibus chorus ? Ob hoc quia ordo beneficii per manus transeuntis nihil ominus ad dantem revertitur, & totius speciem perdit, si usquam interruptus est. Pulcherrimus si cohæsit, & vices servavit, &c. &c.* Cette belle Allégorie de Sénéque, contenue dans les numéros 3 & 4 du Livre premier de son traité des bienfaits, est fondée sur une tradition bien respectable de l'antiquité. C'est que les Graces présidoient à la reconnoissance, & représentoient trois sortes de bienfaits, donnés, pris & rendus. Les bienfaits ainsi personnifiés, l'homme assez lâche, assez peu sensible pour devenir ingrat, étoit regardé comme un sacrilége sans pudeur qui n'avoit pas craint de porter sa main impure sur le chaste sein des Graces, & de violer les plus intactes des Vierges.

On représente aussi toujours les Graces dansantes, ou prêtes à danser, comme on les voit sur notre planche : mais on n'est pas d'accord sur leurs costumes. On les voit tantôt nues, tantôt vêtues

vêtues d'une draperie légère & tranſparente, qui ne voile une partie de leurs charmes que pour leur donner plus de prix.

L'une de nos trois figures tient à la main une branche d'arbre ou paquet de feuilles, l'autre des fleurs; & la troiſième une pomme. Peut-être l'Artiſte a-t-il voulu par la feuille, la fleur & le fruit caractériſer trois nuances remarquables dans la jeuneſſe; c'eſt-à dire, l'adoleſcence, la jeuneſſe dans toute ſa fraîcheur, & le terme de cet âge heureux & ſi court, ou le paſſage de la jeuneſſe à l'âge mûr. Pauſanias, Liv. VI, chap. 24, rapporte que dans la Capitale de l'Elide les Graces avoient un Temple, où elles étoient repréſentées en bois avec des habits dorés; elles avoient le viſage, les mains & les pieds de marbre blanc; l'une, ajoute l'Hiſtorien voyageur, tient une roſe, l'autre un bouquet de myrthe, & la troiſième un dé ou des oſſelets. Le myrthe & la roſe ſont conſacrés à Vénus, & par conſéquent aux Graces, ſans leſquelles il n'y a point de beauté. Les dez ou oſſelets étoient un des amuſemens favoris des jeunes Vierges. L'Amour étoit ſur le même pied-eſtal, à la droite des Graces. Dans notre peinture de Civita, la première de nos aimables figures tient à la main une Roſe, ſymbole du plaiſir conjugal. Car, dès les tems les plus reculés, cette fleur ſervoit de ſynonime pour exprimer ce qui caractériſe le ſexe de Vénus & de ſes trois Compagnes; de même que la pomme que tient notre figure du milieu, partagée en deux hémiſphères, indiquoit le ſein de la beauté. C'eſt pour cette raiſon que ce fruit a été choiſi pour ſervir de prix, lors du fameux jugement de Pâris; c'eſt pour cela encore, que les Amans de l'antiquité donnoient en préſent à leurs Maitreſſes plus ſouvent des pommes qu'autre choſe.

Chez les Anciens, ce qui conſtituoit ſpécialement la beauté d'une femme, étoit le ſein. Ils vantoient beaucoup les yeux de Minerve & de Junon, la taille des Nymphes, la jambe de Thétis; mais ce qui caractériſoit Vénus à leurs yeux & lui méritoit de leur part le titre de Déeſſe de la Beauté & de Mère des Graces, c'étoit ſon ſein. Les Anciens, dont la ſimplicité

& la bonhommie font quelquefois fourire nos Elégans & nos Amateurs, étoient tout auſſi galans que leurs neveux. Ceux qui ont créée l'Allégorie charmante de la Pomme de Vénus & de la Ceinture des Graces, ſavoient jouir avec autant de délicateſſe & plus d'énergie que nous peut être : & en effet, le chef-d'œuvre de la Nature n'eſt-il pas le ſein d'une femme ? il ſemble que la Nature ait miſe toute ſa complaiſance à le façonner, & à le placer avec avantage ; & il n'eſt pas facile à celle qui en eſt favoriſée de ſe défendre d'un peu d'amour-propre & d'orgueil.

Parmi les fleurs que porte à la main l'une de nos Graces, on pourroit y ſoupçonner un lys, ſymbole de la virginité & de l'innocence des trois ſœurs de l'Amour. Des Mythologues prétendent que le lys étoit dédié auſſi à la mère des Graces, à cauſe de la reſſemblance du piſtile de cette fleur avec un certain objet appartenant à la monture de Silène & conſacré dans le culte rendu au Dieu de Lampſaque.

Ces divers attributs, la Roſe, le Lys & la Pomme, confirment ce que nous avons avancé au commencement de cet article, que les Graces étoient du nombre des Divinités qui préſidoient à l'union des époux. En conduiſant les jeunes mariés au lit conjugal, on leur recommandoit de ne rien faire dans l'abſence des Graces. Il falloit que l'épouſée ſacrifiât ſecrétement aux Graces, avant de permettre qu'on détachât ſa ceinture : & peut-être a-t-on fixé à trois le nombre des Graces, pour donner une leçon & un frein aux époux trop ardens, qui ravagent le champ du plaiſir qu'il ne faut que moiſſonner.

PLANCHE XXII.

Cette Planche eſt une belle Marine : quantité d'édifices bordent le rivage de la mer ; ce ſont des Portiques, des Galeries & des Jardins ; mais l'objet principal eſt un Môle qui s'étend

22



23



24



fort avant dans la mer, ſoutenu par pluſieurs arcades, leſquelles donnent paſſage à beaucoup de petites barques. Le deſſus du Môle eſt fort riche ; on y voit trois eſpèces d'Arcs de triomphe ou portes fort élevés & ornés de figures. Des deux côtés du Môle, eſt un rang de Statues, placées de diſtance en diſtance.

L'Original fut découvert dans les excavations de Civita, le 21 Octobre 1758.

PLANCHE XXIII.

Sur un fond roux-foncé, on apperçoit à peine un perſonnage aſſis ſous une tente ; laquelle eſt attachée d'un côté à un poteau, & de l'autre à un petit édifice, qui paroît tenir à un autre plus petit encore. Celui-ci a des fenêtres toutes baſſes : derrière eſt un troiſième bâtiment, où il paroît y avoir deux ordres de croiſées ou portiques : il eſt ombragé d'arbres qui paroiſſent être des cyprès, & d'une tour haute & quarrée. A l'autre bout eſt une tour ronde moins élevée : ſur le faîte ou fronton du premier édifice, on a placé un ornement qui reſſemble à une fleur. C'eſt peut-être le *flos* de Vitruve. Près de là, ſur le grand chemin, eſt un homme aſſis, appuyant ſon bras gauche à terre. Un autre individu agenouillé & le corps tout courbé, eſt en action de faire une offrande ou une prière à quelque Divinité, dont la Statue eſt placée ſur une baze ou ſur un autel quarré. Cette Statue eſt voiſine d'un long bâton. Les cyprès peints dans ce petit Tableau, indiquent ou une maiſon de plaiſance, ou un Tombeau. Les Sépulchres chez les Anciens, étoient accompagnés de pluſieurs Bâtimens & de Boſquets ; ils n'offroient pas l'aſpect hideux de nos cimetières.

La Statue iſolée eſt coëffée d'un ornement élevé, eſpèce de couverture que les Anciens avoient grand ſoin de placer ſur la tête des Statues de leurs Divinités, pour les empêcher d'être ſouillées par les oiſeaux. D'autres veulent que ce ſoit un caſque

ou cimier appartenant à Pallas, qui étoit comptée au nombre des douze Dieux tutelaires des Campagnes, & qui en cette qualité préſidoit à la culture des oliviers. Ce pourroit être auſſi la Statue de quelqu'un des Dieux *Viales*, *Lares Compitales*, Divinités des Voyageurs, & tutelaires des grands chemins. La Mythologie des Anciens avoit tout prévu : par-tout & en tout tems, l'homme étoit entouré de ſes Dieux ; il ne pouvoit point faire un pas ſans eux.

Ce Tableau fut retiré des fouilles de Gragnano, le 24 Juillet 1759.

PLANCHE XXIV.

Sur un fond blanc, bordé d'un feſton verd, ou d'une guirlande, on diſtingue trois Vaſes de couleur de terre cuite & de forme différente ; un petit oiſeau peint au naturel ; & un cercle appuyé contre une petite baſe. C'eſt peut-être un Tombeau : & dans cette ſuppoſition, les trois Vaſes contiendront les offrandes de vin, de lait & de parfums, pour en faire des libations. D'autres ſoupçonnent qu'on a voulu repréſenter les apprêts d'un enchantement, ou ſacrifice magique ; comme ſemblent l'atteſter l'oiſeau, la pierre de forme romboïdale & le cercle de bronze, &c. &c.

Nous ſommes redevables de ce morceau curieux, aux excavations faites à Gragnano, le 30 Décembre 1760.

PLANCHE XXV.

Ce Tableau découvert à Civita, le 24 Juin 1760, excite la curioſité : au pied d'une grande roche, ſous un boſquet touffu, on voit un jeune homme d'une carnation bronzée, penché ſur une draperie de couleur cramoiſie, & le devant du corps tout-à-fait nud. Deux aîles lui ſortent du front, à la racine de ſes cheveux bouclés naturellement. Il a aux pieds de petites bottes griſes

& garnies d'aîles pardevant. Une longue Verge eſt à ſon côté & paſſe ſous ſa cuiſſe. Plus loin une épée dans ſon fourreau, & garnie d'un nœud de rubans, eſt poſée ſur une pierre. La poignée eſt de couleur d'or. De la main gauche, ce jeune homme élève en l'air le vêtement d'une jeune femme, comme pour lui couvrir la tête & le ſein qui eſt ſans voile aucun juſqu'à la naiſſance des cuiſſes. Cette jeune Beauté a les cheveux ceints d'un diadême; elle porte des pendans aux oreilles; & un colier de perle tombe avec grace ſur ſon col qu'embellit encore une boucle de ſa chevelure. Ses pieds n'ont point de chauſſures. Cette belle figure s'appuie d'une main ſur une roche, & poſe, en ſe penchant un peu, ſon autre bras ſur l'épaule du jeune homme. Entr'eux ſont deux têtes ou maſques vus de profil; l'un au-deſſus de leur tête, & couronné de feuilles, eſt placé ſur un petit tronçon parmi des branches d'arbre. L'autre eſt à leurs pieds, élevé de terre ſur une eſpèce de pieu. On ſçait que la mythologie donne des aîles aux pieds & à la tête, non-ſeulement à Mercure, mais encore à Zeté & Calai fils de Borée & d'Orithie. Perſée portoit auſſi des talonnières aîlées qu'il emprunta à Mercure.

Il faut diſtinguer la Verge, du Caducée de Mercure. L'une eſt antérieure à l'autre.

Comme il n'eſt pas ordinaire que Mercure ait pour attribut une épée, on conjecture que le ſujet de notre Tableau eſt Perſée & Andromede; ou Borée & Orithie; ou bièn auſſi Hécate ou Proſerpine, & Mercure qui en eut trois filles. Nous laiſſons cette déciſion aux Mythologues.

Il eſt plus vraiſemblable que ces deux belles figures ſont Vénus & Mercure. Les Anciens aimoient à rapprocher ces deux Divinités aimables: ſoit pour faire ſentir le charme attaché à l'éloquence & pour apprendre aux Orateurs qu'il faut d'abord parler au cœur; ſoit pour engager les femmes douées de la beauté à la culture des dons de l'eſprit plus durables que les attraits de la figure; ſoit encore pour montrer que la perſuaſion règne dans tout ſon empire ſur les lèvres d'une jolie femme. C'eſt ce qui a

fait dire à Apulée, Métam. VI. *Venerem sine Mercurii Præsentiâ nihil unquam egisse.* Vénus ne peut rien sans Mercure. Aussi fait-on naître l'amour de l'union de ces deux puissantes Divinités. L'Amour, fils du Dieu de la Persuasion & de la Déesse de la Beauté ! rien de plus philosophique que cette généalogie.

Enfin ces deux figures pourroient encore être prises pour Mercure & la Déesse *Mania*, la même que la Nymphe *Lara* ou *Larunda*, que Mercure viola dans un bosquet, en la conduisant aux enfers. Cette Nymphe fut bien excusable ; elle ne pouvoit crier, Jupiter lui ayant coupé la langue pour la punir d'avoir révélé à sa femme Junon ses intrigues avec Juturne. Lara accoucha de deux petits Dieux connus sous le nom de *Lares*, ou *Penates*, Divinités domestiques qu'on plaçoit derrière la porte, & que l'Empereur Caligula, mécontent de leur service, fit sauter par la fenêtre.

Si les deux têtes ou masques de notre Tableau étoient aîlés, on pourroit conjecturer qu'ils représentent les Vents, accompagnant Borée & Orithie. L'Artiste a peut-être voulu figurer les songes auxquels présidoit Mercure. Quand on les représentoit en pied, on leur donnoit des jambes contrefaites : la justesse de cette Allégorie est sensible. Il est plus probable de croire que ce sujet représente Mercure & la Déesse *Mania*, mère des Dieux Lares, auxquels d'abord on immola des petits enfans : mais bien-tôt on conçut une juste horreur d'un pareil sacrifice ; & pour y suppléer, on apporta pour offrande deux têtes en effigie que l'on suspendit aux arbres & aux portes.

Comme on dévouoit aussi aux Dieux infernaux la tête des mortels, on pourroit encore faire quadrer notre sujet avec la Fable de Proserpine & de Mercure. Il fut un tems où l'on offroit à Saturne des victimes humaines toutes entières ; on n'immoloit à Pluton que la tête. On rapporte à ce sujet que quand Hercule aborda en Italie, il fit cesser ce culte barbare, & y suppléa par des simulachres.

25



26



Tom. III.

Il eſt d'autant plus vraiſemblable que ces deux têtes feintes ou maſques repréſentent les Dieux Lares, que ces Divinités avoient leur place aſſignée dans tous les boſquets; Varron appelle le lieu qui leur étoit conſacré : *Lucus fagutalis*, *& larum querquetulanûm ſacellum.* On les appelloit *Lares querquetulani*, *Lares viales.*

Ce qui confirme encore cette conjecture, c'eſt qu'il exiſte des médailles de la famille Anzia où les Dieux Lares ſont repréſentés avec deux têtes de jeune homme ſeulement, dont l'une eſt couronnée.

Nous ajouterons en finiſſant que quelquefois les Dieux Lares ou Penates étoient pris pour Caſtor & Pollux, deux frères dont l'un étoit mortel, & l'autre immortel; & c'eſt peut-être pour cette raiſon que de nos deux maſques, celui qui eſt élevé ſur un arbre porte une couronne, ſymbole de l'immortalité.

PLANCHE XXVI.

Cet agréable Sujet, peint ſur un fond bleu, a été retiré des excavations de Gragnano, le 6 Août 1759.

La jeune femme qu'il repréſente eſt vêtue aſſez négligemment d'une draperie de couleur jaune-changeant. Son manteau ou voile eſt d'un rouge clair. Sa chevelure blonde eſt ramaſſée en nœud derrière ſa tête, & n'a pour ornement qu'un étroit bandeau. Son épaule & preſque la moitié du ſein ſont à découvert, & font deſirer le reſte. Elle porte des bracelets d'or aux bras. Ses regards ſont fixés ſur un arc détendu qu'elle tient d'une main, tandis qu'une flèche eſt ſoutenue entre les doigts écartés de ſon autre main. Ses pieds ſont nuds. Ne feroit-ce point Diane, ou une Nymphe de ſa ſuite? C'eſt peut-être la célèbre Athalante, qui, la première, dit-on, fit uſage de flèches, à la chaſſe des bêtes féroces. Cependant ſon double vêtement qui lui tombe juſque ſur les pieds, les cercles d'or qui lui ſervent de parure, ne ſont pas le coſtume propre aux exercices de la chaſſe, & donnent lieu à diverſes autres conjectures.

L'arc, comme on ſçait, eſt l'attribut diſtinctif de Diane; on ne la repréſente jamais ſans ſon arc & ſon carquois, à moins qu'on ne la conſidère comme la Lune, Hécate, ou ſous d'autres fonctions qu'elle réunit en la même perſonne. Pindare la caractériſe ſous cette dénomination : *la Vierge, amante des flèches.*

L'arc détendu entre les mains de Diane ſemble indiquer un repos de chaſſe, ainſi que ſon vêtement qui n'eſt point relevé. Sur pluſieurs monumens, on rencontre Diane couverte d'un long vêtement, étendue ſous un arbre, ſon arc poſé à terre, à ſes pieds, & s'occupant à remettre ſes flèches dans le carquois.

Il faut ſe rappeller que la Fable compte deux Athalantes, toutes deux grandes chaſſereſſes, & qu'on a confondues plus d'une fois; & peut-être a-t-on eu raiſon. On ſçait qu'elle tua le fameux ſanglier de Calydon, dont on lui donna en récompenſe la hure & la peau ; qu'elle ſe laiſſa ſurprendre à la courſe par une ruſe de ſon Amant ; & que pour punition d'avoir profané avec ſon mari un Temple de Cybele, elle fut changée en lionne, & Hyppomenes en lion.

Il eſt bien plus à propos de croire que notre aimable figure n'eſt autre que Vénus elle-même qui a déſarmé l'Amour : il ſemble qu'elle ne conſidère les armes de ſon fils qu'avec une ſorte de défiance. On pourroit dire encore qu'elle médite l'uſage qu'elle en doit faire.

PLANCHE XXVII.

L'original de cette Peinture antique, qui eſt belle & curieuſe, fut un des premiers monumens, qu'on a découvert dans les excavations de Reſine ; il étoit détaché de la muraille.

Le Sujet peut avoir rapport à la fameuſe chaſſe de la forêt de Calydon. Le vieillard, preſque tout nud, n'ayant ſur l'épaule & ſur la cuiſſe qu'un bout de draperie dont on diſtingue mal la couleur, peut être ſuppoſé le Roi de Calydonie. Il a le coude appuyé en arrière ſur le dos d'une eſpèce de trône de pierre, groſſièrement

27



Tom. III.

groſſièrement taillée où il eſt aſſis. Il s'appuie de l'autre à une longue pique qu'on pourroit prendre pour un ſceptre. Il paroît prêter l'oreille au meſſage d'un homme qui eſt debout, les jambes croiſées, & ſe ſoutenant ſur un bâton. Celui-ci a la tête couverte d'une eſpèce de calotte. Son vêtement de couleur verte eſt fort court : retenu ſur une épaule autour de ſon col, il vient tomber ſur ſa hanche, & paſſe ſous ſon épaule & ſon bras droits qu'il laiſſe à nud. Ses ſandales ſont liées avec de petites cordes ou lannières de cuir. Il porte au quatrième doigt de la main gauche un anneau avec ſon chaton d'une forme ronde. Ce perſonnage eſt dans l'attitude d'un homme qui raconte, & il peut bien figurer le meſſager des Etoliens. On voit en partie, couché à ſes pieds, un ſanglier dont une des pattes eſt tronquée ; de l'autre côté du trône eſt un chien de chaſſe, dont le collier rouge eſt armé de pointes de fer ; il peut appartenir au jeune homme qu'on apperçoit ſur le plan plus reculé & dont on ne peut diſtinguer la couleur du vêtement. Il a le bras nud. Seroit-ce Méléagre, regardant attentivement un autre perſonnage vêtu de verd, qui eſt peut-être ſa femme Cléopâtre ?

Il paroît que le peintre a voulu raſſembler dans ſon Tableau les principales circonſtances de la fameuſe chaſſe du ſanglier de Calydon. Voyez les Mythologues; conſultez Pauſanias, X ; & Strabon, X, qui donne une explication hiſtorique de cette Fable.

On conjecture que l'homme debout eſt un Prêtre, un Ambaſſadeur de paix. Il en a le coſtume ; c'eſt-à-dire, la tête couverte, les chauſſures d'un meſſager, le ſceptre des héros, & l'anneau dont le chaton ſervoit de cachet. Les Etruſques faiſoient beaucoup d'uſage de ces ſortes de bagues : ce qui a fait conjecturer à quelques Sçavans que cette peinture étoit Etruſque.

D'autres Sçavans ſont d'avis que le ſujet de ce Tableau eſt Hercule préſentant à Euriſthée le Sanglier d'Erimanthe qu'il vient de tuer. L'anneau peut même fortifier cette opinion, en

ce que c'eſt Hercule qui en a introduit l'uſage pour ſervir de cachet.

Toutes ces conjectures plus ou moins heureuſes, doivent d'autant moins nous arrêter, que ce Tableau capital a beaucoup ſouffert, & ne nous eſt parvenu que fort endommagé.

Planche XXVIII.

Cette femme jeune & triſte, qui eſt aſſiſe, en action d'agraffer ſur ſon épaule, avec ſa main gauche, ſon vêtement blanc, nous rappelle Phedre, en préſence d'Hyppolite. Le marche-pied qu'on ne donnoit qu'aux Divinités & aux Reines, nous confirme encore que cette belle femme eſt l'épouſe du Roi Théſée. Elle tient le coude appuyé ſur l'un des bras de ſon ſiége, dont les pieds paroiſſent travaillés au tour; il eſt couvert d'une draperie bleue qui ſemble faire partie du manteau de la Princeſſe, dont le ſein eſt preſqu'à moitié nud. Une coëffe lui couvre la tête, & le reſte de ſa chevelure tombe épars ſur ſon col & ſur ſes épaules. Debout, à côté d'elle, une vieille femme lève les mains & paroît parler avec beaucoup d'empreſſement à un beau jeune homme tout nud, n'ayant qu'un manteau, *clamyda*, fort court, qui tombe derrière ſes épaules auxquelles il eſt attaché. Il tient d'une main une longue pique ou javelot, inſtrument de chaſſe; & de l'autre il fait un ſigne d'horreur aux propos de la vieille. Ce ne peut être qu'Hyppolite qui reçoit avec indignation la déclaration de l'amour inceſtueux que Phedre a conçu pour lui, & que lui fait la nourrice de ſa belle-mère. A travers la porte de l'appartement où ſe paſſe la ſcène, eſt un jeune écuyer à pied, tenant par la bride un cheval tout harnaché dont on ne voit point la croupe: peut-être pour faire alluſion au genre de mort que ſouffrit *Hyppolite*, ou ſeulement à ſon nom. Les Artiſtes anciens avoient coutume auſſi, pour caractériſer un héros, de le faire accompagner d'un courſier, dans les Tableaux qui les repréſentoient.

Les beaux vers d'Euripide, de Séneque, d'Ovide, & furtout de Racine, nous ont trop familiarifés avec l'aventure de Phedre & d'Hyppolite, pour qu'il foit befoin de la rappeller ici.

Polygnote, célèbre Peintre de l'antiquité, avoit auffi confacré ce trait de la mythologie par fon pinceau; il repréfenta Phedre, élevée de terre & fufpendue à une corde qu'elle tient des deux mains, & paroiffant fe balancer dans les airs. On fçait que Phedre, honteufe de fa foibleffe, fe pendit. Polygnote, pour couvrir ce genre de mort honteux, l'avoit peinte fe balançant dans les airs avec une corde. Ce qui nous fait entendre auffi cette efpèce de balancement, *ofcillatio*, que les Anciens avoient imaginés pour donner une efpèce de fépulture aux fuicides: car on croyoit que leurs Mânes ne pouvoient jouir d'aucun repos dans les enfers; & l'on y remédioit par *l'ofcillation*, qui confiftoit à attacher à une corde une petite figure qui repréfentoit le mort, à la balancer dans l'air; après quoi, on lui faifoit des funérailles.

Note curieufe de l'Abbé Gedoyn.

Cette belle Peinture, découverte à Portici, a fait naître plufieurs autres conjectures. Les uns croient y reconnoître l'ambaffade de Pelée, vers le Roi Acafte, dont l'époufe, nommée Hipolite ou Aftidamie, devint amoureufe du père d'Achille. Le dénouement de cette intrigue eft à-peu-près le même que celui de Phèdre & Hyppolite. Quelques-uns voudroient faire quadrer le fujet de ce Tableau avec l'Hiftoire de Stenobée & de Bellerophon, ce Héros qui le premier monta, dit-on, un cheval.

La plus vraifemblable de toutes ces conjectures, eft celle qui croit voir repréfenté Adonis, quittant Vénus pour aller à la chaffe.



Planche XXIX.

Cette Peinture oblongue, qui fait partie de deux morceaux d'Architecture que nous donnerons dans ce Volume, offre une vue de mer, enrichie de deux Trirèmes ou autres Navires de ce genre ; la poupe & la proue sont garnies de leurs *aplustres*, espèce d'ornement que les Anciens mettoient au plus haut des poupes ; peut-être n'étoit-ce que la flamme du vaisseau. Un rang de Boucliers paroît attaché tout le long des bancs des Rameurs, sur les côtés. Les Soldats, en entrant dans les vaisseaux, suspendoient leurs armes sur les flancs. Il y a encore d'autres accessoires qu'on ne distingue pas bien. Sur l'un & l'autre Bâtiment, on apperçoit quantité de personnages, & entr'autres, un homme nud, debout devant la proue, & tenant une perche ou gouvernail à la main. C'est peut-être celui qui étoit désigné chez les Anciens sous le nom de *Portisculus*, *Hortator*, *Jussor*, & dont l'emploi étoit de donner le signal aux Rameurs. Ce même Officier étoit chargé de leur distribuer tous les jours leurs vivres. Sur le rivage, sont deux figures, qu'on croiroit de femmes. D'un côté une tour s'élève sur un écueil : de l'autre part, dans le lointain, sont plusieurs Fabriques ou Edifices assez vaguement peints.

Les Vaisseaux des Anciens n'étoient que des Galères plus ou moins armées, plus ou moins considérables. Le Trireme étoit un Bâtiment ou Galère des Romains, qui avoit de chaque côté trois hommes sur chaque rame, quelque nombre de rames qu'il eut d'ailleurs. Quelques Savans tiennent pour l'hypothèse des étages de rames les uns sur les autres. Scheffer, & autres, ont essayé à force de supputations mathématiques, de trouver une combinaison ou arrangement pour prouver que la chose n'est pas impossible ; mais de quelque manière que l'on dispose ces étages, soit en files perpendiculaires, soit en files obliques,

28



29



Tom. III.

ſoit en forme de rampes, difficilement pourra-t-on en démontrer la poſſibilité pratique, c'eſt-à-dire, qui puiſſe être d'un uſage aiſé, conſtant & uniforme.

Quelques Auteurs ont cru que la peine des Galères étoit connue des Romains, fondés ſur un paſſage de Valere Maxime, lequel en parlant d'un impoſteur qui ſe diſoit fils d'Octavie, ſœur d'Auguſte, dit que cet Empereur le fit attacher à la Rame de la Galère publique; mais cela ſignifie qu'il y fut pendu, & non pas condamné à ramer. La plus ſaine opinion eſt que la peine des Galères n'étoit point uſitée chez les Romains; ils avoient beaucoup d'Eſclaves & de Priſonniers de guerre qu'ils employoient ſur leurs Galères. Ils condamnoient leurs criminels *aux mines; ad metalla.*

Un paſſage de Plutarque, *in Lyſandro*, paroît plutôt faire croire que la peine des Galères étoit uſitée chez les Grecs.

La condamnation aux Galères n'eſt pas fort ancienne en France: car Charles IV fut le premier de nos Rois qui commença à avoir des Galères ſur mer.

En France, auſſi, malgré les remontrances de la Chambre Eccléſiaſtique des Etats de 1614, on a toujours tenu pour principe: que les Juges d'Egliſe ne peuvent condamner aux Galères; qu'autrement il y auroit abus.

La peine des Galères, (ajoute l'Encyclopédie), a été ſagement établie: elle conſerve au ſervice de l'Etat, ſans danger pour la ſociété, des ſujets que leurs crimes auroient expatriés ou conduits au ſupplice: elle eſt d'ailleurs plus conforme aux loix de l'humanité.

Planche XXX.

Cette gracieuſe Peinture, découverte, ainſi que la ſuivante, dans les excavations de Gragnano, le 4 Avril 1768, nous repréſente ſur un fond rouge une Nymphe aimable, ou Ne-

reïde : ſans aucun voile, belle de ſes ſeuls attraits, elle tient à peine d'une main l'extrémité d'une draperie d'un pourpre foncé, bordée d'un ourlet jaune, laquelle voltige & s'enfle au gré de l'air. Elle porte aux bras & aux jambes des cercles d'or. Une partie de ſes cheveux blonds eſt retenue avec une petite bandelette qui forme ſur le front une eſpèce de croiſſant renverſé. Le reſte de ſa chevelure tombe avec grace ſur ſes épaules. Un double cordon vient ſe croiſer au milieu de ſon ſein qui a la forme la plus heureuſe. Le goût le plus pur a préſidé au deſſin de cette belle figure. Le pinceau le plus léger en a marqué les contours remarquables par leur flexibilité, par cette moleſſe, cette aiſance qu'on ne peut rencontrer & ſaiſir qu'après une étude approfondie de la nature. Notre Néreïde eſt aſſiſe à peine ſur le dos d'un monſtre ou cheval-marin de la couleur de l'eau de la mer ; elle en dirige le frein & les rennes avec ſa main gauche. Les Nereïdes montoient quelquefois auſſi des chevaux aîlés, des Dauphins, &c.

Les Nymphes des eaux étoient en grand nombre. Héſiode compte juſqu'à 3000 filles de l'Ocean (Oceanides), habitantes de lacs ; mais on ne donne à Nérée que 50 filles, dont la mer étoit le ſéjour ſpécialement conſacré. Parmi les Nymphes de l'Océan, le bon Héſiode nomme Teleſte au manteau jaune. Philoſtrate, en faiſant le portrait de Galatée, l'une des Néreïdes, lui donne une draperie de pourpre marine. Homere, caractériſe Thétis, divinité de la Mer, par ſon grand voile. Tous ces détails prouvent la fidélité du Peintre au coſtume de la figure que nous avons ſous les yeux.

Quant à la couleur des cheveux, les Poëtes n'ont pas toujours été d'accord. Horace, Ovide & Theocrite donnent aux Néreides & à Glaucus une chevelure verte ou azurée. Virgile au contraire dit que Lycoris, Nymphe de la ſuite de Climene, fille du Fleuve Penée, la Nymphe Arethuſe & quelques autres Nereïdes, étoient blondes. Homere, quelque part



Tom. III.

dans son Iliade, nomme une certaine *Amatia*, du chœur des Néréïdes, laquelle avoit de belles tresses blondes.

Il n'est pas rare de rencontrer sur les médailles des monstres marins, femmes jusqu'à la ceinture, le reste du corps se terminant en queue de poisson. Plusieurs Antiquaires s'accordent à les appeller *Nereïdes*, & non *Syrenes*. Pline n'a pas craint de leur donner une existence physique dans son Histoire Naturelle; mais les Sçavans Naturalistes modernes ont vu dans cette assertion d'un Ecrivain d'un tel poids, non pas la crédulité d'un esprit ordinaire, mais la fidélité d'un Historien rapportant les Fables de ses contemporains sans y croire, & pensant qu'il suffisoit de les citer pour les réfuter: & voilà le sens qu'il faut donner à quantité d'autres passages de ce grand Peintre de la nature.

L'Artiste s'est montré aussi le rival heureux des Poëtes qui tous peignent les Nereïdes d'une beauté sans tache, & d'une jeunesse dans toute sa fleur. Voyez la Galatée d'Ovide. Ce qui a donné lieu à plus d'une intrigue amoureuse. On connoît les avantures d'Eacus & de Psamatée, de Pelée & de Thetis, &c. Ensorte que ces Divinités ne furent point toujours censées vierges. Virgile n'en cite qu'une qui résista à l'exemple de ses compagnes, la sage Panopée. Cependant Orphée, dans ses Hymnes, les appelle *Filles chastes & pures ;* mais ce Poëte-théologien parle mystiquement & n'entend par Nereïdes que les ames qui n'ont point été, ou ne seront plus unies à des corps. Cette théogonie d'Orphée explique les bas-reliefs trouvés sur des tombeaux antiques, & représentant des monstres marins, des Nereïdes. Ces Nymphes * n'étant qu'un emblême des ames, ha-

---

* On sçait que pour donner une idée sensible de l'ame, les Anciens lui assignoient pour emblême un papillon : d'un autre côté, les Naturalistes appellent *Nymphe* cette petite coque, cette pellicule déliée qui renferme le ver avant sa métamorphose en papillon : ne pourroit-on pas présumer que le nom de *Nymphe* des Mythologues répond au nom de *Nymphe* des Naturalistes ?

bitantes les Champs Elyſées qu'on plaçoit dans l'Océan ; & le mot Phénicien *Nephas*, répondant à celui d'*Anima* *Ame*. Par *Néree*, Orphée déſigne auſſi dans ſes Hymnes le principe de toutes choſes ; par alluſion, ſans doute, au ſyſtême de Thalès, Philoſophe grec, qui prétendoit que l'eau étoit la cauſe efficiente & primitive de l'Univers.

Quelque Mythologiſtes imaginent que Nerée peut avoir été quelque Prince célèbre dans l'art de la navigation, & qu'on venoit le conſulter de toute part ſur cette matière. On pourroit conjecturer auſſi qu'on a donné le nom de Nereïdes à des Princeſſes qui habitoient des iſles ou les bords de la mer, & qui ſe rendirent fameuſes par l'établiſſement du commerce maritime.

Les Nereïdes avoient des bois ſacrés & des autels en pluſieurs endroits de la Grèce, ſur-tout ſur les rivages de la mer. On leur offroit en ſacrifice du lait, du miel, de l'huile, & quelquefois on leur immoloit des chèvres.

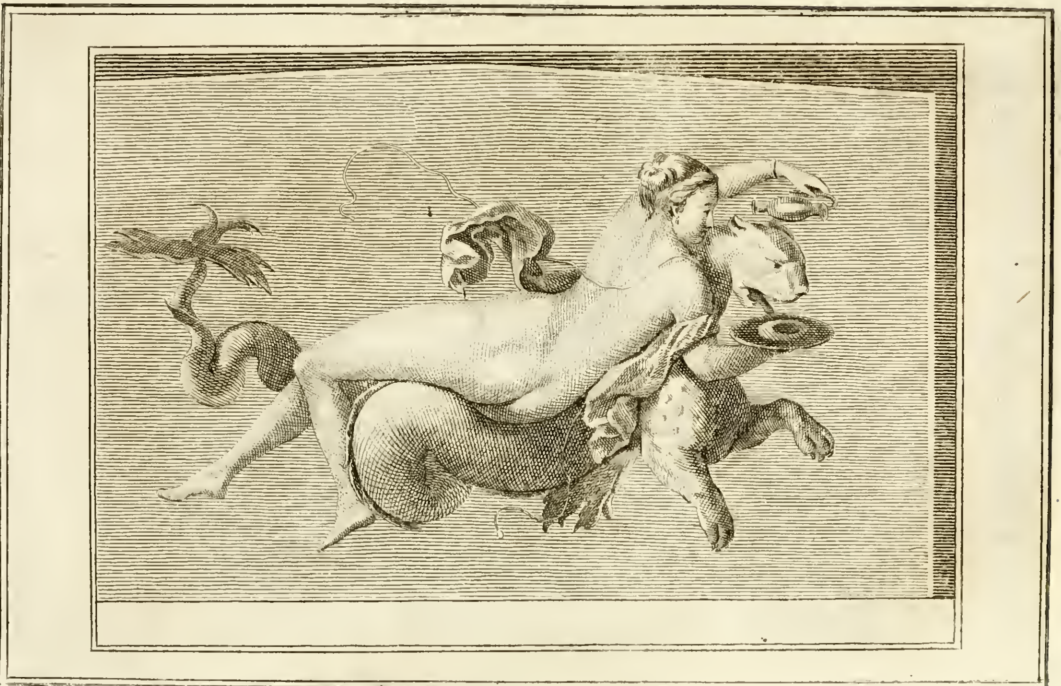
Les noms que les Poëtes donnent aux Nereïdes, ſont preſque tous tirés de la Langue Grecque, & conviennent fort à des Divinités de la mer, puiſqu'ils expriment les flots, les vagues, les tempêtes, la bonace, les rades, les îles, les ports, &c.

Tout cela étoit perſonnifié, diviniſé. Le génie poétique des Anciens donnoit de la vie à tout. Tous les corps à leurs yeux prenoient un ame ; & ils revêtiſſoient d'un corps toutes leurs idées abſtraites : enſorte qu'on pouvoit appeller leur mythologie : *la Philoſophie en images*.

PLANCHE XXXI.

Ce Tableau, trouvé dans le même appartement que celui qui précède, & auquel il fait pendant, repréſente ſur un fond rouge une Nymphe ou Nereïde toute nue, vue par le dos : ſes cheveux blonds, treſſés autour de ſon front, forment un nœud derrière la tête. Des perles lui pendent aux oreilles : une draperie

31



Tom.III.

draperie de couleur changeante de verd en jaune, voltige autour d'elle, retenue par un lacet d'or qui lui paſſe pardeſſus l'épaule : des cercles d'or ou bracelets ornent ſes poignets. De la main droite elle verſe dans un plat d'or pur, d'une certaine liqueur contenue dans un vaſe de la même matière. Elle eſt couchée ſur le dos d'un monſtre, de couleur d'eau de mer & tacheté, eſpèce de Tygre marin ou de Panthère, en action de lécher ce qui tombe dans le plat : fruit du caprice & de l'imagination de l'habile Artiſte.

Les Anciens croyoient que les femmes qui perdoient la vie dans la mer, étoient métamorphoſées en Néreides.

Sur quelques Monumens, on voit des Néreïdes, moitié femmes, moitié poiſſons. En Phénicie on adoroit une Nymphe qui avoit cette forme. Peut-être n'eſt-ce qu'un Hiéroglyphe de la Métempſicoſe, ou paſſage de l'ame humaine dans le corps de quelqu'animal ou de quelque plante. Ce ſyſtême que pluſieurs Philoſophes ont ſans doute enveloppé de ténèbres, ou embarraſſé d'abſurdités, à deſſein de mettre, pour ainſi-dire, la Vérité à l'abri ſous le menſonge même : ce ſyſtême, dis-je, n'étoit, peut-être, dans l'origine, qu'une façon de s'exprimer, pour faire ſentir que Tout, dans la Nature, eſt cauſe & effet tout enſemble ; que la vie & la mort ne ſont que des manières d'être relatives ; que les trois règnes de la nature exiſtent l'un par l'autre & l'un dans l'autre, compoſés des mêmes élémens qui ni diffèrent que par leurs formes accidentelles ; qu'il n'y a ni perte, ni gain dans l'ordre univerſel ; que tout y eſt compenſé & dans un équilibre parfait : enſorte que, par exemple, ſi la plante nourrit l'homme ; l'homme, à ſon tour, rendu à la terre, fournit à la plante des ſucs nourriciers, &c. &c. &c. La doctrine Evangélique eſt venue épurer ce ſyſtême trop hardi de la Théologie Payenne.



PLANCHE XXXII.

Ce petit Sujet, découvert à Portici, eſt aſſez curieux. On y voit aux deux côtés deux Autels quarrés, dont les angles & les bords inférieurs ſont ornés de larges feuilles. Au milieu eſt un petit quadre, contenant des Arabeſques. Entre ces deux Autels eſt une niche garnie en devant d'une baluſtrade, ſur laquelle paroît appuyé un grand baſſin de forme ronde & de couleur jaune. Derrière eſt une figure nue & debout, touchant ce vaſe de ſes deux mains. De part & d'autre de la niche ſont deux Candelabres travaillés en façon d'arbre ou d'arabeſque. Sur chacun d'eux eſt perchée une colombe de couleur brune. Les aîles étendues, toutes deux paroiſſent regarder en l'air & ſont tournées du côté de la figure du milieu.

Ces détails pourroient faire croire que l'Artiſte a voulu repréſenter le vaſe de Dodone, & les fameuſes colombes qui parloient ſur les chênes de la forêt de Chaonie.

Les vaſes d'airain ou chauderons raiſonnans de Dodone ont été très-célèbres dans l'antiquité. En voici la deſcription d'après Etienne de Byſançe : il y avoit à Dodone deux colonnes paralelles & proche l'une de l'autre. Sur l'une étoit un vaſe de bronze, & ſur l'autre une ſtatue d'enfant qui tenoit un fouet d'airain mobile & à pluſieurs cordes. Lorſqu'un certain vent venoit à ſouffler, il pouſſoit ce fouet contre le baſſin, qui réſonnoit tant que le vent duroit. Et comme ce vent régnoit ordinairement à Dodone, le chauderon réſonnoit preſque toujours. Delà le proverbe : *Æs Dodonæum*, *airain de Dodone*, qu'on appliquoit à quelqu'un qui parloit trop, ou à un bruit qui duroit trop long-tems. On auroit pu en faire auſſi l'emblême des flatteurs & des faux amis qui parlent, ſelon le vent qui regne.

Quelques Auteurs ont prétendu qu'il y avoit dans le Temple de Jupiter Dodonéen beaucoup de baſſins contigus & placés, de

manière qu'en touchant à un ſeul, tous les autres réſonnoient auſſi-tôt. Dans ſa deſcription du Temple de Dodone, Strabon, Liv. VII, ne parle point des deux colonnes; & dit ſeulement que la ſtatue de l'enfant étoit placée ſur le vaſe même. Philoſtrate II, Imag. XXXIV, n'admet non plus qu'un ſeul baſſin; mais à la place de l'enfant & de ſon fouet, il met une ſtatue de la Déeſſe Echo, portant ſa main à la bouche.

Le nombre des colombes de Dodone n'eſt pas déterminé. On en compte tantôt deux, tantôt trois; quelquefois une ſeule. Hérodote, qui les fait noires, raconte ainſi l'origine de cette Fable: deux Prêtreſſes Egyptiennes & par conſéquent noires, furent enlevées de Thèbes & vendues, l'une en Libie, l'autre en Grèce. Elles y établirent les premières des Oracles, & fondèrent celui d'Ammon & celui de Dodone; ces femmes furent appellées colombes, parce qu'étant étrangères on n'entendoit pas ce qu'elles diſoient, & qu'elles parloient un langage qui reſſembloit à celui des oiſeaux. Quand dans la ſuite elles parvinrent à ſe faire comprendre, on dit que la colombe avoit parlé.

Tout rendoit des oracles dans la forêt de Dodone; les oiſeaux, les ruiſſeaux, les vaſes d'airain, les feuilles de chêne & de hêtre: mais rien n'étoit moins miraculeux: les Prêtres ſe poſtoient dans le creux des vieilles ſouches de la forêt, & rendoient des réponſes au peuple, qui, ſe tenant par reſpect éloigné de ces arbres ſacrés, n'avoit garde de reconnoître le charlataniſme.

Cicéron, *de Divinatione*, lib. I & II, fait entendre que c'étoit une femme qui préſidoit aux oracles qu'on rendoit à Dodone, en jettant les ſorts dans une urne. Ce qui explique aſſez bien le ſujet de notre Tableau. A moins qu'on veuille prendre notre figure pour Vénus; d'après quelques Sçavans qui prétendent que le Temple de Dodone étoit conſacré tout-à-la fois à Jupiter & à Vénus. Les femmes qui rendoient des oracles s'appelloient Do-

donides, & parloient tantôt en vers, tantôt en profe. On a fait un recueil de leurs réponfes.

La Fontaine de Dodone étoit célèbre auffi : outre qu'elle rendoit des oracles par fon murmure, elle avoit la propriété de rallumer les torches nouvellement éteintes, & même d'éteindre celles qui étoient allumées ; effet tout naturel de la denfité plus ou moins grande des vapeurs fulphureufes qu'elle exhaloit. Notre Province du Dauphiné poffède des Fontaines non moins merveilleufes.

L'oracle de Dodone étoit le plus ancien de la Grèce. Il fut fondé environ 1400 ans avant J. C.

Confultez l'excellente Hiftoire des Oracles, par Fontenelle.

PLANCHE XXXIII.

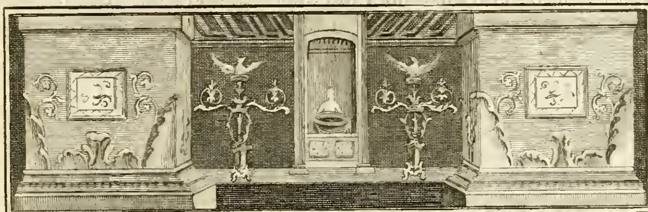
Cette Planche eft compofée de deux petits Sujets. Le premier repréfente, entre deux pilaftres égaux, un tigre s'approchant d'une efpèce de corne, ou vafe à boire, dont la forme n'a peut-être été déterminée ainfi que par le caprice du Peintre. Les tigres étoient confacrés à Bacchus, parce que, dit-on, ils aiment beaucoup le vin : ou plutôt pour caractérifer les effets trop fouvent funeftes de cette boiffon prife fans mefure.

Dans la feconde partie, on voit entre deux autres pilaftres inégaux en hauteur, deux pigeons fauvages ou ramiers, dont l'un à terre, l'autre perché fur le couvercle d'une boîte quarrée oblongue, foutenue fur fix pieds & entre-ouverte. Le fond de ce Tableau eft noir.

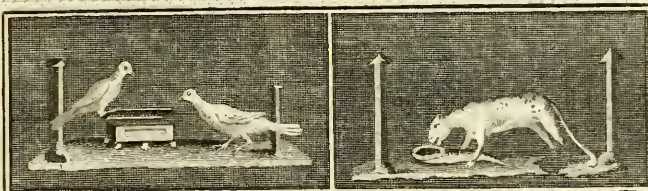
PLANCHE XXXIV.

Cette Peinture, fur un fond noir auffi, offre parmi quelques herbages, deux oifeaux qui ont les pattes, le col & le bec longs.

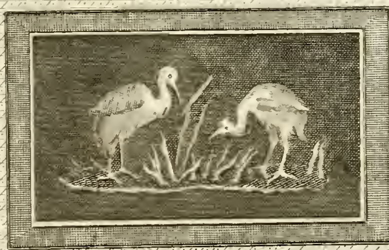
32



33



34



35



36



Tom. III.

comme ceux de la cigogne. Peut-être ſont-ce deux ibis, oiſeaux d'Egypte, qui reſſemblent beaucoup aux cigognes.

PLANCHE XXXV.

Il eſt fâcheux que cette gracieuſe Peinture, trouvée dans les excavations de Civita, ait tant ſouffert. La Nymphe, ou Néréïde qu'elle repréſente eſt l'ouvrage d'un pinceau délicat & ſuave. Cette belle figure eſt preſque toute nue; la draperie rouge qui paſſe par-deſſus l'une de ſes épaules paroiſſant emportée par le vent. Sa chevelure blonde eſt proprement ajuſtée avec une petite bandelette entrelacée de feuilles de quelque plante de mer. Le taureau marin, au col duquel elle ſe tient embraſſée, & qui a un beau mouvement de tête, eſt d'une couleur qui approche du verd. Si ce n'étoit pas un monſtre marin, on pourroit voir en lui le taureau qui enleva Europe. Mais l'attitude & l'expreſſion de la Nymphe nous interdiſent cette conjecture. Notre Néréïde ſemble careſſer le monſtre & approcher ſa bouche de ſes naſeaux, comme pour lui donner un baiſer. Cette familiarité, naturelle à une Divinité de la mer envers un ſujet de ſon Empire, ne pourroit convenir à la fille d'Agenor, qui fut enlevée malgré elle, dit-on, par un taureau qu'elle ne ſoupçonnoit pas d'abord cacher le maître des Dieux lui-même.

PLANCHE XXXVI.

Cette Peinture antique, moins endommagée que la précédente & découverte au même endroit, repréſente un Centaure courrant au galop. Une peau nouée ſur ſa poitrine paſſe ſous ſon aiſſelle droite, & va couvrir ſon épaule gauche. D'une main il tient un bâton: l'autre eſt élevée par-deſſus ſa tête, comme pour arranger ſes cheveux qui ſont hériſſés. La partie du cheval eſt couverte d'un poil long & rude.

Nous avons déjà parlé des Centaures. Nous ajouterons ici que Plutarque rapporte qu'on présenta aux ſept Sages de la Grèce un Centaure né d'une cavale ; que Pline dit en avoir vu un apporté d'Egypte à Rome, & embaumé à la manière du pays. Saint Jérôme raconte que Saint Antoine rencontra un Hippocentaure dans le déſert. Toutes ces autorités & d'autres qu'on pourroit y joindre, ne ſuffiſent pas peut-être pour décider la queſtion, s'il peut exiſter des Centaures, des Faunes, &c. C'eſt aux Naturaliſtes modernes à fixer notre croyance ſur ce point, ainſi que ſur beaucoup d'autres.

PLANCHE XXXVII.

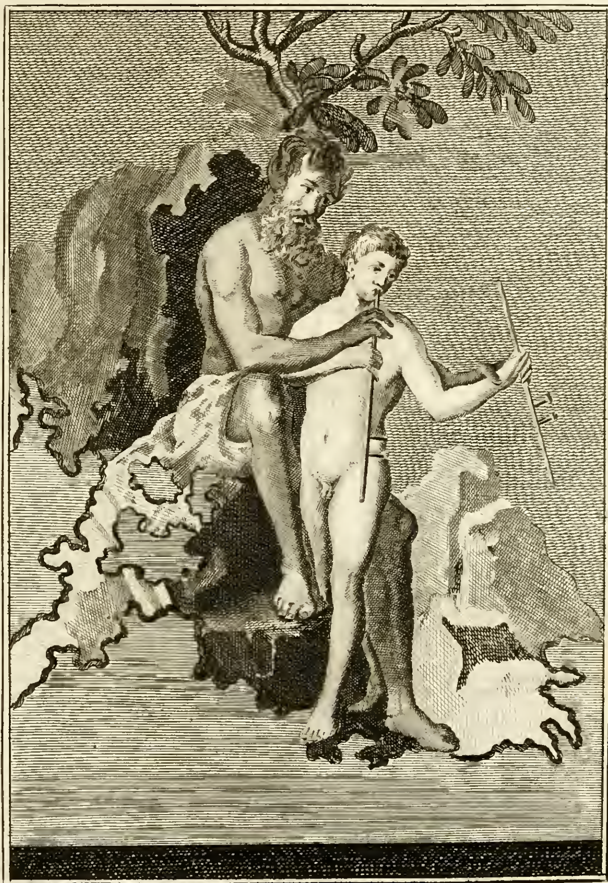
Le Sujet de cette peinture, trouvée à Civita le 28 Juin 1760, eſt le même que celui de la XXXIIme Planche de notre premier volume, dont l'original fut découvert à Reſine vingt ans auparavant : mais le Tableau que nous avons ſous les yeux eſt d'une manière moins franche, moins correcte & moins noble que l'autre.

Le vieillard, aſſis ſur une roche au pied d'un arbre, eſt preſque tout nud. Le mauvais état de l'original nous empêche de bien diſtinguer ce qui lui paſſe ſur la cuiſſe gauche; on peut conjecturer que c'eſt une peau Il n'eſt donc point difficile de reconnoître dans cette figure barbue, aux longues oreilles & au front cornu, le Silene Marſias enſeignant au jeune Olympe à jouer de la flûte, garnie de ſes deux chevilles. La figure nue auſſi du jeune élève eſt pleine de vérité & de naturel.

Nous avons déjà parlé du Satyre Marſias & d'Olympe. Nous dirons ſeulement ici qu'on fait honneur à Lagnide de l'invention de la flûte qu'on fait remonter d'après les marbres de Paros à l'an du monde 2499.

Plutarque rapporte qu'à Delos on voyoit la ſtatue d'Apollon, qui tenoit dans ſa main gauche le grouppe des trois Graces, dont

37



Tom.III.

l'une avoit pour attribut la lyre, l'autre la flûte, & la troisième les pipaux. Et cette statue étoit crue si antique, qu'on la disoit l'ouvrage du ciseau de Mérope, artiste contemporain d'Hercule.

Pausanias, dans son voyage de Beotie, IX, 12, nous apprend que les Thebains érigèrent une statue, tout à côté de celle du grand Epaminondas, à Pronomus joueur de flûte; lequel en inventa une avec laquelle il exécutoit toutes sortes d'airs, dans quelques modes qu'ils fussent composés. Avant lui on se servoit de trois sortes de flûtes, suivant les trois modes de musique, le Dorien, le Phrygien & le Lydien. Pronomus le Thebain mérita une statue de ses compatriotes pour avoir imaginés ces deux espèces de chevilles propres à modifier, à varier les tons. Il étoit encore excellent Acteur, & composoit aussi des cantiques religieux.

Dans ce tems, la théorie de la musique n'étoit point séparée de la pratique. Le même homme, communément composoit des Hymnes patriotiques, les mettoit en chant, & les exécutoit sur des instrumens, que souvent lui-même aussi avoit faits, ou du moins perfectionnés. Un tel homme de génie méritoit sans doute une statue à côté du défenseur de la Nation. Faire passer dans l'ame de ses Concitoyens un noble enthousiasme, les rendre sensibles à l'harmonie, & souvent les enflammer du plus généreux courage, étoit un aussi grand service, peut-être, que celui de les mener en campagne & de les mettre en présence de l'ennemi.

Planche XXXVIII.

Cette Peinture découverte à Gragnano, ainsi que les deux Sujets suivans, représente un jeune homme aîlé, couronné de feuilles, une petite draperie jaune passée sur son bras gauche, & une crosse à la main droite.

C'est peut-être un Bacchus. On lui donne quelquefois des

aîles: les buveurs en ont besoin. La crosse peut encore lui convenir ; ce Dieu étant invoqué avec Cérès, & mis au nombre des Divinités rustiques.

Peut-être aussi n'est-ce qu'un faune, dont la crosse & la couronne de feuilles étoient les principaux attributs. Quant aux aîles, les Etrusques en donnoient à tous leurs Dieux : soit comme symbole caractéristique de la Divinité ; soit pour exprimer le prompt secours que les Dieux accordent à ceux qui les prient ; soit encore afin d'avertir que pour être exaucé, il faut se détacher de la terre, élever son esprit sur les aîles de la prière, & faire prendre à la pensée son vol dans les Cieux : *sursum corda.*

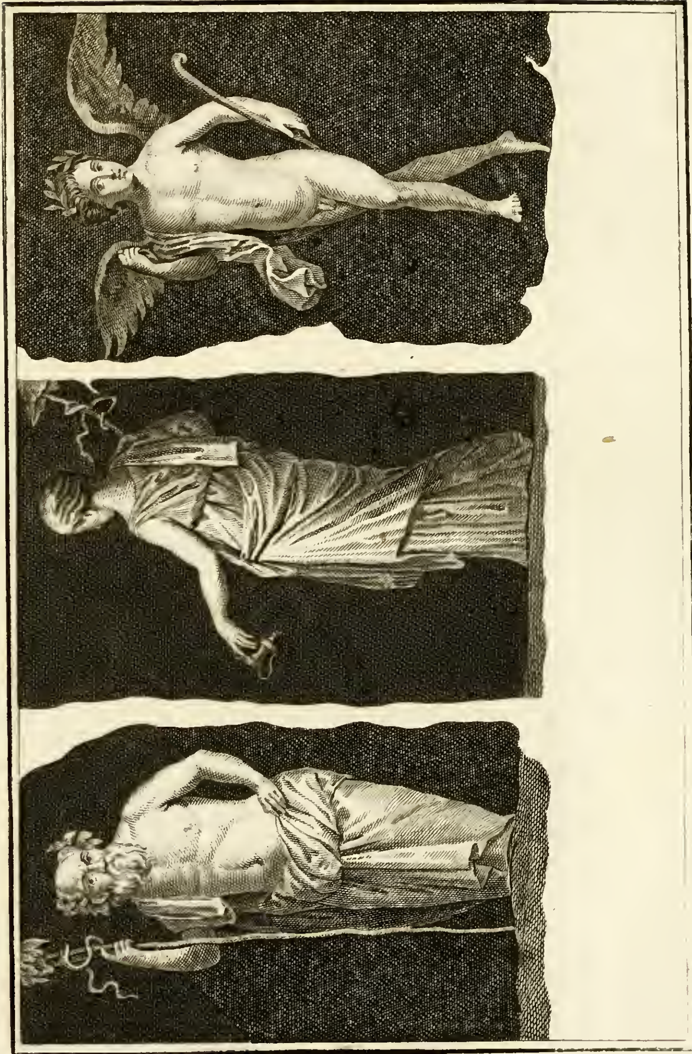
Quelquefois aussi ce Dieu faune, le même que Pan, est pris pour le soleil ; & dans cette supposition, les aîles ne lui sont point étrangères ; on en donnoit à Mitras, Harpocrate & autres Divinités symboliques du soleil, pour désigner la rapidité de sa course & le vol du tems.

J'inclinerois beaucoup à voir dans notre figure un portrait de l'Amour pastoral. Eh ! comment peindre l'amour des bergers autrement que sous les traits aimables & doux d'un beau jeune homme aîlé ; la tête ceinte de fleurs des champs, n'ayant pour vêtement qu'une espèce d'écharpe, & pour armes qu'une houlette. J'aime à croire que de tous les Dieux de la Mythologie, ceci est le moins fabuleux. On peut le rencontrer au sein des campagnes, tel qu'on s'est plu à le peindre ici. C'est lui qui a servi de modèle aux compositions naïves de Théocrite, de Virgile & de Gessner. C'est lui qu'éprouve sans le sçavoir l'innocente villageoise qui n'est point encore sortie de son hameau. Et c'est lui enfin que l'Auteur du Devin du village a crayonné avec tant de vérité & de graces sur le théâtre de la féerie & du luxe.



PLANCHE XXXIX.

Tom. III



38
39
40

PLANCHE XXXIX.

Cette belle figure de femme eſt admirablement bien drappée. Son vêtement eſt violet changeant; & ſon manteau de deſſus, blanc ;une coëffe lui cache ſa chevelure. De la main gauche, elle porte un tyrſe entrelacé de bandelettes. Elle tient de la main droite un petit vaſe à deux anſes régulières.

C'eſt peut-être une Bacchante; les Bacchantes n'étoient pas toujours furieuſes, échevelées, & le ſein découvert. Elles ſe recueilloient & prenoient un air grave & décent, quand il falloit faire un ſacrifice.

Cette figure paroît appartenir aux initiations des myſtères de Bacchus.

PLANCHE XL.

Ce Vieillard chauve & barbu, couronné de pampres, vêtu de blanc juſqu'à la ceinture, debout, & appuyant ſon bras gauche élevé ſur un tyrſe, ou long bâton orné de feuilles par le bout & entrelacé d'un ſerpent, eſt vraiſemblement un Silène : il en a tous les attributs.

Le ſerpent fait alluſion aux myſtérieuſes Orgies de Bacchus, où il jouoit un rôle. Et dans ce cas, le Vieillard ſera Bacchus l'Indien, ou Oſiris; car le ſerpent étoit un Hiéroglyphe de la Victoire.

Mais la conjecture la plus vraiſemblable, ſeroit de voir dans notre Figure un Eſculape. Ce Dieu de la Médecine, eſt repréſenté ainſi ſur les Médailles antiques : d'ailleurs, le ſerpent lui eſt ſpécialement conſacré, comme ſymbole de la ſanté; & auſſi, comme l'emblême de la Prudence qui devroit caractèriſer tous les conſeils d'un Médecin. Tous les ſerpens indiſtinctement n'étoient point conſacrés à Eſculape : cette prérogative n'appartenoit qu'à une eſpèce particulière de ce reptile, dont la cou-

leur tire ſur le jaune ; ceux-là ne ſont point de mal ; & l'Epidaurie étoit le Pays où il s'en trouvoit davantage. Le Serpent qui fut tranſporté à Rome étoit de cette couleur : c'étoit probablement auſſi de ces ſortes de ſerpens dont les Bacchantes entortilloient leurs thyrſes, ou les paniers myſtiques des Orgies, & qui inſpiroient tant de crainte aux nouveaux initiés.

Le ſerpent repréſentoit auſſi le Soleil : dans les figures de Mithras, il environne quelquefois cette Divinité Orientale, à pluſieurs tours, pour donner une idée du cours annuel du Soleil ſur l'écliptique, qui ſe fait en ligne ſpirale.

Le ſerpent eſt la Divinité la plus ſacrée des Nègres de la côte de Juidah ; & le reſpect religieux qu'on a pour le grand *Serpent-Fetiche*, s'étend à tous les ſerpens de ſon eſpèce qui n'eſt point venimeuſe. Ce reptile a un Temple magnifique ; & pour victimes, un certain nombre de filles choiſies, qui après avoir immolé leur virginité par le miniſtère des Prêtres *Fétichères*, deviennent Prêtreſſes à leur tour, ſous le nom de *Bétas*.

Planche XLI.

Ce Tableau, dont le fond eſt blanc, repréſente un morceau d'Architecture peint en marbre. Sur une corniche de couleur claire-obſcure, s'élève une figure de Scylla, femme juſqu'à la ceinture ; le reſte du corps ſe termine en deux larges feuilles d'ornement, eſpèce d'arabeſques, ou de queues de poiſſon, couvertes d'écailles. Elle eſt nue : ſes cheveux courts ſont en déſordre ; elle fronce les ſourcils, & ſes yeux hagards paroiſſent d'intelligence avec ſon geſte menaçant ; de ſes deux mains elle élève en l'air un gouvernail, comme pour en frapper le grouppe qui eſt ſous elle. Ce ſont trois monſtres marins : l'un qui reſſemble à un loup ou à un chien, ſaiſit avec ſes dents

41



Tom . III .

un jeune homme par la poitrine : l'autre, qui paroît être un cheval, mord la tête d'un enfant : le troisième, qui est encore un cheval, mord aussi l'épaule d'un autre jeune homme. Ces six figures ne se voient qu'à moitié ; le reste de leur corps est caché par la corniche.

L'Original de cette Planche fut découvert dans les excavations de Gragnano, le 14 Avril 1760.

Le Portrait que l'Auteur de notre Figure a tracé de Scylla, est conforme à la Peinture effrayante qu'Homère, Virgile, Ovide, & l'Auteur du petit Poëme intitulé *Ciris*, nous en ont laissé d'après leur inépuisable imagination.

Nous ne répéterons point ici ce que les Mythologues, les Poëtes & les Historiens racontent de merveilleux sur Carybde & Scylla ; cette Fable est assez connue.

La Morale s'est emparée à son tour de cette fiction poëtique : la vie est comme un fleuve rapide sur lequel il faut conduire sa barque avec prudence ; on y rencontre des détroits dangereux : les côtes sont bordées d'écueils. C'est sur-tout dans l'âge des passions qu'une sage manœuvre est nécessaire pour ne point quitter le courant du milieu, & pour éviter de tomber de Carybde en Scylla.

PLANCHE XLII.

Le fond de ce Tableau, trouvé le 16 Juillet 1759, au même endroit que le précédent, est aussi d'un blanc sale, & le sujet en paroît être le pendant. Sur un morceau de corniche peinte de diverses couleurs, soutenue par une colonne, & ornée d'*aplustres* aux deux angles, est représentée la figure d'une femme, au visage doux & modeste, aux cheveux blonds, divisés avec soin sur le front & déliés sur les épaules : elle est habillée d'une longue tunique bleue-céleste, avec une frange d'un rouge changeant. Par-dessus, elle porte un autre vêtement

rouſſâtre, fermé par-devant, & qui ne deſcend pas plus bas qu'à l'endroit de la ceinture. Elle a de larges manches tombantes : de la main droite, elle relève un pan de ſa tunique ; avec le pouce & le doigt index de la main gauche, elle étend un voile verd. Les chauſſures de ſes pieds joints enſemble, ſont de couleur d'or, ainſi que l'ornement, aigrette ou eſpèce de fleur qu'elle a ſur la tête.

Les deux *apluſtres*, (ornement des poupes de vaiſſeaux), qui accompagnent les angles de la corniche peinte dans notre Tableau, ont fait conjecturer que la figure eſt la Déeſſe Matuta, la même qu'Ino & Leucothoë, Divinité Marine, propice aux Navigateurs.

On ſait la réponſe que fit le Philoſophe Xénophane aux Eléates, qui lui demandoient s'ils feroient bien de continuer à Leucothoë leurs ſacrifices, accompagnés de pleurs & de lamentations : il leur répondit que, s'ils la tenoient pour Déeſſe, il étoit inutile de la tant pleurer ; & que, s'ils croyoient qu'elle eût été du nombre des mortelles, ils ſe pouvoient paſſer de lui ſacrifier. Le *Chevalier de Jaucourt.*

Si nous en croyons quelques Auteurs, non-ſeulement les ſouliers étoient chargés de feuilles d'or, il y en avoit même dont les ſemelles étoient d'or maſſif. Le luxe n'en demeura pas là. La vanité de la parure des ſouliers alla ſi loin, que non-ſeulement le deſſus du ſoulier étoit garni de pierreries, mais tout le ſoulier même. Les ſouliers d'hommes étoient communément noirs. Ceux des femmes pour l'ordinaire étoient blancs. La couleur rouge des ſouliers fut pendant un tems à Rome affectée aux Courtiſannes.

On ôtoit ſes ſouliers, en ſe mettant à table.

Les Eſclaves marchoient nuds pieds ; & on les appelloit à cauſe de cela *Cætati* ou *Gypſati*, des *pieds poudreux.*

Les Magiciennes, dans leurs myſtères, avoient un pied chauſſé & l'autre nud.

Pour terminer en deux mots cet article, ſans entrer dans des

42

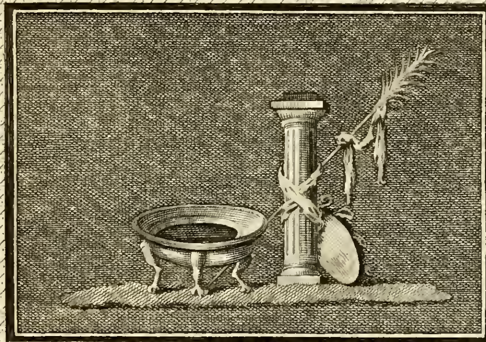


Tom. III.

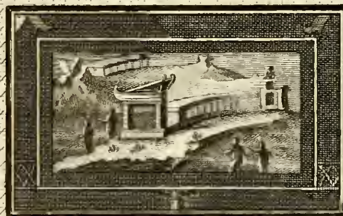
43



44



45



conjectures vagues, nous dirons que cette figure de femme avec tous ses acceffoires, n'eft qu'une fantaifie d'Artifte, & l'un de ces caprices fi familiers aux Anciens Peintres en ornemens, chargés de la décoration d'un Théâtre, d'un Palais ou d'un Temple.

PLANCHE XLIII.

Le fujet de cette petite Planche eft une vue de mer, compofée de deux Navires; & fur le devant d'une Tour, au bas de laquelle eft un homme debout.

PLANCHE XLIV.

Sur un fond rouge s'élève une colonne cannelée & de couleur d'or; au milieu eft un nœud formé par une draperie verte, & qui fert à retenir une branche de palmier, d'où pend une bandelette verte auffi : au pied de la colonne eft adoffée une cymbale ornée de rubans. De l'autre côté, on voit une conque de couleur d'or foutenue fur trois pieds, efpèce de trépied.

Ce petit fujet, découvert dans les fouilles de Civita, le 10 Octobre 1757, pourroit avoir quelque rapport avec Bacchus ou Ofiris.

PLANCHE XLV.

Ce petit Tableau quarré, forti des excavations de Civita, le 10 Juillet 1760, offre fur le devant une corniche à trois faces, dont la première & la troifième rouges; la feconde eft noire. On y diftingue deux girouettes blanches. Le refte eft une vue de la mer enrichie d'édifices en forme de longs portiques, & animés par quatre figures d'homme.

Nos Girouettes ne font pas de fraîche date. On en faifoit ufage à Athènes du tems de Démofthènes. On les appelloit *Ventilogium.* Andronic de Cyrrhe en fit placer une au haut d'une Tour octogone. Varron en avoit mis une auffi fur le toît de fa voliere; mais les Girouettes antiques étoient bien plus ingénieufes que nos modernes qui font fans goût.

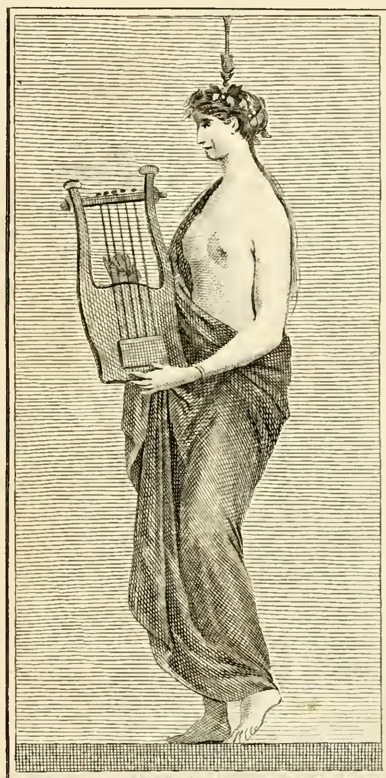
PLANCHE XLVI.

Cette belle figure de Virtuofe antique, eft peinte fur un fonds blanc. Les contours de fon beau fein découvert prefque jufqu'à la ceinture, font de la forme la plus heureufe. Un cercle d'or orne le poignet de fa main droite, dont elle foutient une Lyre de couleur jaune, & à cinq cordes. Elle en pince de la main gauche. Une draperie de couleur d'amarante la couvre depuis les hanches jufques fur fes pieds qui font nuds. Une partie de fes cheveux blonds tombe de toute leur longueur fur fes épaules. Le refte eft treffé avec une couronne de lière. Sur fa tête eft un ornement femblable à ceux qu'on remarque fur la tête des figures Egyptiennes.

Nous avons déjà parlé dans nos volumes précédens du coftume obfcène qu'affectoient les Joueufes de harpe & les Cantatrices : lefquelles, non-feulement en public, mais même à la table des particuliers, fe dépouilloient de leurs vêtemens importuns ; & par leurs nudités provoquoient les defirs licencieux des Spectateurs & des Convives. Ces défordres exiftoient encore fous les Empereurs Chrétiens. Procope, dans fes Anecdotes, rapporte que la fœur de l'Impératrice Theodora parut fur la fcène, devant tout un peuple affemblé, fans voile aucun, exceptée une étroite draperie qui lui cachoit à peine ce qui diftingue les fexes. De-là les vives déclamations des SS. Pères de l'Eglife contre les Spectacles : déclamations qui n'étoient que trop motivées de leur tems ; mais qui ne peuvent plus convenir aux Théâtres modernes, d'une décence édifiante, fi on les compare aux anciens.

On fçait, & nous l'avons déjà remarqué, que le lierre fervoit à diftinguer ceux qui étoient de la fuite de Bacchus : on s'en couronnoit à table, en l'honneur du Dieu des Buveurs ; & dans ce cas, la Figure de notre Tableau pourroit paffer pour une Bacchante, ou pour une de ces femmes de plaifir qui alloient

46



Tom. III.

de maiſon en maiſon, à l'heure des repas, égayer les Convives, en leur chantant les Hymnes de Bacchus.

Peut-être eſt-ce une Poëte : le lierre ſervoit auſſi à couronner les Poëtes. L'immodeſtie de ſon coſtume nous empêche de ſoupçonner Corinne, célèbre également par ſa beauté & par ſon ſçavoir. Au rapport de Pauſanias, dans ſa Béotienne, IX. 22, les Tanagréens avoient choiſi l'endroit le plus apparent de la ville pour y placer le tombeau de Corinne, leur concitoyenne, & la ſeule femme de Tanagre qui ait fait des Odes & des Cantiques. Ils ont auſſi mis ſon portrait dans le lieu d'exercice (le Gymnaſe); elle y eſt repréſentée la tête ceinte d'un bandeau pour marque du prix de poéſie qu'elle remporta à Thèbes ſur Pindare. C'étoit la plus belle femme de ſon tems; & elle fut ſi célèbre par ſon eſprit & ſa figure, que depuis on a donné le nom de Corinne aux femmes qu ſe ſont diſtinguées par ces deux avantages : témoin la Corinne d'Ovide.

Le coſtume plus que galant de notre Virtuoſe, nous rappelleroit avec plus de vérité Sapho, dont Ovide diſoit :

Nota ſit & Sapho : quid enim laſcivius illâ ?
Att. III. 331.

On connoît de Sapho les laſcives amours.

Ovide va plus loin, & la fait parler ainſi, Epiſt. XV. 121.

Non veniunt in idem pudor, atque amor : omne videbat
Vulgus : eram lacero pectus aperta ſinu.

J'ignorois l'art d'unir la pudeur à l'amour;
Et mon voile en déſordre étaloit au grand jour
De mon ſein découvert les plus ſecrets appas,
Dont le peuple à loiſir s'enivroit ſur mes pas.

Le portrait qu'en fait Ovide eſt fidèle, & répond parfaitement à notre Virtuoſe, & aux médailles de Mitilene, ſur leſquelles Sapho eſt repréſentée habillée en Cantatrice, & la lyre à la main. Suidas appelle auſſi l'Amante de Phaon : ψαλτρια & εταῖρα, *Meretrix*, *Courtiſane* : il ajoute en même tems, que c'étoit un prodige.

Pour concilier le bien & le mal qu'on a dit de Sapho, on a mieux aimé lui donner une double exiſtence; comme s'il n'eût pas été plus ſimple de croire à la jalouſie des femmes ſans talens, des prudes ſans caractère, qui ne pouvoient pardonner à Sapho d'être plus célèbre qu'elles, quoiqu'avec moins de beauté. L'hommage public que ſes compatriotes lui rendirent, n'eſt point ſuſpect, ſur-tout quand on obſerve que de l'autre côté de la médaille que les Mytileniens firent frapper en ſon honneur, ils placerent la tête de la pudique Nauſicaa, fille d'Alcinoüs. Si ſes mœurs euſſent reſſemblées au portrait que l'envie nous en a laiſſé, Sapho ſe ſeroit-elle déclarée publiquement & conſtamment contre ſon frère Caraxus, qui ſe deshonoroit par ſon attachement pour la Courtiſanne Rhodope? Mais elle aima Phaon, & périt pour lui! . . . Faut-il donc lui faire un crime d'avoir été ſenſible pour le plus beau des hommes, pour l'enfant gâté de Vénus? Sa conſtance ſi rare & ſi mal payée de retour, ne mérite-t-elle pas plutôt nos éloges, ou du moins nos larmes ſur ſa fin trop malheureuſe.

Louiſe Labé, ſurnommée *la belle Cordière de Lyon*, & qui fit l'ornement du quinzième ſiècle, eut beaucoup de conformité avec Sapho. Elle en avoit le beau génie, l'ame tendre; & comme elle, elle ne put être célèbre impunément.

PLANCHE XLVII.

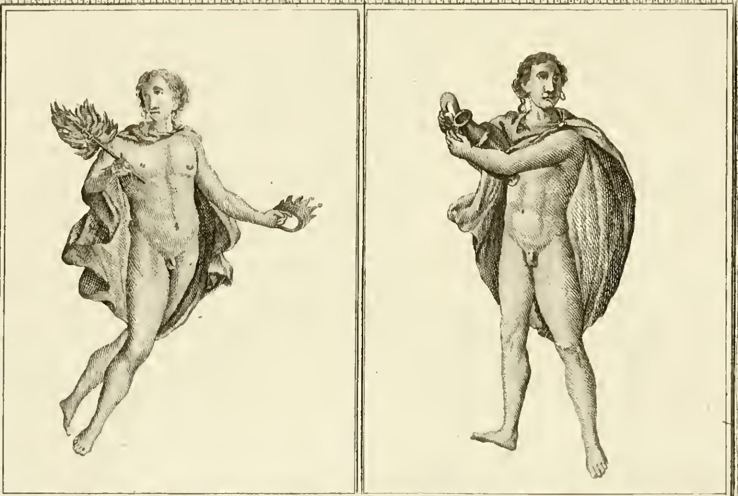
On voit ſur un fond blanc un jeune homme nud pardevant, le dos couvert d'une *clamyde* violette, & agraffée ſur ſon épaule droite. Ses cheveux ſont rangés & aſſujettis derrière ſa tête avec un ruban dont on apperçoit les bouts. Il tient avec ſes deux mains un vaſe de couleur d'or, & qui n'a qu'une anſe. Cette figure n'eſt poſée ſur rien.

Ainſi que la ſuivante, elle a été tirée des excavations de Gragnano, le 9 Mai 1760.

PLANCHE XLVIII.

47

48



Tom. III.

Planche XLVIII.

Cette autre figure de jeune homme eſt peinte encore ſur un fond blanc & ne poſe ſur rien. Elle eſt habillée de même d'une ſimple clamyde de couleur changeante. Sa chevelure eſt proprement peignée. Elle porte à la main droite une eſpèce d'éventail, compoſé de plumes, qui ſemblent appartenir à un paon. Le manche eſt orné de deux cercles d'or. De la main gauche elle tient une couronne radiée, & d'or auſſi.

Ce n'eſt pas la première fois que nous rencontrons des éventails ſur les monumens antiques. Nous en avons déjà vu un dan une peinture de notre tome II. Celui que nous avons ſous les yeux eſt de la forme de ceux dont on ſe ſert ordinairement pour chaſſer les mouches de deſſus les viandes. Les Anciens connoiſſoient auſſi l'éventail, compoſé de petites planchettes de bois très-minces. On en faiſoit encore d'autre matière, & on les peignoit de diverſes couleurs. Il y en avoit auſſi qui étoient tiſſus d'oſiers, ou formés d'un aſſemblage de plumes. On appelloit ceux-ci *ala*, *aîle*, quand on s'en ſervoit pour ſe garantir du ſoleil; *& flabellum*, *éventail*, quand on l'employoit à agiter l'air pour ſe procurer quelque fraîcheur pendant les ardeurs de l'Été.

Dans un ancien Calendrier de Lambecius, au quatrième ſiècle, rapporté dans le Tréſor des Antiquités Romaines, tom. VIII, pag. 100, le mois d'Août eſt peint ſous la figure d'un jeune homme, agitant dans ſa main un éventail de plumes de paon, peu différent du nôtre. Sur les monumens Etruſques, il n'eſt pas rare de rencontrer des éventails, *flabelli*, de diverſes formes.

Les éventails de plumes de paon, *roſeæ pavonum alæ*, ou *caudæ pavonis*, étoient les plus précieux; ils étoient deſtinés ſeulement pour la table des grands, & ne paſſoient que dans les mains des dames de haut parage. Les eſclaves & les eunuques avoient l'office d'éventer les femmes, au ſervice & à la garde deſ-

quelles ils étoient préposés. Pendant les repas, des petits garçons, ou des petites filles, avoient l'emploi de chasser les mouches de dessus les plats & autour des convives ; c'est pour cela qu'on les appelloit *Flabellifere, porte-éventail.* Les enfans, par tendresse filiale, se chargeoient aussi de cet emploi auprès de leur père & mére. *Voy.* Martial III. Ep. 82. XIV. 67. Properce II. El. 18. Claudien, Eur. I. 109.

En Orient, on se sert de grands éventails de plumes, pour se garantir du chaud & des mouches. En Italie & en Espagne, on a de grands éventails quarrés, suspendus au milieu des appartemens, particulièrement au-dessus des tables à manger, qui, par le mouvement qu'on leur donne & qu'ils conservent long-tems à cause de leur suspension perpendiculaire, raffraichissent l'air & en chassent les mouches.

L'usage de porter des éventails nous est venu des Orientaux, chez lesquels la chaleur du climat le rend indispensable, ainsi que le parasol. Mais nos femmes Européennes s'en servent même en Hiver, par contenance ou autrement ; elles s'étudient à mettre des graces jusques dans les mouvemens rapides qu'elles font exécuter à cet instrument entre leurs doigts agiles. Par fois aussi, l'éventail a ses momens d'utilité dans les mains de la pudeur, ou plutôt de la coquêterie. A l'abri, sous ce voile à claires-voies, une Belle feint de ne pas entendre des propos, ou de ne pas voir des objets auxquels il ne seroit peut-être pas trop décent de prêter attention à visage découvert. L'éventail est devenu comme le sceptre de la Beauté, dont elle se sert pour en imposer, ou pour intimer ses ordres.

La couronne radiée étoit un attribut du Maître des Dieux, L'éventail annonce les fonctions d'un Ministre servant à table. D'après cela, on a présumé que notre figure pourroit bien être Ganymede si cher à Jupiter qui le fit son Echanson.

On a imaginé plus d'une conjecture pour rendre raison de ce Tableau. Les uns ont cru y voir un des mignons d'Hercule ; par exemple, Hilas, en l'honneur & pour l'amour duquel ce héros,

grand jusques dans ses foiblesses, institua les jeux de la Gymnastique. Et dans cette supposition, ce que nous prenions pour un éventail deviendra une palme, emblême de la victoire remportée aux combats, fondés par Hercule; ainsi que la couronne radiée qu'on donnoit aussi bien aux vainqueurs qu'aux Dieux.

D'autres pensent au jeune Cyathus, Echanson d'Œnéus, beau-père d'Hercule : ayant déplu au héros en lui versant à boire, ce Cyathus * en reçut une chiquenaude à la tête, dont il mourut sur le champ. Mais pour rendre cette explication vraisemblable, il seroit nécessaire que notre figure portât un vase à boire.

Mais il est plus simple de s'arrêter à dire que notre sujet est un jeune homme présentant aux Conviés une couronne; on sçait que les Anciens, à la fin de la première Table, ou après le premier service, se faisoient apporter les vins fins, les fruits & les sucreries, ce que nous appellons *Dessert;* en même tems ils demandoient les vases de parfums & les couronnes de feuilles ou de fleurs, quelquefois d'or, suivant le rang des Convives, & c'est alors qu'ils se livroient aux saillies de leur esprit. Alors on chantoit sa maitresse, & l'on préludoit à des plaisirs plus vifs que ceux de la Table. A cela près que nous ne faisons plus usage de parfums & de couronnes, nous avons assez bien imités nos pères dans tout le reste.

PLANCHE XLIX.

Sur le fond noir de ce Tableau trouvé à Gragnano, le 17 Mars 1760, on voit un Vieillard absolument nud : il tient un bâton à la main, & paroît assis. On ne voit point le bas de cette figure qui, selon toutes les apparences, représente un Philosophe.

On lit dans Philostrate qu'Apollonius de Tyane s'éleva con-

* Son vrai nom étoit *Eunomus*, à cause de sa fonction, on le surnomma *Cyathus*, mot grec qui signifie *Poculum*, Gobelet.

tre ces Philoſophes, dont pluſieurs ſe promenoient au Pirée, tous nuds, ſe pavanant aux rayons du Soleil ; l'Automne étant très-chaud à Athènes. On toleroit aux Cyniques ce coſtume, qui leur fit donner le ſurnom de *Gymnoſophiſtes*. Cependant ces Philoſophes n'étoient pas abſolument nuds; s'ils ne portoient point de tunique, ils avoient au moins un manteau. Lucien les compare à Hercule, couvert ſeulement d'une peau de lion, & aux ſtatues des Dieux qu'on repréſentoit ſans vêtemens. On caractériſoit ordinairement Diogène avec un manteau, à côté ou dedans ſon tonneau, & près de lui un chien. Voyez Montfaucon, Tom. III, Plan. IV, & Diogène Laërce. Un trait digne de remarque, c'eſt que, au rapport de ce Biographe, Diogène fut le premier qui mit une doublure à ſon manteau.

Outre la nudité & le bâton, les Anciens, pour déſigner un Philoſophe Cynique, avoient ſoin de le peindre avec une barbe ſale & des cheveux négligés, tel qu'on peut le voir ſur notre Planche; ſans doute, conformément à cette belle maxime d'Antiſthene : *L'Honnête-homme eſt l'homme vraiment aimable.*

Et peut-être notre Tableau eſt-il le portrait d'Antiſthene ou de Diogène, ces deux chefs de la Philoſophie Cynique, qui ne firent point de livres, mais qui prouverent dans tout le cours de leur vie privée, que la morale peut avoir ſes héros, & la Vertu ſes enthouſiaſtes. Si leur philoſophie fut un peu chagrine, & leurs habitudes trop peu décentes, la ſublimité de leurs principes, leur dévouement ſi déſintéreſſé, l'auſtérité de leurs mœurs qui ne ſe démentirent jamais, leur amour paſſionné pour la ſageſſe, & leur haine imperturbable pour le vice, leur ont mérité l'admiration de leurs contemporains, & l'étonnement de la poſtérité. Les Athéniens firent fouetter publiquement un jeune homme qui avoit briſé le tonneau de Diogène, & en rendirent un autre à ce Philoſophe. Après la mort de ce Sage, âgé de 90 ans,

49



50



& soupçonné d'Athéisme, le ministère public prit soin lui-même de sa sépulture, & fit élever sur son tombeau une colonne de marbre de Paros, accompagnée d'un grand nombre de figures d'airain. L'incorruptible Phocion, surnommé *l'Homme de bien par excellence*, mit le sceau à l'éloge de Diogène, en se faisant Philosophe Cynique. De nos jours, on parle encore de la Lanterne de Diogène; mais on ne trouve plus d'homme de cette trempe.

PLANCHE L.

Ce Tableau, d'une forme particulière, représente sur un fond noir un homme, jeune encore, nerveux & robuste, tout-à-fait nud, les cheveux courts & crépus, & portant sous son bras un disque de couleur jaune ou doré. Cette Peinture trouvée à Gragnano, le 4 Avril 1760, paroit être la copie d'un excellent original.

On sçait que ceux qui s'exerçoient à la Gymnastique étoient nuds, ainsi que les Athletes aux jeux publics; quoique dans l'origine ils portassent des caleçons, *subligaculi*. Dans les Villes Grecques, on paroissoit tout nud aux *Gymnases* * & sur l'Arene. Il n'y eut que les Romains qui conservèrent l'usage de se couvrir la partie qui distingue l'homme. Quand il ne s'agissoit que de jetter le disque, il n'étoit pas nécessaire d'être entièrement dépouillé. C'étoit à la volonté du joueur.

Nous avons déjà parlé dans le courant de cet ouvrage du disque qui avoit la forme d'une lentille. C'étoit une espèce de palet, large d'un pied, plat & rond. Il y en avoit de bois, de pierre, de plomb & d'autre métal.

Le jeu du disque consistoit à jetter un disque en haut ou en long. Celui qui le jettoit ou plus loin, ou plus haut remportoit le prix. On s'exerçoit à lancer le disque, non-seulement pour le

---

* Lieu d'exercice, ainsi appellé, à cause de la nudité des Athletes.

plaiſir, mais encore pour la ſanté. De là eſt née la *Gymnaſtique médicinale*. Hippocrate, Galien, &c. le conſeillent dans pluſieurs maladies. Ceux qui ſe livroient à ce jeu s'appelloient *Diſcoboles*, *Diſcoboli*. On élevoit ſouvent des ſtatues aux vainqueurs dans les jeux gymniques. Les Modernes qui ne connoiſſent que les jeux ſédentaires, traitent d'exagérations poëtiques les prodiges de force qu'Homere & Virgile attribuent aux Héros Grecs & Romains: tandis que nos Peintres de leur côté ſe plaignent de ne plus rencontrer de modeles pour rendre la nature dans toute ſon énergie. Ils ne peuvent faire d'études que d'après le petit nombre de tableaux antiques qui ſont venus juſqu'à nous, tel que l'original de la belle figure que nous avons ſous les yeux.

Planche LI & LII.

Ces deux Sujets peints ſur un fond noir, & trouvés tous deux dans les mêmes excavations, à Gragnano, le 17 Mars 1760, ſe correſpondent & ſont faits pour aller enſemble.

La Planche 51me repréſente une jeune femme aſſiſe ſur une eſpèce de tabouret de couleur d'or. Parfaitement nue juſqu'à la naiſſance des cuiſſes, une draperie rouge bordée de blanc couvre ſes genouils, & deſcend juſque ſur ſes pieds qui n'ont point de chauſſure. D'une main elle tient un miroir d'une couleur dorée, dans lequel elle ſe regarde avec beaucoup d'attention & de complaiſance. Entre les doigts de ſon autre main elle relève une boucle de ſes cheveux, proprement ſéparés en deux parts ſur ſon front. Le reſte de ſa chevelure blonde tombe éparſe ſur ſon ſein & ſur ſes épaules.

L'uſage des miroirs remonte à la plus haute antiquité. Il eſt dit, chapitre XXXVIII, verſ. 8 de l'Exode, que Moyſe fit fondre les miroirs d'airain, dont les femmes ſe ſervoient pour ſe coëffer. Cicéron en attribue l'invention au premier Eſculape. Cependant Homere ne parle point de miroir dans ſa deſcription de la toilette de Junon, où il a pris plaiſir à raſſembler tout ce

qui contribuoit à la parure la plus recherchée ; & pourtant Euripide met des miroirs d'or entre les mains des Dames Troyennes. Elien, V. H. XII. 58. nous apprend que l'uſage des miroirs d'or ne fut introduit en Grèce que vers le tems où vivoit Diogène. Pline XXXIII. 9 dit : « nous obſerverons que les meil-
» leurs miroirs chez nos ancêtres ſe compoſoient à Brindes, &
» qu'ils étoient un mélange d'étain & de cuivre. On en vint à
» leur préférer ceux d'argent, dont le premier fabricateur fut
» Praxiteles *, du tems du grand Pompée ». Et il ajoute, XXXIV. 17. « *Donec argenteis uti cæpere & ancillæ.* Juſqu'à ce
» que le luxe eut introduit l'uſage des miroirs d'argent, même
» parmi les ſervantes ».

Le même Auteur nous apprend encore, au même endroit cité : » *Excogitantur & monſtrifica, ut in Templo Smyrnæ*
» *dicata.* On a auſſi imaginé des miroirs monſtrueux, ou qui
» rendent tels les objets. Tels ſont ceux qui ſont conſacrés dans
» le Temple de Smyrne ».

Au rapport du même Hiſtorien, XXXVI, 26. c'eſt à Sidon que furent imaginés les premiers miroirs de verre. On en faiſoit auſſi d'eſcarboucles & d'émeraudes : *Nero princeps gladiatorum pugnas ſpectabat Smaragdo* XXXVII, 7. Le luxe chez les Romains introduiſit l'uſage de couvrir la muraille de leurs appartemens avec de grands miroirs : » *totis paria corporibus auro argentoque celata*, » dit Sénéque : on fit des miroirs de la gran-
» deur de tout le corps, garnis d'or & enrichis de pierreries ».
Sénéque ajoute au même ch. 17. du livre 1. de ſes queſtions naturelles : on voit à la fille d'un affranchi un miroir dont la valeur ſurpaſſe la dot ** que le Sénat avoit aſſignée des deniers publics à la fille de Scipion.

On incruſtoit des miroirs ſur les plats ou les baſſins de table,

---

* Un autre Praxiteles, différent du célèbre Sculpteur de ce nom.

** Cette dot fut de 11000 as : ce qui, ſelon l'évaluation la plus commune, revient à 550 livres de notre monnoie.

qu'on appelloit pour cette raiſon *ſpecillatæ patinæ*. On en revêtoit les taſſes & les gobelets, qui multiplioient ainſi l'image des Convives; c'eſt ce que Pline appelloit fort heureuſement *populus imaginum*. La forme des miroirs anciens étoit ovale ou ronde, comme dans notre peinture. En 1647 on découvrit à Nimegue un tombeau où ſe trouva entr'autres meubles un miroir d'acier ou de fer pur, de forme orbiculaire, & dont le diametre étoit de cinq pouces Romains. Le revers en étoit concave.

Il eſt ſurprenant que les Anciens connoiſſant l'uſage du cryſtal, plus propre encore que le verre à être employé dans la fabrication des miroirs, ils ne s'en ſoient pas ſervis pour cet objet.

Les Anciens avoient encore connu une ſorte de miroir fort imparfait, qui étoit d'une matière noire comme le jayet, & qu'on appelloit improprement *vitrum obſidianum*. Obſidius l'avoit découvert en Ethiopie.

Il ne faut pas confondre les miroirs des Anciens avec la *pierre ſpeculaire*, *ſpecularis*, pierre blanche & tranſparante, qui, coupée par feuilles, ſervoit de vitre.

Remarquons en finiſſant cette petite diſgreſſion, que Sénéque a conſacré le chapitre 17 tout entier du premier livre de ſes queſtions naturelles, à l'éloge du miroir: « *derideantur nunc philoſo-* » *phi quod de ſpeculi naturâ diſſerant. . . . inventa ſunt ſpecula, ut* » *homo ipſe noſceret* . . . &c. qu'on ſe moque maintenant des Phi- » loſophes, parce qu'ils diſſertent ſur la nature des miroirs. . . . » Les miroirs ont été inventés afin que l'homme ſe connut lui- » même, &c. » Qui croiroit que le *noſce te ipſum* d'un des ſept Sages de la Grèce fut ainſi parodié par un grave Sophiſte de Rome?

Mais revenons à notre figure que nous pouvons affirmer être une Vénus, dont le miroir eſt l'attribut caractériſtique: Callimaque, H. in. Pall. aſſure que Pallas ni Junon ne ſe regardèrent un moment dans un miroir, lors du fameux jugement de Pâris; mais que Vénus toute nue s'en ſervit très-longtems pour l'arrangement de ſa belle chevelure.

Nous

51

52





Tom. III.

Nous ferons remarquer, en finiſſant, que les Dames Romaines portoient toujours un miroir ſur elles; & de longtems cet uſage, quoiqu'antique, ne paſſera de mode.

Le N°. 52 nous offre un homme ſans barbe, avec des cheveux courts & en déſordre. Une draperie jaune ne le couvre que depuis les reins juſque ſur ſes pieds nuds. Il eſt aſſis ſur un tabouret de couleur d'or; à l'angle duquel il s'appuie d'une main. Il tient ſon autre bras élevé par-deſſus ſa tête. C'eſt peut-être Vulcain, ſe repoſant de ſes fatigues, & peint pour ſervir de vis-à-vis au portrait de Vénus ſon épouſe; ſujet du N°. 51.

Cependant Vulcain eſt ordinairement repréſenté boiteux & contrefait, vieux & barbu, la *barrette* ſur la tête, & le marteau ou les tenailles à la main. Il n'a ſur notre planche aucun de ces caractères. Mais Montfaucon aſſure que les Artiſtes ne le peignoient pas toujours ſous les traits odieux dont le chargent les Poëtes.

Pourquoi donner Vulcain pour époux à Vénus? A ce défaut de convenance, on a peine à reconnoître la Mythologie Grecque. On doit plutôt y voir une nouvelle preuve de la juſteſſe de ſes allégories: quel autre que le Dieu du Feu pouvoit mieux convenir à la Déeſſe du Plaiſir?

PLANCHE LIII.

Cinq petits oiſeaux perchés ſur des branches, & dans différens mouvemens; découverts à Gragnano, le 9 Mai 1760.

PLANCHE LIV.

Cette peinture diviſée en ſept petits compartimens quarrés, repréſente dans chacun d'eux un petit bouc.

Elle fut retirée des fouilles de Civita.

Le bouc diffère du bélier en ce qu'il eſt couvert de poil, &

non pas de laine. Un bouc peut ſervir pendant deux mois à cent cinquante chèvres.

Les Egyptiens avoient beaucoup de vénération pour les boucs, & n'en immoloient point, par reſpect pour le Dieu Pan, qui avoit la tête & les pieds de bouc : ils adoroient ſous ce ſymbole la Nature feconde. Les femmes de Mendès lui rendoient un culte, en ſe découvrant très-indécemment devant lui. On ſçait que les Grecs ſacrifioient un bouc à Bacchus. C'étoit la monture ordinaire de la Vénus populaire.

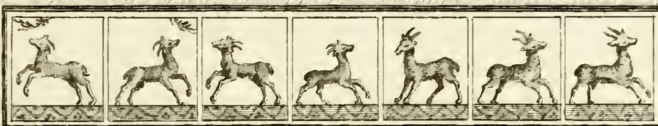
PLANCHE LV.

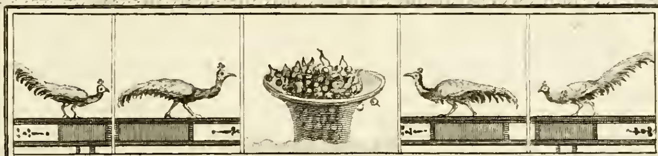
Cinq petits ſujets compoſent cette peinture découverte à Civita. Dans le quarré du milieu qui eſt un peu emdommagé, on voit un vaſe de verre rempli de ceriſes rouges & blanches en partie. Dans les quatre autres caſes ſont des Paons repréſentés au naturel.

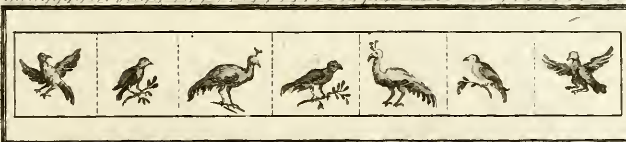
Les Anciens faiſoient ſervir ſur leurs tables des ceriſes dans un bocal de verre, quelquefois même dans de la neige. On les faiſoit auſſi ſécher au ſoleil, & on les ſervoit comme des olives. Les Anciens eſtimoient tant l'eſpèce de ceriſes appellée *Duracina*, qu'ils la ſurnommoient *Jovis frugem*. V. Pline, XV. 25, & l'article *Ceriſe* que le Baron de Tſchoudi a inſeré dans l'Encyclopédie.

Nous avons déjà eu occaſion de parler des Paons; nous y joindrons quelques obſervations curieuſes. Ælien nous apprend, H A. v. 21, qu'Alexandre en ayant vu pour la première fois dans les Indes, défendit à ſes ſoldats d'en tuer aucun, ſous les peines les plus graves; ce qui prouve que de ſon tems les Paons n'étoient pas encore connus dans la Grèce, ou du moins y étoient fort rares. Et en effet, une paire de Paons fut payée pendant long-tems à Athènes, mille drachmes; c'eſt-à-dire, aux environs de 100 ducats. On les montroit par curioſité &

53


54


55


56


57


pour de l'argent. On fit un reproche à Periclès d'en nourrir. Horace II. Satyr. II. 25, s'éleve contre la ridicule vanité de ceux qui faisoient servir des Paons sur leurs Tables, moins pour s'en nourrir, que pour étaler un mets qui n'avoit de mérite que par sa rareté & son prix excessif :

. . . . Quia veneat auro
Rara avis, & picta pandat spectacula cauda :
Tanquam ad rem attineat quidquam. Num vesceris istâ,
Quam laudas, plumâ ?

Victime d'un luxe peu sage,
Les couleurs que sa queue étale avec orgueil
A Table peuvent flatter l'œil ;
Mais te nourris-tu d'un plumage ?

D'ailleurs la chair du Paon est dure, fibreuse & de difficile digestion.

On dit que cet oiseau a été apporté en Europe de la Chine où il est très-commun. On sert sur nos Tables le jeune Paon, qu'on appelle communément *Paonneau*. On en mange beaucoup aux îles de l'Amérique, où on les élève fort aisément, & où bien des personnes les estiment plus que les Faisans. On trouve dans les Auteurs d'Histoire Naturelle, & de Diete un préjugé singulier sur la chair du Paon. Ils disent qu'elle se conserve pendant un tems très-considérable, sans subir la moindre putréfaction. Aldrovande a écrit qu'on lui avoit présenté en 1598, un morceau de chair de Paon cuit en 1592, & qui avoit une odeur agréable, approchant de celle de fenouil, quoiqu'elle fût un peu vermoulue.

Saint Augustin, *de Civ. Dei*, *XXI*, 4 & 7, a écrit que la chair de cet oiseau ne se corrompt qu'au bout d'un an ; mais dans le pays de sa naissance, elle doit déjà se corrompre au bout d'un jour *.

Les Hebreux ont connu les Paons sous le nom de *Thuchim*.

Le Paon est l'oiseau favori des Rois d'Angola & de Congo.

Il n'appartient qu'à eux d'en entretenir ; & quiconque de leurs ſujets en enleveroit des plumes, ſeroit puni par l'eſclavage.

Ce fut Hortenſius, le Rival de Ciceron dans la carrière du barreau, homme magnifique dans ſes dépenſes, qui, le premier, au rapport de Pline, fit apprêter des Paons à Rome, dans un repas qu'il donna au Collége des Augures.

Le *Vœu du Paon* étoit une cérémonie importante dans l'Hiſtoire de la Chevalerie.

La chair du Paon ou du Faiſan étoit auſſi, ſi l'on en croit nos vieux Romanciers, la nourriture particulière des Preux & des Amoureux.

PLANCHE LVI & LVII.

Ces deux morceaux de peinture, trouvés tout deux dans les excavations de Gragnano, le 26 Février 1760, ſont parfaitement ſemblables. Ils ſont diviſés chacun en ſept petits compartimens ; & dans chacune de ces caſes gravées, eſt un oiſeau, mais de diverſe eſpèce. On diſtingue parfaitement aux deux bouts deux Aigles en action de voler, puis deux Paons, & enfin trois autres oiſeaux qui n'ont point de caractère particulier.

PLANCHE LVIII.

Les deux Tableaux qui compoſent cette planche ont été trouvés au même endroit, dans les excavations faites à Gragnano, le 27 Mars 1760. Les ſujets qui y ſont peints ſur un fond rouge ont beaucoup de rapport entr'eux, & ſont d'une égale beauté.

La première de ces deux figures, celle d'en haut, eſt une jeune femme, aſſiſe & preſque couchée, s'appuyant à terre, ſur ſa main & avec ſon bras droit. Nue juſque plus bas que l'endroit où l'on place la ceinture, une draperie jettée avec beaucoup d'art couvre le reſte, & deſcend preſque ſur ſon pied droit qui eſt nud auſſi. On ne voit point le bas de ſon autre jambe ; de ſa main gauche, elle porte & ſemble offrir une large feuille de cou-





leur d'or. Ses cheveux blonds ornés d'une couronne de feuilles vertes, (peut-être de lierre, ou de pampre) sont ajustés en forme de nœud de rubans au haut de sa tête. A ses oreilles pendent deux légers cercles d'or. Est-ce une Nymphe ? est-ce une Bacchante ? La forme de la feuille qu'elle a dans la main nous rappelle d'en avoir vu de semblables dans notre volume précédent. Est-ce un *aspersoir* ? Est-ce *un éventail* ? On s'en servoit dans les sacrifices, & à la célébration des mystères. D'ailleurs on sçait que la feuille de figuier étoit consacrée à Bacchus.

La feuille de figuier, entre les mains d'une Nymphe ou Driade, pouvoit aussi désigner la Fécondité. Les Egyptiens en avoient fait l'Hieroglyphe de la Génération prompte & entière; l'emblême de la Volupté, & de la vie douce & oisive. Cette explication convient parfaitement à notre figure. Son attitude molle & efféminée paroît inviter au Plaisir, père de la Fécondité. Il semble que l'Artiste ait voulu caractériser l'Age d'or; ce tems trop heureux pour être vrai, où l'Homme insouciant, l'ame aussi dégagée d'inquiétudes que le corps de vêtemens, se couronnoit des fleurs écloses sous ses pas, se nourrissoit de la feuille tendre des arbrisseaux & des plantes, nés sans culture; & couché tout le jour sur une molle pelouse, ne pensoit ni à la veille, ni au lendemain.

(A l'exemple de nos sçavans guides, nous ne prodiguerons pas l'érudition au sujet de la coëffure de notre aimable Nymphe. Cette matière est inépuisable; les femmes de l'antiquité ne le cédant point aux modernes, quant à la multiplicité & à la courte durée des modes.)

La seconde Figure, celle d'en bas, est absolument dans le même costume & la même attitude que la précédente, sa compagne: avec cette différence seulement qu'elle est appuyée sur une cymbale garnie de ses grelots & de rubans; de la main gauche, elle tient une corne de couleur d'or: elle a des perles pour pendans d'oreille.

Les couronnes de lierre & de pampre, la feuille large de la

première figure; la corne à boire & les cymbales de la ſeconde ; tous ces attributs appartiennent aux Bacchantes, & pourroient faire conjecturer qu'on a voulu en peindre ici deux, ſe repoſant des fatigues de la danſe. Peut-être auſſi ſont-ce deux Nymphes, nourrices de Bacchus.

PLANCHE LIX.

Cette gracieuſe figure, peinte en l'air, ſur un fond noir, fut découverte à Civita. Elle repréſente une femme toute couverte & enveloppée d'un vêtement long & ample, tranſparent & jaune. Cette draperie, qui paroît enflée par le vent, paſſe autour de la tête en forme de capuchon. On lui voit à peine les mains, & le bout des pieds chauſſés avec des ſandales, retenues par des courroies. La chevelure de cette jolie danſeuſe eſt blonde & entrelaſſée d'une bandelette. Ce bandeau ou diadême caractériſoit Bacchus & paſſa ſur le front des Bacchantes de ſa ſuite & de tous ſes ſectateurs, comme un préſervatif contre les fumées du vin : on croyoit en tempérer l'ardeur, en ſe ſerrant la tête. La tranſparence des draperies entroit encore dans le coſtume des danſeuſes, conſacrées aux Orgies bachiques, & dédommageoit de la longueur qu'on donnoit à leur vêtement. En ſorte que ces draperies légères ne cachoient le nud qu'autant qu'il falloit pour le faire deſirer davantage.

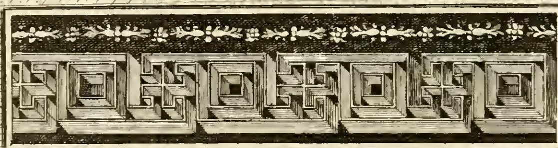
Le mouvement de notre figure & ſon regard jetté en arrière expriment la crainte & la fuite de quelque danger, ou bien encore l'indignation & le mépris. Ne ſeroit-ce point Daphné qui s'échappe d'entre les bras d'Apollon, ou quelque Nymphe pourſuivie par un Satyre audacieux? Il y avoit une Daphné, célèbre parmi les Pantomimes de l'antiquité : il y avoit auſſi la danſe d'Ariadne, que Properce loue ſa maitreſſe de bien ſçavoir. V. Homere Il. XVIII. V. 590.

On remarquera encore, au ſujet de notre danſeuſe, couverte d'une eſpèce de capuchon, que ce coſtume déſignoit ordinairement une femme galante.

59



60



61



62



Tom . III.

PLANCHE LX.

Elle repréfente un lambris compofé de petits quarrés, qui, rentrant les uns dans les autres, forment une efpèce de labyrinthe. Ces fortes d'ouvrages de charpente s'appelloient *lacunaria*, ou *laquearia*, *lacuaria* du mot *lacus*, *vuide*, *lacuna*, *lacune*, à caufe des petits efpaces vuides qu'on y pratiquoit.

PLANCHE LXI.

Cette figure, digne compagne de celle du N°. 59 *, & découverte dans les mêmes fouilles, eft peinte avec autant d'agrément que de légèreté. Sa chevelure blonde & couronnée de lierre, éparfe dans le plus grand défordre, annonce une Bacchante, ainfi que fon attitude & la violence de fes mouvemens. Son bras gauche fufpendu en l'air déploie fon vêtement, & en fait voir toute l'ampleur. Cette longue draperie, d'une couleur qui tient du verd & du bleu, eft de la plus grande fineffe & de la tranfparence la plus claire. Sa main droite defcend fur le devant & au bas de l'eftomach. La pofition de fes pieds, chauffés d'une fandale attachée avec des cordons, & la direction de fes cheveux qui voltigent tout d'un côté, défignent affez l'effet d'une danfe rapide ou d'une courfe.

Le mouvement convulfif donné à la tête de notre figure, dénote un accès de la fainte fureur qui s'emparoit de ceux qui célébroient les myftères de la grande Mère, ou les orgies de Bacchus. Ce mouvement s'appelloit *Trachelifmus*.

La tranfparence de ces habits de danfeufe que porte notre Bacchante, leur a fait donner chez les Latins les noms de *nebulæ linea*, *ventus textilis*, *vitreæ veftes*.

---

* Le champ de ces deux Planches eft noir, les Anciens auroient-ils voulu imiter par-là l'effet des *Camées*, alors fort en ufage, & déjà recherchés par eux, dans lefquels les figures fe détachent en clair, fur un fond obfcur.

PLANCHE LXII.

Cette petite Peinture, qui repréſente des oiſeaux, eſt parfaitement ſemblable à celles que nous avons déjà eu occaſion de voir, & a été retirée des excavations de Gragnano, le 24 Juillet 1759.

PLANCHE LXIII.

Cette Peinture qui fait ſuite avec celle du N°. 61, & qui fut retirée du même endroit, repréſente encore une femme, couverte pareillement d'une longue & large draperie de couleur d'eau de mer, & d'une tranſparence aërienne. D'une main, elle en ſoulève un pan ; tandis que de l'autre, elle ſoutient une caſſette couleur d'or. Ses chauſſures, ainſi que leurs courroies, ſont d'un rouge foncé. Cette figure a le mouvement d'une danſeuſe. Cependant la teinte de ſon vêtement décéleroit une Nymphe.

Aux myſtères de Bacchus, on portoit en pompe un coffre, *arca inefabilis*, une arche myſtérieuſe. Nous en avons dit un mot. Les Arabes portoient leurs Dieux dans un coffre.

PLANCHE LXIV.

Deux oiſeaux qui becquetent deux ceriſes. On prétend que Lucullus apporta en Italie, l'an 690 de Rome, les ceriſes de *Ceraſus*, ancienne ville de Cappadoce, détruite par ce Conſul. Pline XV. 25. Soit que le ceriſier ait donné le nom à la ville, ou l'ait reçu d'elle.

Voyez notre explication de la planche 55.

PLANCHE LXV.

Le Tyrſe orné de rubans que tient cette figure de la main gauche, & la couronne de pampre entrelacée dans ſes cheveux,

63



64

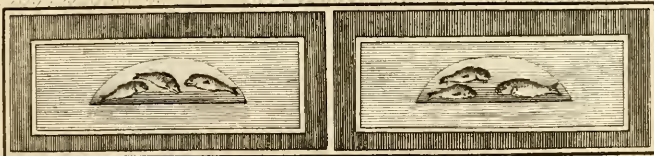


Tom. III.

65



66



Tom. III.

veux, font aſſez connoître que c'eſt une jeune femme de la ſuite de Bacchus. La corbeille de couleur d'or, remplie de rameaux, & couverte en partie d'une draperie jaune; cette corbeille qu'elle porte ſur ſa tête, en la ſoutenant avec ſa main droite, nous apprend de plus qu'elle fait les fonctions de *Canephore*. Son vêtement long, en partie ouvert & en partie fermé en forme de ceinture ſur ſa poitrine, eſt de couleur rouſſâtre. La petite draperie nouée autour de ſon poignet comme un bracelet eſt jaune, ainſi que ſes chauſſures & leurs rubans.

Nous avons déjà remarqué, tome II, que les *vans*, les *paniers* & *corbeilles* qu'on portoit religieuſement dans la pompe de Bacchus, de Cerès ou de Minerve, étoient d'or & remplis des prémices des champs, des fleurs, des branches de myrthe; quelquefois on y voyoit une ceinture myſtérieuſe, & un ſerpent. Celles qui portoient ces corbeilles étoient appellées *Canephores* & *Xiſtophores*. Elles ouvroient la marche dans les proceſſions ſolemnelles, & étoient ſuivies des Prêtreſſes & du Chœur: elles étoient ordinairement deux, & danſoient en marchant.

Ces paniers myſtiques, ces vaſes ſacrés pouvoient contenir auſſi les différens objets deſtinés pour les ſacrifices; ou bien les légumes & autres comeſtibles à l'uſage des Miniſtres des Autels.

Il y avoit chez les Grecs une fête inſtituée en l'honneur de Diane & qu'on appelloit *Canephorie*; elle conſiſtoit en ce que toutes les filles nubiles offroient à Minerve des paniers pleins de petits ouvrages faits à l'aiguille, voulant qu'on ſache par cette offrande qu'elles s'ennuyoient du célibat. D'autres Auteurs prétendent que cette cérémonie religieuſe n'avoit lieu que la veille des nôces; & que c'étoit une eſpèce d'amende bonorable que les filles prêtes à ſe marier alloient faire à la chaſte Diane, pour l'appaiſer & détourner ſa colère, de ce qu'elles ne conſervoient pas à ſon exemple leur virginité: car dans preſque tous les cultes on a regardé le célibat comme un état ſaint. Mais pourquoi cette idée d'irrégularité attachée preſque par toute la terre à la propagation? Seroit-ce parce que dans l'origine on a craint qu'il ne cauſât trop

de distractions aux Ministres de la Religion & aux Contemplateurs de la Vérité dont l'esprit doit être entièrement dégagé de la matière. Il n'y a guères que chez les Juifs où, conformément au commandement exprès du Créateur, *croissez & multipliez*, c'étoit une opprobre pour une fille de n'être point mariée. Un examen réfléchi de la marche observée constamment par la Nature, auroit dû apprendre aux hommes qu'elle ne tend qu'à la reproduction; que la stérilité, ainsi que le vuide, est ce qu'elle a le plus en horreur; qu'elle prodigue ses dons & fait tout pour les Etres, tant qu'ils peuvent multiplier leur existence; & qu'elle semble au contraire les abandonner, alors qu'ils ont passé le tems de la fécondité.

PLANCHE LXVI.

Ces deux Tableaux quarrés, trouvés dans les excavations de Civita, ont un cadre de couleur d'azur bordé de blanc. Le fond des peintures est jaune. Au milieu sont deux espèces de Viviers pleins d'eau, & contenant chacun trois poissons représentés au naturel.

Aucun peuple n'a été aussi curieux de beaux, de grands & de nombreux Viviers, que le furent les Romains, dès qu'ils eurent fait du poisson la principale partie du luxe de leur Table. « Croyez-vous (dit Ciceron) qu'aujourd'hui que nos grands » mettent tout leur bonheur & toute leur gloire à nourrir de » vieux Barbeaux qui viennent manger dans la main; croyez-» vous que les affaires de l'Etat soient celles dont on se soucie ».

Nous n'avons que trop imité le luxe des Romains, pour mériter qu'on nous applique les reproches de Ciceron.

PLANCHE LXVII.

Ces deux Tableaux, faits pour aller ensemble, sont peints sur un fond jaune. Dans l'un, on voit près d'un pilastre, ou autel

élevé, un Paon tourné du côté d'un panier recouvert d'une draperie blanche. Un long bâton qui a la forme d'une canne ou d'un roſeau, eſt incliné deſſus. A terre ſont des fleurs, ou quelques plantes baſſes. Aux deux bouts de l'autre peinture, ſont auſſi deux eſpèces de pilaſtres; un Aigle menaçant eſt auprès de l'un d'eux. Un foudre de couleur rouſſatre eſt incliné contre un vaſe ſphérique de couleur d'azur, & orné de rameaux verds. Un bâton à nœud ou jonc jaunâtre, l'accompagne, à côté de quelques herbages.

L'Aigle étant conſacré à Jupiter, & le Paon à Junon, nos deux ſujets paroiſſent appartenir à ces deux Divinités.

La Corbeille couverte fait alluſion aux myſtères de Junon, dont Pauſanias fait mention, II. 17.

Les deux Bâtons ſont peut-être deux ſceptres, attribut du Roi des Dieux & de ſon auguſte épouſe.

Le Vaſe ſphérique déſigne le tonnerre, le Jupiter fulminant. Nous en avons parlé dans notre tome précédent.

PLANCHE LXVIII.

Ce Tableau quarré repréſente ſur un fond rouge une Tour, ou un autre édifice quelconque de forme quadrilatérale. Au haut eſt une figure tenant quelque choſe dans la main; au milieu une draperie eſt attachée en nœud. L'arbre qui ombrage ce bâtiment, paroît ſortir de ſa baſe. Une petite figure ſemble ſe diſpoſer à entrer par la petite porte pratiquée à l'un des côtés de cette Tour. Un autre perſonnage eſt placé debout ſur une petite élévation. De l'autre côté, on en voit encore un autre appuyé ſur une eſpèce de vaſe.

Cette petite conſtruction eſt peut-être un tombeau.

PLANCHE LXIX.

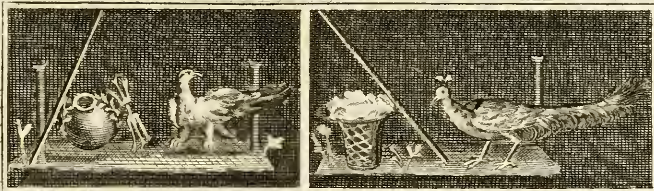
Cette Planche eſt compoſée de deux petits Tableaux quarrés oblongs, d'une grandeur & d'une forme égale. L'un ſur un

fond rouge, offre deux chevreaux blancs. Sur l'autre, dont le fond eſt jaune, on voit deux troncs d'arbre ſur les côtés, au milieu un cheval blanc aîlé (Pégaze), & un Bouclier d'acier adoſſé à un Autel. Ce bouclier n'eſt peut-être qu'un diſque, l'un des emblêmes ſous leſquels on adoroit le Soleil. Marcien Capella perſonnifie cet Aſtre, portant d'une main une torche allumée, & de l'autre un bouclier étincelant. Les Peoniens lui rendoient un culte ſous la forme d'un petit diſque placé ſur une longue perche.

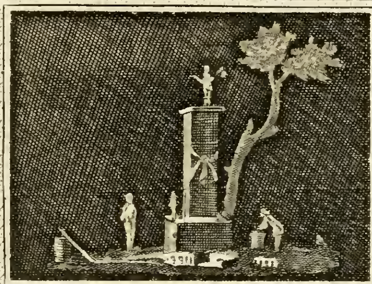
Des Savans ont prétendu que tous les Dieux du Paganiſme ſe réduiſoient au Soleil, & toutes les Déeſſes à la Lune. Ces deux Aſtres furent les premières Divinités des Egyptiens. Les Grecs juroient par le Soleil. Les Habitans de Hiéropolis défendirent qu'on lui dreſſât des ſtatues, ſans doute parce que le Soleil eſt aſſez viſible; & c'eſt peut-être la raiſon pour laquelle ce Dieu n'étoit repréſenté à Emèſe que ſous la figure d'une montagne. Enfin, pour en revenir à notre ſujet peint, les Anciens Germains, ſelon Jules-Céſar, rendoient auſſi un culte au Soleil, & lui ſacrifioient des chevaux, pour marquer par la légèreté de cet animal, la rapidité du cours de ce bel Aſtre. Si les hommes peuvent être excuſables de diviniſer quelques parties de la Nature, ſans doute c'eſt en rendant des honneurs religieux au Soleil. Quel objet dans la Nature pouvoit mieux ſolliciter leurs hommages & juſtifier leur culte? Mais laiſſons parler un moment un Poëte moderne :

. . . Au retour du Printems, quand l'Aurore brillante
Annonçoit du Soleil la pompe renaiſſante;
Tous les Peuples, épars ſur le ſommet des monts,
Adreſſoient un Cantique à ſes premiers rayons
Et célébroient en chœur l'Epoux de la Nature.
Soleil! à ton flambeau tout s'anime & s'épure;
Ame de l'Univers, ſans doute les Mortels
Te devoient honorer de leurs premiers Autels;
De tes propres bienfaits tu reçus les prémices : . . . . . &c.

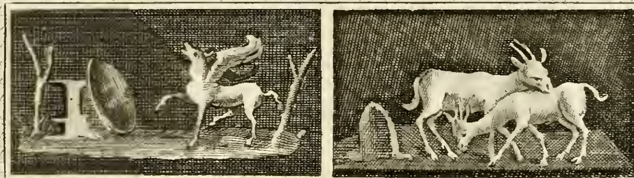
67



68



69



PLANCHES LXX & LXXI.

Ces deux Tableaux, dont le champ eſt peint en noir, ont été découverts à Civita en 1749. Le premier repréſente un petit Faune nud, dont tout le corps, ainſi que le viſage, eſt de couleur rouſſe ou rouge. Il a ſur la tête, en forme de toque, une draperie ou eſpèce de pan jaune. Un autre pan de draperie verte retombe, paſſé ſur ſon bras : il porte un tyrſe ſur ſon épaule; il tient l'autre bras étendu, & eſt en action de danſer ſur une corde rouge & blanche, ſorte de pique ou de tyrſe, ornée à ſes deux extrémités & au milieu de pommes de pin de diverſes groſſeurs : elle eſt entrelacée auſſi de feſtons verds, qui forment trois guirlandes & deux nœuds : de petites chaînettes vertes auſſi, y ſuſpendent des vaſes d'argent : peut-être ſont-ce des cordes attachées perpendiculairement & garnies de leur poids, qui ſervoient aux danſeurs pour monter ſur la corde tendue horiſontalement, & autour de laquelle ils tournoient comme autour d'un eſſieu.

Ces vaſes peuvent contenir des parfums ou bien faire l'office de lampes.

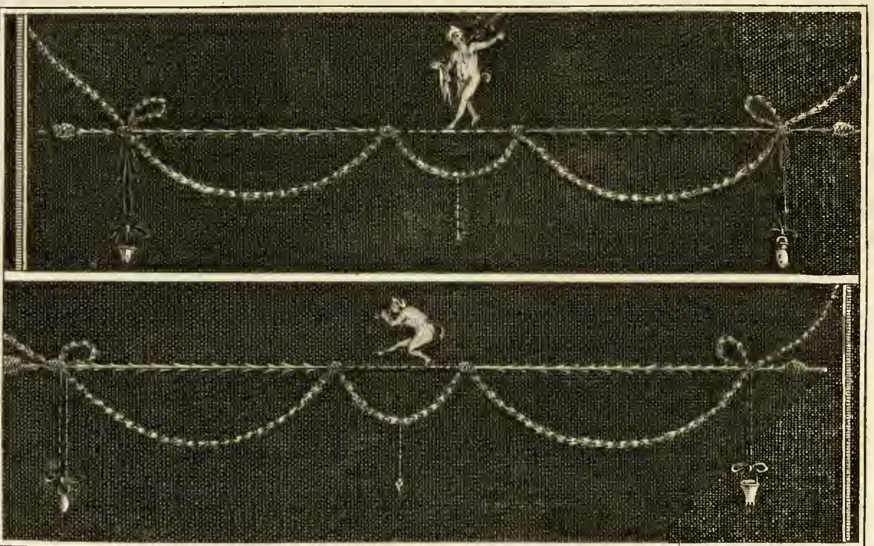
L'autre Peinture eſt en tout ſemblable : le petit danſeur de corde eſt peint tout en verd; ſa toque eſt jaune, ainſi que la double flûte dont il joue accroupi & ne ſe ſoutenant que ſur un pied. C'eſt ſans doute un Tityre, eſpèce de Faunes, qu'on repréſentoit dans l'attitude de gens qui danſent en jouant de la flûte. Quelquefois on les déſignoit auſſi jouant en même-tems de deux flûtes & frappant des pieds ſur un autre inſtrument appellé *Scabilla*, ou *Crupezia*. Nous avons déja prévenu, T. I., qu'il y a cette différence entre les Satyres & les Faunes, que les premiers ont la moitié du corps appartenant au bouc; au lieu que les Faunes ont tout le corps de l'homme, à l'exception des oreilles & d'une queue.

Quant à la couleur, on les peignoit toujours en rouge; ainſi que Priape; *ruber Hortorum Cuſtos*. Seroit-ce parce qu'une

femme pudique ne pouvoit jetter les yeux ſur leur figure peu décente, ſans rougir ?...

Dans les *Lettres ſur Herculane*, publiées par M. Seigneux de Correvon, 2 vol. in-12. à Yverdon; tom. II, pag. 268, l'Auteur obſerve que les Anciens confondoient ſouvent les *Faunes*, les Silènes & les *Tityres*, ou Satyres. Pan étoit la Divinité commune, & l'Inventeur de l'inſtrument de muſique, appelle *Fiſtula*, eſpèce de *Fifre*. Les Faunes, ainſi que les Tityres, étoient ſouvent repréſentés comme les autres hommes, ſans cornes & ſans queues : ils étoient uniquement diſtingués par le *pedum*, bâton paſtoral, recourbé par un bout; & par une peau qui couvroit une partie de leur corps, placée en bandouillière. Peut-être auſſi que ce que nous prenons pour un bonnet, n'eſt qu'un ornement de tête fait avec des feuilles jaunies, dont ſe couronnoient quelquefois les Faunes & les Satyres; ou bien, on pourroit y reconnoître cette eſpèce de chapeau dont ſe ſervoient les Coureurs; les Faunes & les Satyres courant ordinairement devant, à la pompe de Bacchus; ou enfin on pourroit y voir une eſpèce de *toquet*, dont les Danſeurs de corde ſe garantiſſoient la tête en cas de chûte. Car les exercices des anciens Danſeurs de cordes étoient encore plus hardis & plus périlleux que ceux des nôtres. Ce qui fit que l'Empereur Marc-Aurele ordonna qu'on étendit des matelats ſous la corde où l'on danſoit. On tendoit auſſi un filet dont le Sauteur étoit environné. L'adreſſe de ces Danſeurs de corde étoit portée à l'extrême, & leurs tours de forces étoient multipliés à l'infini. On en vint même juſqu'à faire monter, marcher, même danſer ſur la corde, des éléphans, quoique chargés de petites tours remplies d'hommes. Pline, VIII, 2, en parle avec admiration.

On prétend que l'art de danſer ſur la corde a été inventé peu de tems après les Jeux appellés *Aſcolies* en grec, & *Cernualia* en latin. On y danſoit ſur des outres de cuir. Ils furent inſtitués en l'honneur de Bacchus vers l'an 1345 avant



70

71

Tom. III.

J. C. Les Grecs portèrent cet art au plus haut point de variété & de rafinement. De-là les noms de *Neurobates*, *Oribates*, *Schœnobates*, *Acrobates*, qu'avoient chez eux les Danſeurs de corde, ſuivant leurs divers exercices. Les Romains les appelloient du nom générique *Funambuli*, *Cord'ambules.* Ces Jeux étoient un des principaux amuſemens des Grands *, ainſi que du Peuple, comme on peut le conjecturer d'après pluſieurs pierres gravées antiques. Les Cyziceniens firent frapper en l'honneur de l'Empereur Caracalla, une médaille repréſentant un Danſeur montant & deſcendant le long d'une corde tendue obliquement. Liſez les ſages réflexions de l'Abbé Dubos à ce ſujet.

Les Anciens faiſoient cas de la danſe ſur la corde; d'abord par l'intérêt que la crainte & la curioſité entraînent néceſſairement avec elles; & enſuite parce que c'étoit une branche de leur Gymnaſtique. Paſſionnés pour les exercices violens, mais ſalubres du corps, ils prirent aiſément du goût à ces jeux périlleux, mais qui donnoient plus de ſoupleſſe & d'agilité. Ce même peuple, ces mêmes grands qui avoient le courage d'aſſiſter à la mort lente & cruelle d'un Athelete perdant tout ſon ſang ſur l'arène, devoit ſe plaire à plus forte raiſon à ces ſpectacles moins inhumains, où l'on exécutoit des tours de force incroyables, & des miracles d'adreſſe.

Chez nous, les Danſeurs de corde n'attirent en foule que le Peuple. Les hautes claſſes de la Nation fréquentent rarement ces ſortes de ſpectacles; la vue en feroit trop pénible pour ces enfans gâtés de la ſociété, qui ont preſque perdu l'exercice de leurs membres, & dont la ſenſibilité *exquiſe* ne feroit point à l'épreuve de ces Jeux. Il leur faut des divertiſſemens plus rafinés, plus analogues à l'extrême délicateſſe de leur frêle organiſation.

---

* Terence ſe plaint de ce que pendant la repréſentation d'une de ſes pièces, un nouveau *Funambule* ayant paru, attira tellement l'attention des Spectateurs, qu'ils ne penſèrent plus à autre choſe.

PLANCHE LXXII.

Ces douze petits Sujets nous viennent encore des excavations faites à Civita en 1749.

Le premier danſeur de corde eſt peint en verd. Il tient un petit vaſe & une ſoucoupe, de couleur d'or.

Le ſecond, coloré en rouge, tient entre ſes bras une lyre d'or à quatre cordes.

Le troiſième, le quatrième, le cinquième, le ſixième & le ſeptième, tous peints auſſi en rouge, portent des tyrſes, & danſent dans diverſes attitudes, dans différens mouvemens, en faiſant équilibre ſur la corde.

Le cinquième, outre le tyrſe, porte encore une taſſe ſur ſa main.

Le huitième, toujours peint en rouge, joue d'une flûte jaune à deux tuyaux.

Le neuvième, coloré de même, tient d'une main une lyre d'or à trois cordes.

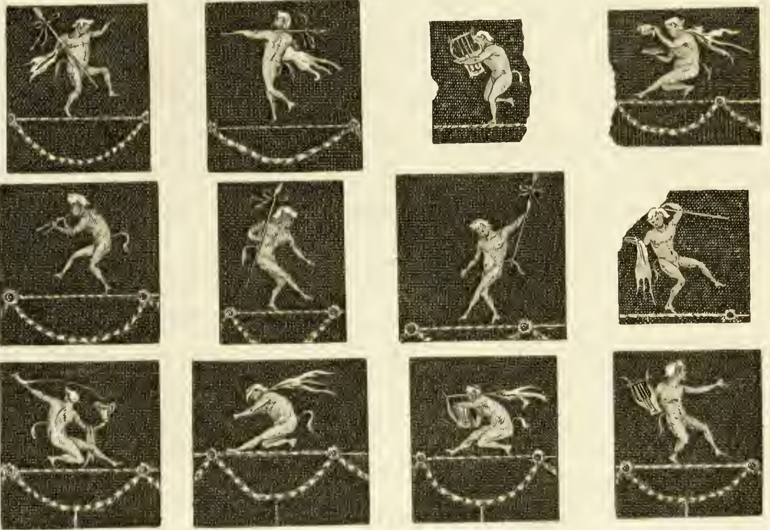
Des trois derniers, peints en verd, l'un pince de la lyre; le ſecond qui paroît n'avoir aucun inſtrument, tient les deux mains ointes en avant: cette poſition, qui rend l'équilibre plus difficile à garder, annonce une plus grande adreſſe.

Le troiſième & dernier, d'une main tient une taſſe d'or, dans laquelle il verſe du vin qui ſort de la pointe d'un vaſe en forme de corne. Cette ſorte d'inſtrument à boire avoit un nom particulier, *rhytia*. La corne d'animal fut peut-être le premier vaſe dont l'homme ſe ſervit pour boire; dans la ſuite, il en donna la forme aux vaſes qu'il ſe fabriqua. On pourroit conjecturer encore avec beaucoup de vraiſemblable, que cet inſtrument, en forme de corne, eſt un couloir, *colum vinarium*, dans lequel les anciens faiſoient frapper leurs vins de glace, ou y jettoient de la neige.

Les draperies ou peaux qui couvrent la tête de ces douze figures ou qui paſſent ſur leurs épaules & leurs bras, ſont toutes

de

2



Tom. III.

de couleur jaune. Les cordes tendues ſont peintes en rouge & en blanc, & les feſtons ſont verds.

Cette planche eſt l'une des plus curieuſes des monumens d'Herculanum.

PLANCHE LXXIII.

Cette Peinture, retirée des fouilles de Civita, le 10 Mai 1760, repréſente l'intérieur d'un édifice. On y diſtingue le bas d'une colonne rouge. On y voit auſſi une lyre, & une eſpèce de carquois fermé & garni de rubans. Tous ces objets ſont peints en rouge. Près d'eux, eſt un rameau de laurier verd. Sur le côté du tableau eſt une colonne qui paroît être à l'extérieur de l'appartement; elle eſt d'un rouge foncé. Le champ ſur lequel on l'a peinte eſt noir.

La lyre, le carquois & le laurier feroient croire que ce morceau d'architecture eſt un Temple d'Apollon; la forme de la lyre eſt remarquable, & la range dans la claſſe des inſtrumens qu'Ovide. Faſt. V. I. 4. & 415, appelle *curvam lyram*. V. auſſi Horace I. 10. 6. & III. 28. 11. Ce même Poëte l'appelle, Epod. XIV. 14. *cava teſtudo;* ce qui convient parfaitement à notre lyre. L'écaille d'une tortue avoit donné, dit-on, la première idée de cet inſtrument,

Ammien-Marcellien rapporte que de ſon tems, (au quatrième ſiècle de l'Ere Chrétienne.) il y avoit des lyres auſſi groſſes que des chaiſes roulantes: *fabricantur lyræ ad ſpeciem carpentorum ingentes*. En effet, il paroît que dès le tems de Quintilien, qui a écrit deux ſiècles avant Ammien-Marcellin, chaque ſon avoit déjà ſa corde particulière dans la lyre.

La lyre moderne eſt d'une figure approchant de la viole. Cet inſtrument eſt abſolument tombé de mode. Cependant des gens de goût prétendent que pour la puiſſance de l'expreſſion ſur le ſentiment, le clavecin même doit lui céder cette gloire.

Planche LXXIV.

Cette Planche eſt compoſée de quatre morceaux trouvés à Civita & peints ſur un fond blanc.

Le premier repréſente un Sphinx aîlé & un caſque ou une barrette ſur la tête. Il eſt peint en jaune. Sur la *Table Iſiaque*, le Sphinx eſt ainſi déſigné ; quelquefois on lui donnoit le viſage & la barbe d'un vieillard, ou bien encore la tête d'un épervier & le corps d'un lion. Les Egyptiens donnoient à leur Dieu Horus la figure d'un Sphinx. Ils en plaçoient toujours un dans leurs Temples, au rapport de Plutarque. Pline dit que la tête du Sphinx qui rendoit des oracles avoit quarante-trois pieds de longueur, onze de circuit, & cent ſoixante-douze du ſommet de la tête juſqu'au ventre. Les Prêtres, ajoute-t-on, ayant creuſé ſous terre un canal, aboutiſſant au ventre & à la tête de cette prétendue Divinité, entroient aiſément dans ſon corps, d'où ils faiſoient entendre d'une voix ſépulchrale des phraſes enigmatiques & à double ſens, des paroles ſuperſtitieuſes, en réponſe aux voyageurs crédules qui venoient conſulter l'oracle. Si tout cela n'eſt qu'un conte, il n'eſt pas tout-à-fait hors de vraiſemblance. Pour tromper le peuple, il ne faut pas être grand ſorcier.

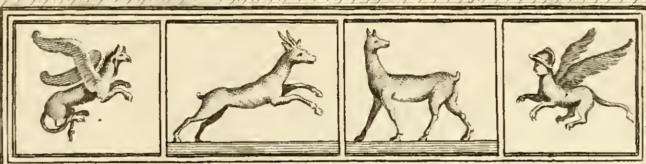
La caſe oppoſée repréſente un griffon jaune. Cet anima fabuleux, par-devant reſſembloit à l'aigle, & par derrière au lion ; on lui donne des oreilles droites, deux aîles, quatre pieds & une longue queue. C'étoit l'hiéroglyphe de la force jointe à la vîteſſe. Les Egyptiens déſignoient ſous cet emblême Oſiris, où l'influence du ſoleil dans les airs & ſur la terre, lorſqu'il eſt à la conſtellation du lion. Les Grecs conſacroient auſſi le griffon à Jupiter, à la Déeſſe Nemeſis & à Apollon.

Les deux autres quarrés renferment un chevreuil & une biche.

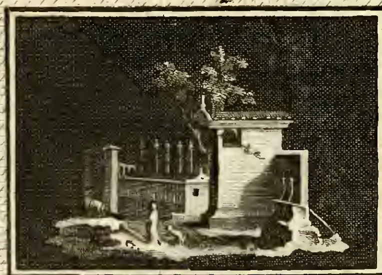
73



74

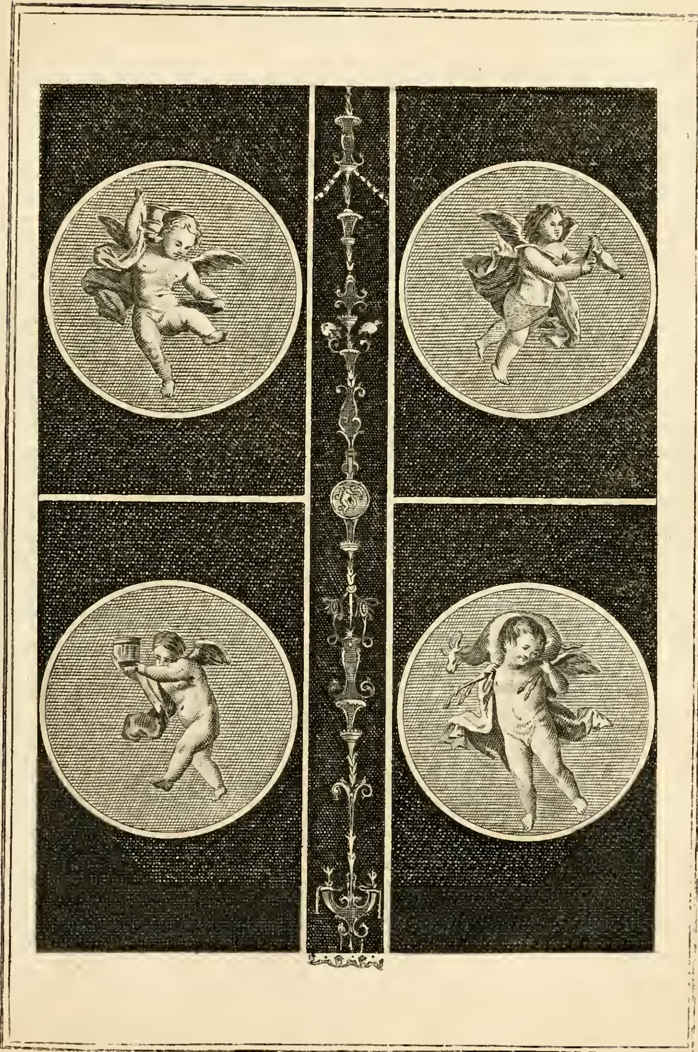


75



Tom. III.

76



Tom.III.

PLANCHE LXXV.

Ce Tableau, trouvé à Gragnano le 6 Août 1759, repréſente ſur un fond rouge un édifice élevé, ombragé d'arbres. Tout auprès eſt un autre bâtiment plus bas, garni de feſton dans toute ſa longueur, & dont le toit eſt orné de grands pilaſtres ou *d'hermès ;* à l'extrêmité eſt une porte où une chèvre ſe diſpoſe à entrer. Deux figures ſont ſur le devant : de l'autre côté du grand bâtiment eſt un mur ; & on y voit adoſſés deux maſques qui jettent de l'eau dans un vaſe.

Cette compoſition a de l'effet.

PLANCHE LXXVI.

Ces quatre Tableaux de forme ronde ſont peints ſur un champ noir, aux deux côtés d'un arabeſque orné d'oiſeaux & d'un médaillon au milieu ; mais le fond de chacun eſt verd & le cadre jaune. Ils furent trouvés à Civita, en 1749, dans le même appartement que nos peintures de danſeurs de corde. Les petits Génies qu'ils repréſentent ſont autant de figures ſymboliques de Bacchus, & des attributs relatifs aux plaiſirs de la Table. Le premier de ces quatre enfans aîlés a la tête ceinte d'une bandelette, & porte une eſpèce de petite *clamyde* attachée ſur une épaule, & paſſant ſous ſon autre bras ; cette draperie eſt d'un rouge foncé : d'une main il tient une patère d'or dans laquelle il verſe une certaine liqueur qui tombe d'un vaſe d'or, penché par l'anſe dans ſon autre main. C'eſt peut-être un petit échanſon, *Pocillator ;* ou bien il fait l'office de ces jeunes garçons qui donnoient à laver lès mains aux convives avant & après le repas. On les appelloit *Gutturnii*, *Coturnii.* Ils ſervoient auſſi dans les ſacrifices, pour les libations, où l'on répandoit le vin goutte à goutte, *minutatim.*

Le ſecond petit amour, dont la draperie qui ne tient preſque

à rien, eſt d'un rouge-clair, porte ſur ſon épaule un grand vaſe de forme cylindrique & de couleur d'or. De ſa cuiſſe il fait un mouvement plein de graces pour retenir une patère d'or auſſi qu'il ſoutient déjà de la main par le bord.

Le troiſième Génie, drappé de rouge, porte en travers ſur ſes épaules un jeune Chevreau peint au naturel. Cet animal conſacré à Bacchus, faiſoit alluſion aux danſes des Bacchanales.

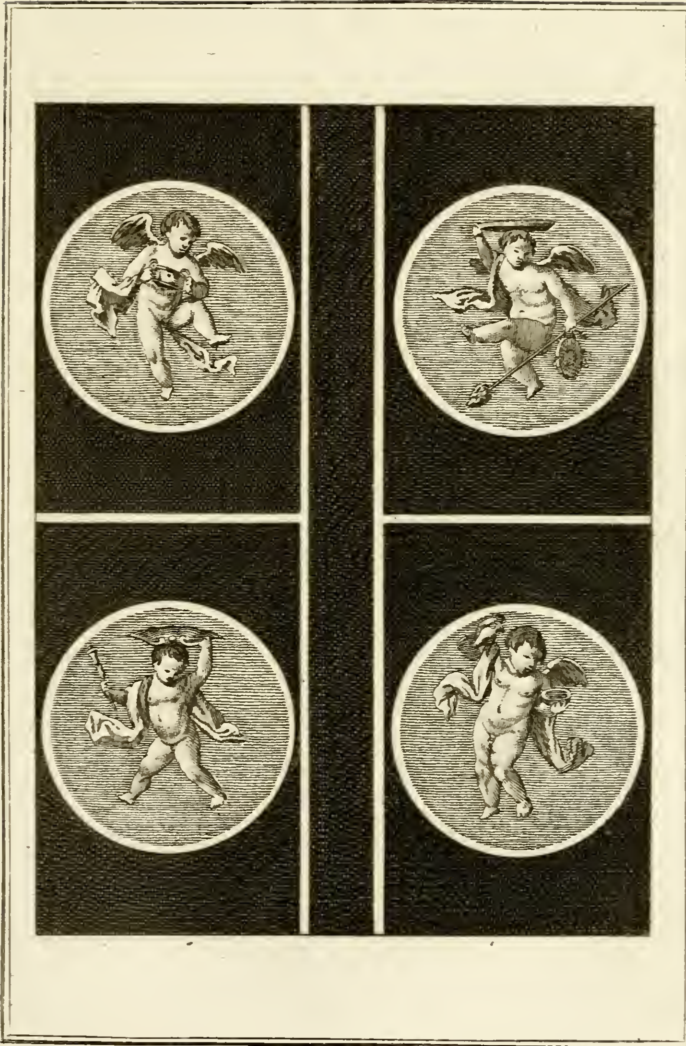
Le quatrième, vêtu de même que le précédent, porte ſur ſes deux mains un vaſe cilindrique, ou un coffre en forme de petite rotonde peinte en or. C'eſt peut-être un petit autel portatif, ou bien une boëte pour les parfums; ou bien encore un certain inſtrument qu'on faiſoit mouvoir avec rapidité circulairement ſur lui-même, & qui ſervoit de jeu pendant les fêtes de Bacchus & de Vénus. Ces petits détails ne ſont pas aſſez importans pour mériter de plus longues conjectures, des diſcuſſions plus approfondies.

PLANCHE LXXVII.

Le premier de ces quatre petits génies, renfermés dans des quadres ronds, & abſolument dans le genre de ceux de notre Planche précédente, & trouvés au même endroit, laiſſe voltiger une draperie violette, & paroît ſe livrer au plaiſir de la danſe; d'une main il ſoutient ſur ſa tête une corbeille ou autre choſe ſemblable de couleur d'or. Il porte dans ſon autre main un tyrſe, & des cymbales garnies de leurs grelots.

Le ſecond petit enfant aìlé, dont la draperie eſt jaune, porte dans ſes deux mains un vaſe d'or à deux anſes. C'eſt peut être un de ces vaſes appellés *ſinum, à ſinu*, à cauſe de leur profondeur. On les rempliſſoit ordinairement de vin. Plus ils étoient grands, plus on honoroit ceux auxquels on le préſentoit pour le vuider. *Majora pocula, græco more*, dit Cicéron, in verr. III.

Le troiſième au manteau rouge, verſe une certaine liqueur d'un vaſe d'or dans une coupe peinte de la couleur du même métal.



Tom. III.

Le quatrième enfant, qui n'a point d'aîles comme ſes petits compagnons, eſt repréſenté vêtu de rouge & danſant comme eux. Il porte ſur ſa tête une conque d'or; un ſceptre d'or auſſi eſt dans ſa main. C'eſt peut-être l'attribut du *Roi du feſtin*, *Rex*, *dominus convivii; arbiter; ſtrategus*, *modimperator.* Car il y avoit des loix à obſerver dans les feſtins; & le Préſident du Banquet étoit chargé de les faire exécuter. A-peu-près, comme ſont chez les Modernes, les *Orgies maçoniques.* On buvoit neuf coups pour les Muſes, trois pour les Graces & Vénus, &c. & le ſceptre donnoit le ſignal & veilloit au cérémonial bacchique.

Ces quatre Tableaux ronds ne ſont point ſéparés par des Arabeſques.

Le vaſe que notre troiſième figure vuide dans une coupe, pourroit être pris pour un de ceux qu'on appelloit *myſtarius*, & qui étoient deſtinés à ne contenir que du vin mélangé avec autre choſe. Car les anciens mettoient de l'eau dans leur vin. Anacréon lui-même buvoit ainſi. Mais le mélange ſe faiſoit à diverſes meſures: Eſychius prétend que ſur trois parties d'eau, on en mettoit une de vin. Ariſtophane veut trois cinquièmes d'eau ſur deux cinquièmes de vin. Hippocrate conſeille autant de l'un que de l'autre: quelquefois même il permet le vin pur, & même l'ivreſſe. On appelloit *Scythica potio* un breuvage de vin ſans eau; ſans doute parce que les Scythes, nation turbulante, ne connoiſſoient point l'art de tempérer avec l'eau les fumées du vin. Et c'eſt pour nous faire entendre combien dans le commerce de la vie il eſt néceſſaire de mettre de l'eau dans ſon vin, que les Sages de l'antiquité avoient imaginé l'allégorie charmante de Bacchus, élevé par les Nymphes des fontaines. C'étoit une belle leçon de tempérance dont ils faiſoient uſage dans leurs aimables Orgies. Tout le monde ne ſçait peut-être pas que la ſecte rigide des Stoïciens regardoit l'ivreſſe comme un remède contre les maladies de l'ame.

Quelquefois auſſi ils faiſoient uſage d'eau tiéde pour mettre

dans leur vin, ſoit par goût, ſoit par raiſon de ſanté. Ils prétendoient qu'une boiſſon priſe ainſi rétabliſſoit les forces.

Mais il y avoit en vogue chez les Anciens une mixtion qui nous paroîtra bien plus étrange. Ils faiſoient un cas infini d'un vin frelaté avec du miel, des onguents & des parfums; ils appelloient ce mélange *vinum murrinum*, & le vaſe de notre tableau renferme peut-être une pareille boiſſon qui ne ſeroit pas de notre goût.

PLANCHE LXXVIII.

Cette Caricature a pour cadre une eſpèce de corniche jaune avec une bande rouge; le champ du Tableau eſt blanc; la terraſſe, les petits bâtimens & les plantes ou herbages ſont peints au naturel. La carnation des quatre figures eſt de couleur brune : la première de ces petites bambochades eſt nue, la tête découverte & garnie de cheveux qui friſent. D'une main elle tient une croſſe, & de l'autre elle porte un petit ſeau. Le ſecond petit enfant groteſque, porte auſſi un petit ſeau & un bâton très-court. Il a la tête couverte d'un haut bonnet ou chapeau qui ſe termine en cône, & qui eſt de couleur jaune. La figure ſuivante tient encore un petit bâton à la main. Une petite draperie, ou un pan de manteau rouge, lui paſſe ſur l'épaule : il a ſur la tête une eſpèce de barrette jaune, ornée ſur le côté d'un panache ou aigrette. La quatrième caricature enfin, eſt coëffée d'un chapeau, dont le ſommet eſt très-pointu. Une verge, aux deux bouts de laquelle ſont ſuſpendus deux ſceaux accrochés par une anſe, paſſe en travers ſur l'une de ſes épaules.

Cette compoſition burleſque eſt gracieuſe, & d'une originalité piquante. L'attitude des figures en eſt bien priſe; leur poſition reſpective bien entendue. Les anciens Peintres, comme on le voit ici, connoiſſoient le genre des *charges* : d'ailleurs,

Ariſtide, T. II, p. 503, & Cicéron, *de Oratore*, *Lib. II*, en font mention. Pline, XXXV. 10, cite dans la liſte des Peintres célèbres, un certain Antiphile *, qui ne traitoit pas ſeulement des ſujets nobles; mais qui fit encore un Tableau repréſentant un groteſque, auquel il donna le nom facétieux de *Gryllus*: d'où la dénomination de *Gryllus* devint celle de tout ſemblable groteſque en peinture. C'eſt ce qu'on appelle proprement aujourd'hui *Bambochades* **. La configuration de nos quatre Caricatures tient un peu auſſi de la nature du ſinge; elles en ont la difformité du port & des geſtes: elles ont auſſi quelqu'analogie, quelque reſſemblance avec ces petites figures Egyptiennes jadis ſi priſées, & ces *Magots* de porcelaine qui nous viennent de la Chine, & qu'un luxe ſans goût met encore en vogue chez les Modernes. Du tems de Pline, la mode s'introduiſit de porter au doigt ces petites monſtruoſités qu'on qualifioit de Divinités Egyptiennes, (*d'Harpocrate*), *digitis Deos geſtant*, ... *& monſtra colunt. II, 7, XXXIII.* 3. Peut-être auſſi que l'Artiſte ſe ſera amuſé à peindre des *Pygmées* ***, Peuple fabuleux, qui a cependant exercé l'érudition de pluſieurs graves Auteurs. V. les Voyages

* Ce Peintre, né en Egypte, & formé ſous Ctéſideme, compoſoit avec une grande facilité, dit Quintilien. Pline aſſure qu'il excella dans le grand genre auſſi bien que dans les petits ſujets, & qu'il mérita les deux ſurnoms de *Rhyparographe*; c'eſt-à-dire, Peintre des choſes de rebut, d'objets du plus bas étage; & *Anthropographe*, c'eſt-à-dire, Peintre des Hommes, des Héros.

** L'étymologie de ce mot vient de *Bamboche*, Peintre Flamand, qui s'eſt particuliérement adonné à ce genre. Son nom de famille étoit *Pierre de Laur*; mais les Italiens lui donnèrent celui de *Bamboche*, à cauſe de la ſingularité de ſa taille. *Bambocchia* en Italien ſignifie *Marionette*. *Bambo*, *Bamboccio* un *Enfant*, ou *petit-Enfant*: d'où ſans doute nous eſt venu l'expreſſion familière de *Petit Bambin*, *Bamboche*.

*** L'étymologie grecque ſignifie *Poing*, *Coudée*; d'où on a fait le mot *Nain*, petit homme haut comme le poing, grand d'une coudée.

de Guliver. On remarquera en paſſant, que le Peuple (les Grecs) qui donnoit à ſes Héros douze pieds de proportion, fut le même que celui qui imaginala Fable des Pygmées. Les hommes portent tout à l'extrême ; l'excès a pour eux des charmes : rarement ſavent-ils s'arrêter au point de la véritable grandeur, au-delà, en-deçà duquel la Nature les abandonne ; & qui ſeul fait le Sage, c'eſt-à-dire, l'homme tenant le juſte milieu entre les Géans & les Nains.

Revenons à nos caricatures. Depuis Léonard de Vinci juſqu'aujourd'hui, les Peintres ſe ſont livrés à cette eſpèce de peinture ſatyrique & burleſque ; mais il y en a peu qui aient montré plus de talent que le Chevalier Guichy, Peintre Romain. Callot parmi nous a auſſi excellé dans ce genre.

Mais plus ce genre ouvre un champ vaſte à l'imagination déréglée, plus il faut être ſobre à uſer des caprices plus ou moins heureux qu'on peut s'y permettre. Ce genre en peinture, comme en poëſie, n'a peut-être qu'un moment pour plaire. La lecture de Scarron fatigue bientôt : d'ailleurs une parodie bouffonne de la Nature ne peut avoir longtems des droits ſur des yeux exercés à en contempler les grandes proportions. Quel mérite y a-t-il à dégrader ſes belles formes, à ridiculiſer ſon bel enſemble, à défigurer ſes contours élégans & nobles ? Ce talent, ſi c'en eſt un, ne mérite guère d'être encouragé ; parce qu'il éloigne de l'étude des grands modèles, ouvre la porte au mauvais goût, & habitue à ne ſaiſir que le côté déſavorable des objets.

Les originaux de cette Planche & des deux ſuivantes, ont été découverts au même endroit, dans les excavations de Gragnano, le 30 Décembre 1760.

Planche LXXIX.

La première des quatre petites figures de ce N°., fait la charge de porter avec peine ſur ſon épaule un vaſe ſuſpendu à l'ex-

trémité

78



79



80



trémité d'un bâton que le poids fait ployer. Un chapeau pointu & jaune lui couvre la tête ; & elle porte une ceinture ou draperie rouge. Le ſecond enfant groteſque, coëffé auſſi d'une Barette jaune, & ceint d'une draperie violette, ſe courbe pour regarder dans un eſpèce de poulailler, ou petite cabane de berger, faite avec des joncs. Des poules vont çà & là tout à l'entour, & un chien paroît courir en aboyant au devant de la première figure. Le troiſième a la tête chauve, un filet de barbe lui pend au menton. Il porte ſur ſon épaule un pan de draperie de couleur violette, & ſur l'autre, un long bâton recourbé en forme de croſſe ; il ſemble être en *faction :* on diroit un petit Silène, à l'ampleur de ſon ventre. La quatrième bambochade a un bonnet jaune, & porte ſur ſon épaule un bâton, aux deux bouts duquel ſont ſuſpendus deux vaſes.

Comme toutes nos figures ſont coëffées de jaune, on pourroit conjecturer que leurs chapeaux ou bonnets imitent ceux qu'on fabriquoit avec les feuilles de palmier, & dont les Egyptiens faiſoient uſage. Les Anciens ne connoiſſoient pas nos chapeaux de Caſtor & autres. Les chapeaux modernes ne remontent qu'au quinzième ſiecle. Le chapeau avec lequel le Roi Charles VII fit ſon entrée publique à Rouen, l'an 1449, eſt un des premiers dont il ſoit fait mention dans notre Hiſtoire.

PLANCHE LXXX.

On remarque une Tour quarrée avec ſes créneaux & une eſpèce de flêche ; ſur le devant, une petite figure groteſque, avec ſon bonnet jaune & ſa ceinture verte. Il tient élevé ſur ſon épaule un bâton à croſſe auquel pend un oiſeau, lié par les pattes. Il paroît s'acheminer vers un poulailler ou petite hute de forme circulaire, ayant un toît à trois étages, & ombragé de plantes. Après eſt un autre Nain, la tête couverte d'une barrette jaune ; habillé en rouge avec une draperie ou

ceinture jaune. Il eſt tout près d'un pont ou arcade de couleur verte, & ſur lequel croiſſent quelques herbages. Sous cette arche ſont trois autres petites figures couchées, dont deux femmes, & ayant devant de petits vaſes, comme pour manger. A l'autre bout du pont eſt une double Tour fort haute, & garnie de créneaux, & de deux rangs de fenêtres.

Cette compoſition eſt pittoreſque & agréable.

PLANCHE LXXXI.

Sur une terraſſe eſt une Table de marbre dont on ne voit que les deux pieds de devant. Sur cette Table quarrée eſt un piedeſtal de même forme & de même matière; laquelle ſoutient une ſtatue peinte auſſi de couleur de marbre, & figurant un Vieillard, qu'on pourroit prendre pour une Divinité, dans le genre du Dieu Priape. Il a la tête couronnée de feuilles; il porte une longue barbe. Il eſt entièrement enveloppé d'un long vêtement qui lui cache les bras, les mains, & laiſſe à peine voir le bout d'un de ſes pieds. Cette draperie ſoulevée vers le milieu du corps, ſemble indiquer un certain geſte ſecret & peu équivoque, qui ne peut convenir qu'au Dieu de Lamſaque, & qui ne le caractériſe que trop.

On peignoit ainſi Priape, quand faiſant abſtraction de ſa qualité du Dieu des Jardins, on ne vouloit déſigner que la partie génératrice de l'homme; & alors il portoit le nom de *Coniſalus*. Strabon nous apprend que cette Divinité, inconnue au bon Héſiode, étoit de nouvelle fabrique, ou du moins de fraîche date chez les Athéniens. Le myrthe lui étoit conſacré, à cauſe, dit-on, de la reſſemblance de la feuille de cet arbriſſeau avec ce qui caractériſe le ſexe de Vénus & des Graces. On remarquera qu'ordinairement l'effigie du Dieu *Coniſalus*, découverte dans les campagnes, à la ville étoit cachée ſous une draperie, comme on nous l'offre dans cette Planche 81. On prétend qu'on

ne le drapoit ainſi que pour indiquer les cérémonies myſtérieuſes qui avoient lieu dans les initiations inſtituées en ſon honneur : car cette Divinité, d'un coſtume ſi indécent, ne fut point imaginée par les Grecs. Ils en trouvèrent le culte établi en Egypte ſous le nom d'*Itiphalle*. Les Fgyptiens avoient placé parmi leurs Hiéroglyphes, le ſexe de l'homme, & avoient eu ſoin de lui donner le geſte le plus expreſſif, pour en faire l'emblême de la génération & de la fécondité. Auſſi avons nous vu dans nos précédentes explications, qu'on n'attachoit que des idées philoſophiques & même religieuſes à cette repréſentation, devenue dans la ſuite d'une indécence révoltante. Les Egyptiens avoient penſé que rien de ce qui étoit dans la nature ne pouvoit ſouiller l'imagination ; qu'il étoit digne de l'homme de meſurer la reconnoiſſance au bienfait ; & de conſacrer par un culte public l'acte de la génération.

On pourroit même aller plus loin encore, & ne voir qu'une leçon de décence, ou un rafinement de volupté dans ce qui effarouche au premier abord, & nous indiſpoſe contre les Anciens. Priape voilé ne vouloit-il pas dire que les plaiſirs les plus légitimes & les plus permis, avoient beſoin du voile du myſtère, & que le cyniſme tourne moins qu'on ne penſe au profit de l'Amour.

Mais reprenons notre deſcription : la branche de palmier peinte au naturel, & poſée contre la Table, ſervoit aux luſtrations. On ſe ſervoit auſſi des branches d'olivier.

Sur la Terraſſe eſt un vaſe de couleur d'argent, dont les ornemens ſont des feuillages. Son manche droit & long a la forme d'un *Phallus*, & eſt enveloppé de bandelettes. Près du piedeſtal de la ſtatue, ſont deux petits inſtrumens croiſés l'un ſur l'autre, dont il n'eſt pas facile de déterminer la nature & l'uſage. Seroit-ce deux fluttes d'une forme particulière aux fêtes de Priape ? Seroit-ce deux fragmens d'os, eſpece de crotales ? Il eſt plus vraiſemblable que ce ſont deux petits *Phallus*. On avoit coutume d'en offrir de pareils ſur l'autel de Priape ; on en fai-

ſoit prendre la forme aux gâteaux ſacrés, *Placenta* * : de même que les gâteaux qu'on préſentoit en offrande à Cerès, figuroient la partie naturelle de la femme.

Ce Tableau, peint ſur un fond rouge, a été découvert, ainſi que le ſuivant, dans les excavations de Civita.

PLANCHE LXXXII.

Le ſujet de cette Planche eſt encore un Hermès ; mais c'eſt un Priape tetragone ; il a la tête d'un Vieillard barbu, & eſt couronné de feuilles. La Statue, ainſi que la baſe, eſt peinte en couleur de marbre. Cette matière étoit employée ſouvent pour les ſtatues d'Hermès ; quelquefois cependant ils n'étoient que de bois. Deux couronnes de feuilles vertes ſont ſuſpendues aux deux côtés, à la place de ſes bras qui ſont tronqués. A terre on voit d'une part un tronçon de colonne ou cilindre peint en marbre, & par-deſſus une branche de palmier de couleur naturelle. Ces attributs paroiſſent avoir rapport aux luſtrations & au ſervice des autels. De l'autre part, eſt une conque ou baſſin jaune ſoutenue ſur trois pieds d'animaux. Un cercle de bronze eſt adoſſé contre l'Hermès. C'eſt peut-être un grand anneau magique, une roue ou une amulette. Ces ſortes d'inſtrumens chargés d'enchantemens entroient dans le culte qu'on rendoit à Vénus ; & en les conſacrant, on eſpéroit ſe rendre Priape favorable, & en obtenir les qualités & les forces requiſes. L'Amour rend crédule & ſuperſtitieux.

Sur les monumens antiques, on rencontre ſouvent des ſtatues d'Hermès de la forme du nôtre. Dans le premier âge de la ſculpture, preſque toutes les ſtatues des Dieux ſe termi-

---

* L'origine & l'étymologie du ſurnom populaire, *Plaiſir des Dames*, donné dans le comeſtible moderne aux croquets & autres friandiſes compoſés de farine pétrie avec du miel, ne viendroient-elles pas du mot latin ; *Placenta*, æ, Gâteau ?

noient en gaine quadrilatérale. Nous avons déjà vu que d'abord les Dieux ne furent traduits aux yeux des hommes que fous la forme d'une pierre brute ; puis on vint à tailler cette borne, à en polir les côtés. Enfuite on ébaucha la tête du Dieu *Terme*, & ce ne fut que par la fuite des tems qu'on s'ingéra à lui donner des bras, des mains, des jambes, & enfin une figure entière & dans toutes fes proportions. Herodote prétend, II. 51, que les Grecs apprirent, non des Egyptiens, mais des Pélagiens, à fculpter Mercure avec fon fexe droit & tendu, & que les Athéniens furent les premiers des Grecs qui adoptèrent ce coftume cinique. C'eft à ce fujet que Paufanias, I. 24, nous dit que les Athéniens font les plus religieux de tous les peuples, ayant été les premiers à honorer Mercure fous la forme de ces buftes qui n'ont que la tête & le tronc. Ce font les premiers auffi qui fe foient avifés de confacrer dans leurs Temples une ftatue au bon Génie. Le même Auteur dit encore, Liv. IV. 33 : fur la porte par où l'on fort pour aller à Mégalopolis, ville d'Arcadie, on voit une ftatue de Mercure qui eft dans le goût Attique ; car les Atheniens ont fait les Hermès de figure quarrée ; & à leur imitation, les autres peuples de la Grèce ont donné cette forme à toutes les ftatues de Mercure. Thucidide nous raconte, VI. 27, la raifon pour laquelle les Hermès font repréfentés tous mutilés. C'eft, dit-il, parce que Jupiter, jaloux des honneurs qu'on rendoit à Mercure, dont on plaçoit la ftatue aux portes de toutes les maifons privées comme publiques, les fit mutiler toutes en une nuit, & les fit rafer, ainfi qu'on peut le remarquer fur notre Planche. Ces fortes d'Hermès furent appellés *Priape*, & ils prirent auffi le nom latin de *Mutinitinus*.

Suidas explique moralement la coutume de donner aux figures de Mercure une forme quarrée fans pieds & fans bras, & de les placer au veftibule des Temples & des maifons. Car, dit-il, comme on tenoit à Athènes Mercure pour le Dieu de l'Eloquence & de la Vérité, on faifoit fes ftatues cubiques pour

indiquer que la Vérité eſt toujours ſemblable à elle-même, de quelque côté qu'on la regarde.

Nous ferons remarquer, en paſſant, aux Orateurs modernes, que chez les Anciens, le Dieu de la parole étoit le même que celui de la Vérité.

Parmi les différentes ſortes d'Hermès, on diſtinguoit les Hipparchiens, que le fils de Piſiſtrate, tyran d'Athènes, avoit érigé, non-ſeulement dans la ville, mais dans tous les bourgs & villages de l'Attique, & ſur leſquels il avoit fait graver différentes ſentences morales, pour porter les hommes à la Vertu.

Lorſqu'au lieu de la tête de Mercure ou de Priape, on mettoit celle d'un autre Dieu, comme de Minerve, d'Apollon, de Cupidon, d'Hercule, d'Harpocrate, ou d'Anubis, alors le pilaſtre devenoit un composé de deux Divinités, dont on réuniſſoit les noms, & qu'on appelloit *Hermathenes* *, *Hermapollon*, *Hermeros*, *Hermeracle*, *Herm'harpocrate* **, *Hermanubis*.

On ne ſe contenta point de repréſenter des Dieux ſous cette forme de ſtatues, on érigea des Hermès à la gloire des grands hommes. Socrate, Ariſtote, Platon, Homere, Hérodote, Thucidide, Themiſtocle, Miltiade, Xenocrate, &c. avoient des Hermès ſur leſquels on gravoit leurs noms en lettres quarrées auſſi. Delà vient que les Athéniens nommoient un homme de mérite un *Homme quarré*.

Il y avoit cette différence entre l'Hermès de Mercure & celui de Priape, que le premier porte des aîles à la tête; celui de Priape n'a que de la barbe, comme on le voit ſur notre Planche. Les femmes ſtériles d'entre le peuple les ornoient de fleurs & de rubans aux parties naturelles, dans l'eſpoir de ramener la fécondité au ſein de leur ménage.

---

* Le nom grec de *Minerve* eſt *Athènes*.

** Spon, dans ſes *Recherches curieuſes*, conjecture fort heureuſement que les Anciens ont peut-être voulu nous apprendre par cette double figure, que le ſilence eſt quelquefois éloquent.

81



82



Tom. III.

« Le culte de *Roudra*, l'un des trois Dieux fecondaires (les » deux autres font Brama & Vifchnou), eft le culte le plus » étendu chez les Indiens. Le *Lingam*, c'eft-à-dire, les parties » naturelles de l'homme réunies à celles de la femme, fous » la forme duquel on l'honore, eft le fymbole de la Nature » toujours produifante ; tous les Etres participent à la matière, » & fe perpétuent par l'union de ces parties, qui, en elles-» mêmes, n'ont rien d'indigne de celui qui les a faites : voilà » en deux mots le fonds du *Linganifme*, que l'on fera remon-» ter, fi l'on veut, jufqu'aux premiers âges du monde.

» La Secte des *Linganiftes* eft fort nombreufe.

« Les Indiennes portent le *Lingam* au front ».

» On voit à Maddol, près de Goa, une Pagode, dont la » tour eft à étages, & ronde en forme de *Lingam* ».

Extrait du Difcours Préliminaire du Zend-Avefta de M. Anquetil.

PLANCHE LXXXIII.

Ce Tableau, dont le champ eft de couleur plombée, fut découvert dans les fouilles de Portici. Le fond de cette agréable compofition eft couvert d'arbres & de ceps de vigne. Le Bacchus qui en fait le principal perfonnage, eft d'un bon coloris ; le mouvement de cette figure eft gracieux. Il fourit avec douceur : couronnés de feuilles & de fleurs, fes longs cheveux bouclés naturellement, tombent en partie fur fes épaules ; le refte, affujetti fous un large diadême, ornement de fon front vient former un nœud fur la fommité de la tête. Une peau qui defcend de deffus fon épaule, vient le ceindre par le milieu du corps. Une longue draperie lui couvre l'épaule, le bras, la jambe & le pied du côté gauche ; un pan de cette draperie paffant par derriere fon col, retombe fur fon bras droit, & laiffe à nud tout le refte. Il porte à la jambe droite décou-

verte jufqu'au mollet, une efpèce de botine de peau de bête fauve ; de la main gauche élevée par-deffous fon manteau, il tient un long tyrfe, orné d'un nœud de rubans ou de bandelettes. Sa main droite verfe d'un vafe en forme de corne à trois pointes, du vin dans une patere. Un Satyre à terre, & s'appuyant fur une main comme pour fe relever, tient de l'autre cette patere, ou plutôt la laiffe échapper d'entre fes doigts, enforte que toute la liqueur s'en répand fur fon eftomach ; tandis que Bacchus lui preffe de fon pied le ventre, à l'endroit où la partie humaine du monftre s'unit à la partie de chèvre; la tête du Satyre eft fort endommagée. Sur le côté du Tableau, on voit un arbre qui foutient une vigne, & au pied duquel s'éleve un autel quarré, ou une bafe groffièrement travaillée. Sur cet autel eft un Priape, dont le principal attribut n'eft rien moins qu'équivoque. Cette petite ftatue porte à la main une efpèce de rofeau fendu par un bout, ou quelque chofe qui en approche. De la main gauche il tient une forte d'inftrument qu'on ne fauroit fpécifier ; fur fa tête en guife de cornes, font fichées deux perches très-minces, très-déliées, & dont l'une des deux eft très-longue, & s'éleve très-haut.

On pourroit rendre raifon des arbres qui ornent cette compofition, en difant que les Egyptiens attribuoient à Ofiris, qui eft le même que Bacchus, l'invention de la culture des arbres & des plantes. Tibull. I. Elég. VIII 32, & feq.

Le nœud de rubans qui orne la tête de Bacchus forme deux cornes, conformément au coftume que les Peintres & les Sculpteurs de l'antiquité obfervoient en repréfentant ce Dieu cher à l'agriculture, qui, le premier, dit on, fit fervir le bœuf au labourage.

On le couvroit auffi d'une peau de Cerf ou de Daim, comme une marque diftinctive, & on l'armoit d'un tyrfe.

Le vafe en forme de corne à trois pointes, dont fe fert Bacchus pour abreuver le Satyre, fait allufion, fans doute, aux

vafes

83



84



vases en forme de trépiéd, dont on faisoit usage dans les Orgies Bacchiques, & qui indiquoient les trois coups de vin qu'il falloit boire en l'honneur de Bacchus, de Vénus, & de la Divinité qui présidoit aux querelles des Buveurs.

Nous avons déjà remarqué que les Satyres étoient les symboles personnifiés de la luxure & de l'intempérance, & rien ne l'exprime mieux que notre Figure; l'allégorie en est sensible: renversé sur le dos, il fait de vains efforts pour se relever; Bacchus est là qui le terrasse, enchaîne toutes ses forces, & l'empêche d'aller faire un sacrifice au Priape voisin. Les Anciens vouloient ainsi faire entendre que le vin annule toutes les facultés du Buveur sans mesure; & c'est ce qu'Ovide a eu sans doute en vue dans ces vers qui ont tant de rapport à notre sujet.

Vina parant animum Veneri: nisi plurima sumas,
Et stupeant multo corda sepulta mero.
Nutritur vento, vento restinguitur ignis:
Lenis alit flammas, grandior aura necat.
Aut nulla ebrietas, aut tanta sit, ut tibi curas
Eripiat: si qua est inter utramque nocet.

Rem. Am. V. 805. & seq.

Bacchus réveille & provoque l'Amour:
Mais, prise avec excès, sa liqueur est traîtresse;
Elle endort le cœur sans retour,
Et fait languir le feu de la tendresse.
Le flambeau de l'amour s'allume en s'agitant;
Mais il s'éteint ou se consume vite,
Quand on l'expose au trop grand vent.
Une pointe de vin ranime, échauffe, excite;
Il faut, pour être heureux, perdre un peu la raison.
Mais pour jouir de sa conquête,
Il faut aussi que le cœur & la tête
Soient toujours bien à l'unisson.

Voyez encore Martial, I. 107. Petrone, cap. 130, & ses Commentateurs.

Quant au Priape, on trouvera l'explication & la raiſon de ſes divers attributs, *in Priap., Carm.* 83. Horace I. Satyr. 8. &c.

PLANCHE LXXXIV.

Sur un fond blanc on voit une petite Colonne fort mince, une eſpèce de poteau orné d'une bandelette en ſpirale; un vaſe contre lequel, d'un côté, eſt dreſſée une palme; & de l'autre, un cercle; un baſſin ſoutenu ſur une baſe, & enfin un oiſeau. Ces divers objets peints en clair-obſcur, ont rapport aux prix accordés aux vainqueurs dans les Jeux publics. Le Vaſe, eſpèce d'*Ampoule*, eſt là pour indiquer l'huile dont on frottoit le corps des Athletes, on le leur donnoit en préſent après la victoire; & le Baſſin rappelle l'uſage où l'on étoit de ſe laver après les exercices de la Gymnaſtique. Le Cercle fait alluſion peut-être au ſabot, à la toupie, jeu grec, auquel les Romains ne dédaignoient pas de s'amuſer; ou mieux encore, il repréſente cette Roue dont les malheureux condamnés à combattre les bêtes féroces dans le Cirque, ſe ſervoient pour épouvanter & faire fuir les Lions qu'on lâchoit ſur eux; c'étoit là leur ſeule arme; & ils s'en ſervoient ſouvent avec ſuccès. Deux paſſages latins confirment cette conjecture: Caſſiodore, Var. Epiſt. L. V. dit: *Alter labenti rotâ feris offertur;* & Senéque, *de Irâ*, nous apprend: *Elephantos porci vox terret, Leonem rotarum verſata facies.*

Conſultez Panvin. *de Lud. Circ. II.* 5. Bullengerus, *de Ven. Circi. Cap.* 23.

PLANCHE LXXXV.

A l'ombre d'un arbre s'éleve ſur une baſe ronde une ſtatue peinte en marbre, & repréſentant un Bacchus avec de la barbe. Il eſt habillé par en bas d'une longue tunique qui lui enveloppe les pieds, & par-deſſus il porte comme une cuiraſſe: ſa tête

eſt ornée d'une eſpèce de couronne radiée qui n'eſt peut-être qu'un cimier de caſque. D'une main il tient un long bâton qui eſt à la fois une pique & un tyrſe ; la pointe en eſt renverſée. De l'autre, il porte une ſorte de meſure ; on voit, couchée près du piedeſtal une branche de palmier, & un grand vaſe à deux anſes & de métal, au fond duquel eſt une liqueur rouge. Sur le devant de ce Tableau trouvé à Portici, on voit encore la tête d'un agneau, & un autre vaſe étroit qui n'a qu'une anſe, & qui reſſemble à un Idre. Il eſt d'une couleur de métal. Derrière, ſur une petite élévation de terre, eſt un grand diſque, ou plat oval de métal, & avec une anſe à jour. Deſſus ce plat eſt dreſſée une pomme de pin peinte au naturel ; on y a placé encore une eſpèce d'anguille ou de ſerpent plié en cercle, & au milieu pluſieurs ſortes de fruits, peut-être des dattes. Le fond du Tableau offre la vue d'une campagne enrichie de plantes ; & dans l'éloignement on voit une montagne, au haut de laquelle eſt un édifice.

La barbe n'eſt pas ce qui doit le plus étonner dans notre figure de Bacchus ; c'eſt ſa cuiraſſe qui eſt digne de remarque, & qu'on rencontre plus rarement ſur les monumens antiques. Les Anciens aimoient à joindre & ſouvent à confondre Mars & Bacchus, le Dieu de la Guerre & celui du Vin. Les Buveurs ſont rarement en paix ; d'ailleurs le Vin échauffe l'eſprit, donne du courage, aveugle ſur les dangers. Un Soldat eſt ſûr de la victoire, quand il a trempé ſes armes dans le Vin. Mais auſſi que de querelles cette boiſſon perfide fomente & éterniſe ! que de fois un joyeux Banquet s'eſt changé en un théâtre ſanglant ! L'Hiſtoire n'avoit que trop appris aux Anciens les funeſtes effets du Vin pris ſans meſure ; & c'eſt ſans doute ce qui les engagea à donner à Bacchus le caſque, la cuiraſſe, la lance & les autres attributs de Mars.

La liqueur contenue dans le grand vaiſſeau renverſé, paroît être du Vin. D'autres y voyent du ſang ; ce qui rappelle les ſacrifices humains en uſage à Tenedos & à Chios dans le culte

qu'on rendoit à *Bacchus-Omadius*. On y mettoit en pièce un homme tout vivant. On y fubftitua des animaux, comme on peut le voir dans notre Tableau, où le Peintre a placé une tête d'agneau.

Plutarque, Symp. V. Queft. 3, prétend que la Pomme de Pin eft confacrée & convient à Bacchus, parce que là où les Pins croiffent en abondance, la vigne donne les raifins les plus doux; Suidas en donne une autre raifon. C'eft, dit-il, parce que la Pomme de Pin reffemble à un cœur d'homme; par allufion au pouvoir que Bacchus a fur les hommes. Les Pommes de Pin étoient employées dans les myftères, dans les orgies & dans les proceffions bacchiques. On offroit même des facrifices de Pommes de Pin : on en voyoit auffi fur les autels de Cybelle & d'Efculape.

Les Egyptiens regardoient l'Anguille comme un poiffon facré. C'étoit un Dieu très-puiffant dans leur religion.

Tous les détails de ce Tableau pourroient convenir auffi à Ofiris.

PLANCHE LXXXVI.

Cette peinture quarréé oblongue, découverte dans les fouilles de Gragnano, le 4 Avril 1760, repréfente, dans un cadre, l'intérieur d'un appartement, dont les murs font nuds; c'eft une efpèce de ferre. On y voit fur un appui de pierre un gros fruit, qu'on pourroit prendre pour une Grenade; plus bas à terre, une Grappe compofée de quantité de cerifes rouges, de l'efpèce du *Griottier;* & plus loin, la moitié d'un Melon de la forme d'une poire.

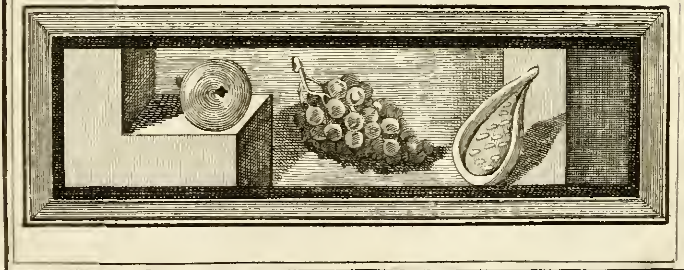
Pline, XIII. 19, nous apprend que de fon tems, c'étoit principalement vers *Carthage* *, que fe trouvoit le Grenadier; & il ajoute : « il y en a de plufieurs fortes : on appelle *Apyrenes*

* C'eft pour cela que le nom latin du Grenadier eft *Punica*,

85



86



» les Grenades qui n'ont point de noyau ; les Grenades de Sa-
» mos ſont de deux ſortes, & pareillement celles d'Egypte : car
» les unes viennent ſur des Grenadiers à feuilles rouges, & les
» autres ſur des Grenadiers à feuilles blanches. La fleur de Gre-
» nade ſe nomme *Balauſte*, & la couleur qu'elle donne pour
» la teinture des draps, prend le nom de *Balauſtin* ».

Les Griottes ſont de groſſes Ceriſes à courte queue. Depuis le tems de Lucullus, on cultive le Griottier dans toute l'Europe.

Pline nous apprend que les premiers Melons furent cultivés dans la Campanie ; & encore aujourd'hui, en effet les environs d'Acerra, petite ville du Royaume de Naples, dans la terre de Labour, produiſent les Melons les meilleurs, & en grande quantité.

Tournefort compte ſept eſpèces de Melons : il y a beaucoup de variétés dans ce fruit. Les uns ſont de forme allongée, les autres de forme ovale, arrondie, renflée, &c.

Il eſt parlé dans les *Tranſactions Philoſophiques* N°. 475, Sect. 6, des graines de Melon qui avoient trente-trois ans, & qui ont produit de très-bons Melons ; & dans les mêmes *Tranſactions*, N°. 464, de graines de Melon de quarante-trois ans qui ont donné du fruit.

De la Quintinie a le premier publié il y a plus de 80 ans, dans les *Tranſactions Philoſophiques*, la vraie culture des Melons ; & perſonne en France n'a depuis lors rencheri ſur ſa méthode.

PLANCHE LXXXVII.

Un trophée fait le principal ſujet de ce Tableau, découvert dans les excavations de Civita. Il occupe le milieu de cette compoſition, poſé ſur un tronc d'arbre, ſans doute de chêne. Il eſt couronné d'un caſque de fer, qui pour panache ou pour cimier n'a qu'un petit anneau. Il eſt orné ſur le devant de deux petites palmes, & de deux cornes ; immédiatement deſſous les

deux ouvertures du visage & des joues, est figurée la tête d'un cloud, ou quelque chose qui rappelle la pointe d'un dard & qui sert de hausse-col. A droite du trophée est un petit brassard & un gand de fer tenant un dard. De l'autre côté est un autre dard soutenu par une figure aîlée de la Victoire, qui passe à cet effet son bras & sa main gauche derrière le trophée. Cette belle Figure est habillée de blanc & porte un manteau violet. On lui voit à la main droite un marteau, comme pour s'en servir à la construction du trophée. Le même bras dont elle soutient un dard est garni d'un bouclier de couleur de cuivre, ainsi que les deux autres dressés au pied de l'arbre, auquel est attachée avec un cloud une cuirasse jaune; elle est garnie d'une cotte de maille brodée en arabesque, & d'un rouge changeant, avec de petits rubans qui pendent tout autour à l'ordinaire. Le vainqueur porte à la main droite, appuyée sur le devant du trophée, un étendart quarré & blanc, comme pour le joindre aux autres dépouilles. Sa gauche tient une longue pique. Il est couronné de feuilles tissues avec des bandelettes dont on voit pendre les bouts. Sur le plastron qui couvre sa poitrine, au milieu de sa cuirasse, est une égide, une tête de Meduse. Il porte tout l'équipage d'un guerrier, le baudrier, la cotte-de-maille, la clamyde; ses espèces de bottine de couleur jaune, sont ornées de deux têtes sur le devant de la jambe. Derrière & aux pieds de la Victoire, est posé à terre un autre casque orné de cornes & d'un haut panache.

Les Anciens non-seulement élevoient des trophées à la gloire des vainqueurs; ils aimoient encore à en multiplier & à en conserver les images, en les peignant sur les murs de leurs maisons. Diodore de Sicile, Liv. XIII. 24, donne une raison bien philosophique de la coutume des Anciens, qui dans l'origine, pour dresser leurs trophées, ne choisissoient que des troncs d'arbres, & non une pierre durable & qui eut résisté aux outrages du tems. C'est, dit-il, afin de ne point éterniser les haines nationales & pour faire ressouvenir aux vainqueurs

que les retours de la Fortune ſont fréquens ; qu'il en faut craindre l'inconſtance, & ne point trop irriter un ennemi qui aujourd'hui vaincu, peut ſe relever demain ; enſorte qu'un triomphateur inſolent, trop ſouvent peut ſurvivre à l'orgueil de ſes trophées. Le regne de Louis XIV n'a que trop vérifié cette belle leçon de Diodore. Les monumens de pierre & d'airain que ce Prince faſtueux, dans les beaux jours de ſa gloire, a permis à l'adulation de lui ériger de toute part, ont penſé lui coûter cher, & l'ont aſſez humilié ſur le déclin de ſa vie, pour ſervir d'inſtruction à ceux qui feroient tentés de l'imiter. La porte de S. Denis à Paris eſt un arc de triomphe compoſé de deux trophées qui n'ont pas peu contribué à l'animoſité des Hollandois, dont le nom y eſt flétri à jamais par ces mots : *Male memori Batavorum gente ſubactâ. . . .* &c.

Les Thébains, pour avoir fait un trophée de bronze en mémoire d'une victoire remportée ſur les Lacédemoniens, furent accuſés devant le tribunal des Amphictyons *. Plutarque, *Quæſt. Rom.* 37, dit que ceux qui, les premiers, imaginèrent des trophées en marbre ou de bronze, furent blâmés de cette innovation : *Parum laudi adeptos qui primi lapidea aut ænea ſtatuerunt trophæa.* Avant Domitius Ænobarbus & Fabius Maximus, *Numquam*, (dit Florus, III. 2), *populus Romanus hoſtibus domitis victoriam ſuam exprobravit.* Pauſanias, dans ſa Béotique, IX. 40, nous apprend que ce n'étoit pas la coutume des Macédoniens d'atteſter leurs victoires par ces ſortes de monumens. Caranus, un de leurs Rois, après avoir défait un petit Prince, voiſin de ſon Empire, fit élever, à l'exemple des Argiens, un trophée qu'un lion, ſorti de la forêt du Mont Olympe, vint auſſitôt renverſer. Caranus comprit par cet événement, qu'il n'avoit pas agi ſagement en donnant à ſes voiſins un juſte ſujet de le

---

* C'étoit les Etats-Généraux de la Grèce. Ils s'aſſembloient deux fois l'an dans le Temple de Cerès. La Diète de l'Empire, en Allemagne, peut nous en donner une idée.

haïr à jamais. Auſſi depuis ce tems-là, Caranus & ſes ſucceſſeurs, ſe ſont bien gardés d'ériger aucun trophée, dans la crainte de ſe faire un ennemi irréconciliable d'un peuple vaincu. Alexandre, quoiqu'en diſe Hérodien, n'éleva jamais aucun trophée. L'Abbé Gedoyn, de la traduction duquel nous venons d'emprunter ce paſſage ſi digne de remarque, ajoute en notes : « Si les Rois & les Princes liſoient, quel fond d'inſtruction ne » trouveroient-ils pas dans un trait hiſtorique comme celui-ci ? »

On rencontre fréquemment ſur les médailles un heaume accompagné de cornes, pour exprimer la valeur & la force militaire; pluſieurs Nations antiques avoient adopté ce ſymbole qui ne ſeroit pas de mode aujourd'hui. Les monumens Étruſques nous en fourniſſent des exemples.

On a conjecturé, mais ſans beaucoup de fondement, que ce trophée militaire orné d'une égide, regardoit l'Empereur Domitien, parce qu'il affectoit d'être ſous la protection ſpéciale de Minerve.

Non-ſeulement les Romains, à l'exemple des Grecs, dreſſèrent des trophées à leur gloire, en matière durable; ils introduiſirent de plus l'uſage de les porter en triomphe. Il exiſte des médailles repréſentant les vainqueurs qui portent eux-mêmes leurs trophées ſur leurs épaules. Il eſt vrai qu'on s'étoit fait une loi d'expoſer les trophées aux injures de l'air, & de les laiſſer tomber d'eux-mêmes ſans les réparer. Mais auſſi il n'étoit pas permis de les arracher.

Une médaille Romaine nous repréſente Mars portant un trophée, avec cette inſcription remarquable : *æternitas.*

Otrhyadès, reſté ſeul après la fuite des Argiens, ſe traîne percé de coups ſur le champ de bataille, recueille ſes armes, dreſſe un trophée avant de mourir, & écrit de ſon ſang ſur ſon bouclier : *j'ai vaincu.*

On ſçait encore que Pompée ayant terminé la guerre contre Sertorius, dreſſa des trophées ſur les Pyrenées, avec des inſcriptions faſtueuſes, bien différentes du ſtyle ſimple, modeſte & noble

87



88



Tom. III.

noble des beaux ſiècles de la Grèce. Céſar, pour plaire aux Romains que choquoit cette vanité, traverſant les pyrenées après la guerre d'Afranius, ſe contenta de conſtruire un Autel auprès des trophées de Pompée.

Les colonnes Trajanes & Antonines ſont de vrais trophées.

Enfin, Néron ſe dreſſa de magnifiques trophées avec une partie des biens de ſa tante Domitia, qu'il fit mourir à ce ſujet.

Après la priſe de Jéruſalem, on decerna à Veſpaſien & à Titus, des arcs de triomphes chargés de trophées Judaïques.

Les ſoldats même avoient le pouvoir & la coutume d'étaler dans la partie de leurs maiſons la plus remarquable les dépouilles priſes ſur les ennemis, ou du moins d'en faire peindre les trophées ſur les murailles; & c'eſt cette coutume que notre tableau nous confirme d'une manière indubitable.

Le mot trophée, *tropæum*, vient du grec τρὸπη, *fuite* de l'ennemi.

PLANCHE LXXXVIII.

Ce petit Tableau d'ornement eſt diviſé en trois morceaux: dans celui du milieu eſt un taureau marin placé ſur une corniche, laquelle eſt ſoutenue par une colonne dont le chapiteau eſt d'ordre ionique. Les deux autres quarrés, peints aux deux côtés de ce Sujet de fantaiſie, ſont parfaitement ſemblables, & repréſentent des feſtons compoſés de feuilles & de fruits entrelaſſés les uns dans les autres; ſur leurs extrêmités élevées ſont perchés des oiſeaux.

PLANCHE LXXXIX.

La Bordure de ce ſingulier Tableau, découvert dans les fouilles de Civita le 4 Avril 1761, eſt compoſée d'une bande rouge-foncée, puis d'un trait blanc, & enfin d'une autre

bande plus large & noire. L'entrée du fameux cheval de bois dans la ville de Troie en eſt le ſujet. On voit l'intérieur de cette Ville fermée par des murailles à creneaux, & défendue par trois tours. Sur le devant, dans un coin du tableau, l'une de ces tours eſt ceinte d'une large draperie de couleur rouge-foncée, qui paſſant par deux creneaux vient ſe croiſer, aſſujettie par un cordon, & retombe en guirlande. Preſqu'auſſi haut que cette tour qui en cache le reſte, le grand cheval de bois, de couleur jaune, montre ſa partie de devant, ſon poitrail & ſes deux jambes. Sa tête, outre la têtière, eſt ornée d'une eſpèce de cimier dont la queue ſe prolonge par-deſſus ſon col, & lui tient lieu de ſes crins. Une large draperie paſſe par-deſſus ſon col & vient former un nœud ſur ſon poitrail. Son eſchine eſt couverte d'une peau dont les extrémités pendent le long de ſes côtes. Les anciens cavaliers mettoient ſur le dos de leur monture des peaux en guiſe de ſelle. Entre ſes deux jambes on voit un morceau de bois de traverſe qui ſert probablement d'appui au corps du cheval. Les pieds de cette vaſte machine poſent ſur une grande table de bois, deſſous laquelle on apperçoit un autre morceau de bois, de forme ronde, qui indique ſans doute une des roues, qui la font mouvoir. Deux files de perſonnages dont on n'en diſtingue que quatre, ſont occupées à tirer une grande quantité de cables attachés au piedeſtal du cheval. Les deux premières figures ſont bizarrement vêtues. Leurs habits blancs & courts ne leur tombent que juſqu'au milieu des cuiſſes. Le reſte demeure nud. Elles portent une eſpèce de capuchon qui leur couvre la poitrine, les épaules & la tête, au haut de laquelle cette ſorte de guimpe vient ſe terminer en pointe & former un toupet relevé. Les deux autres perſonnages qui ſuivent ceux que nous venons de décrire portent auſſi comme des maſques à face de chien, d'une couleur claire-obſcure tirant ſur le rouſſâtre. A côté de ces figures, on en voit une autre d'homme qui danſe, & encore deux autres qui paroiſſent chanter devant le cheval de bois. A la gauche de ce ſimulachre

eſt un groupe de femmes & d'enfans, vêtus d'un habit long & blanc avec une coëffe rouge relevée ſur le devant de la tête. Tous ces perſonnages paroiſſent encore porter un maſque de la même couleur rouge, & tiennent à la main de petites branches d'arbres. De l'autre part, ſur le ſecond plan du tableau & ſous les murs de la Ville, on remarque une longue proceſſion, compoſée de figures, couvertes de longs habits, & portant des flambeaux allumés ; au milieu de l'eſpace que laiſſent vuide ceux qui vont en proceſſion & ceux qui font marcher le cheval de bois, s'élève une colonne ronde, au haut de laquelle eſt une urne, ou quelque choſe d'approchant; mais qu'on ne ſauroit bien ſpécifier. C'eſt peut-être le tombeau d'Hector, d'Ilus ou de Laomedon ; ou bien la tour de Bergame. Au pied de ce monument, aſſis ſur une pierre, à l'ombre d'un grand arbre, eſt un vieillard en habit long. Le dos tourné à la machine, il donne toutes les marques de la douleur, il ſoutient ſa tête de ſa main droite, & il a le coude appuyé ſur ſon genouil. On pourroit le prendre pour le malheureux Laocoon. Derrière la colonne, dans l'éloignement, on diſtingue pluſieurs cyprès, autour d'un édifice qu'on pourroit prendre pour un Temple. Sur le devant du tableau, au côté oppoſé au cheval de bois, ſur une haute baze de marbre porphiré & entouré d'une draperie nouée avec grace, & d'une couleur changeante de rouge en blanc, s'élève la fameuſe ſtatue de Pallas, de métal jaune. Cette Divinité a le caſque en tête, la pique à la main droite; ſon bras gauche eſt paſſé dans ſon bouclier. Au bas du piedeſtal de ce ſimulachre ou de cet autel, eſt agenouillée une figure dont on ne voit que le dos. Elle eſt en habit long. Sa tête eſt couverte & ſes bras écartés & tendus vers la ſtatue indiquent qu'elle eſt occupée à prier. A ſa main droite, elle porte un bouquet de feuilles. Ne ſeroit-ce point l'épouſe infortunée de Laocoon, qui, frappée de la mort de ſes fils & de la cécité de ſon mari, vient pour fléchir Minerve? Ne ſeroit-ce point Caſſandre, qui, mépriſée de ſes Concitoyens,

vient implorer la vengeance de la Divinité. Enfin, cette figure ne pourroit-elle point paſſer pour Hécube qui remercie Minerve d'avoir délivré Troie. Près de ce dévot perſonnage, eſt un veillard debout. Ses cheveux longs flottent en déſordre ſur ſes épaules, ſon vêtement blanc tombe juſques ſur ſes pieds dont on n'apperçoit que le bout. Il tient quelque choſe à la main qu'on ne peut diſtinguer. C'eſt peut-être Helénus, frère de Caſſandre, &fameux Devin qui prédit la priſe de Troie par un cheval de bois; ou plutôt ce ſera *Panthus*, Prêtre deſſervant le Temple de Minerve, dont parlent Virgile, Æn. II. 319, & Servius, ſon commentateur. L'horiſon du tableau eſt borné par des campagnes montueuſes, à travers leſquelles on diſtingue une femme qui paroît courir avec beaucoup d'empreſſement; elle a le ſein tout découvert. Son bras droit élevé tient une eſpèce de flambeau qu'elle agite dans les airs. On veut que ce ſoit Caſſandre. On ſe rappelle que cette fille de Priam, lors du Siége de Troie, courut furieuſe, échevelée comme une Bacchante, portant une branche de laurier à la main, & prédiſant aux Troyens incrédules les malheurs qui alloient fondre ſur ſa patrie. Envain la fit-on renfermer dans une tour; loin de gémir ſur ſa captivité, elle ne ceſſa d'y chanter la captivité prochaine de ſes Compatriotes endurcis. Ce fut cette malheureuſe Princeſſe, qui, la nuit même de la priſe de Troie, aux pieds de l'Autel de la chaſte Minerve, reçut de la part d'Ajax le dernier des outrages pour une Vierge: leçon peu encourageante pour ceux qui ont à cœur le bien public de leur nation. D'autres Savans, au contraire, reconnoiſſent dans cette figure la belle Helène qui donne le ſignal aux Grecs, cachés dans leurs vaiſſeaux, en attendant le moment de ſurprendre la patrie de Pâris: Hélène, épouſe infidèle, mais enchantereſſe, dont le mari trop facile ne put ſe refuſer à ſes doux embraſſemens, au moment même qu'il s'avançoit ſur elle pour la tuer.

Le cheval de bois qui ouvrit une brèche des murailles de Troie, aſſiégée par les Grecs vengeurs de Ménelas, n'étoit

certainement, dit Paufanias, I. 23. qu'une machine de guerre inventée par Epeus, fils de Panopée, Ingénieur & Statuaire. C'étoit une machine dans le genre de celle appellée *aries*, *bélier*. On en montroit un fimulachre de bronze dans la citadelle d'Athènes.

On remarquera avec Plutarque, que la ville de Troie fut prife trois fois, & toutes les trois fois par le moyen des chevaux. La premiére fois Hercule la prit avec les Courfiers de Laomédon. La feconde prife fut l'ouvrage d'Agamemnon, qui s'en fit ouvrir la brèche en introduifant fon cheval de bois; & enfin, elle céda encore à Carideme; un cheval étant tombé fur la porte même de la Ville, laiffa à l'ennemi l'occafion d'entrer à l'improvifte. La Capitale de la Troade ne compta que fix Rois, & la durée de fon exiftence fut de deux fiécles & demi; fondée l'an du monde 2524, elle fut brûlée l'an 2820, 1184 ans avant l'Ere vulgaire, & 431 avant la fondation de Rome. Alexandre la fit rebâtir & lui donna fon nom. Dans la fuite elle devint Colonie Romaine, fous Augufte, qui renouvella auffi les jeux Troyens déchus fous Tibere & abolis fous l'Empereur Claude.

On a prétendu que les mafques qu'on rencontre fur les monumens antiques qui nous ont tranfmis la prife de Troie par un cheval de bois, étoient placés là à deffin, pour avertir le fpectateur que la fcène dont on le rendoit le témoin n'étoit qu'une fable: d'autres ont conjecturé bien plus vraifemblablement, que les perfonnages de notre tableau portent des mafques, parce qu'on en portoit dans les grandes folemnités, aux pompes facrées de Bacchus, d'Ifis, de Cérès, &c. Et on fait que les Troyens ajoutant foi à la dévotion hypocrite des Grecs envers Minerve, célébrèrent une fête en l'honneur de cette Divinité à la réception du vœu prétendu que lui faifoient leurs ennemis. D'ailleurs, Virgile attribue l'invention ou du moins l'ufage des mafques, aux Aufoniens, Colonie des Troyens.

Aux fêtes d'Ifis, on prenoit des mafques de têtes de chien; aux fo-

lemnités de Mithra, on se couvroit le visage de masques de lion, de corbeau & d'autres animaux.

Dans toutes les cérémones religieuses, on a fait usage de flambeaux, comme on le voit dans notre peinture. Apulée, Met XI. en donne une raison, au sujet de la procession Isiaque: *Magnus præterea sexûs utriusque numerus lucernis, tædis, cereis, & alio genere ficti luminis siderum cælestium stirpem propitiantes.*

L'Eglise a sanctifié cet usage antique, & le cierge qu'elle met à la main du fidèle représente sa foi vive & sa charité ardente. A l'exemple des flambeaux allumés jour & nuit devant l'Autel, le cœur de l'homme dans tous les instans de sa vie doit brûler de l'amour de son prochain, & se consumer tout entier au service de ses semblables. Les Prêtres plus communément portent des cierges; & alors, c'est un emblême de la lumière pure qu'ils devroient laisser sur leurs traces, & des instructions salutaires dont le peuple a tant besoin & dont il n'est que trop souvent frustré. Aux Messes solemnelles, on tient élevés deux cierges, pendant la lecture de l'Evangile, afin de nous apprendre que ce Livre est un flambeau allumé dans le Ciel pour éclairer les deux Mondes.

Notre peinture nous offre une véritable procession, telle qu'il étoit d'usage d'en faire dans le Paganisme. Cette cérémonie religieuse remonte à la plus haute antiquité. Ceux qui y assistoient étoient vêtus de longues robes blanches de lin & portoient des flambeaux allumés.

Les Hébreux ne paroissent pas avoir connu les processions.

La Religion Chrétienne, qui a consacré tout ce qu'elle a trouvé d'innocent chez les Payens, en a adopté les processions. Et il est évident que les Orgies de Bacchus & de Cérès, que ces marches sacrées qu'on faisoit autour des champs ensemencés, & que les Prêtres arrosoient avec de l'eau lustrale, ont donné lieu aux *Rogations*, &c. Fête auguste & décente où le Christianisme semble avoir voulu réparer les abus indécens & les

39



Tom. III.

déſordres en tout genre qui ſe commettoient pendant les Céréales & les Bacchanales.

PLANCHE XC.

Cette Planche renferme cinq morceaux de peinture dont nous ſommes redevables aux excavations faites à Civita.

1. *Sujet.* Le premier Tableau offre une colonnade ornée de guirlandes & de feſtons, qu'on pourroit dire être un *forum.* Le premier perſonnage qu'on y remarque eſt un homme debout; il porte une longue barbe & un manteau rouge foncé. C'eſt peut-être un Philoſophe, un grammairien, ou quelqu'autre maître; en un mot, un de ceux qui enſeignoient publiquement ſous le Portique : car dans chaque bonne ville de la Grèce & de l'Empire Romain, il y avoit de ces ſortes d'édifices ornés de colonnes, qui ſervoient ou de marché, ou de lieu d'aſſemblée du peuple, pour y délibérer ſur les affaires de l'Etat, ou de rendez-vous pour les Sages & les Sçavans qui y diſſertoient devant les auditeurs bénévoles; ou bien enfin c'étoit une école publique. Voyez Vitruve, V. 1. On voit enſuite trois jeunes hommes aſſis, vêtus de longues draperies. Celui du milieu eſt habillé de verd; les deux autres, d'une couleur rougeâtre. Le manteau du premier a cela de particulier, qu'il eſt garni de manches très-amples. Tous trois tiennent ſur leurs genoux & entre leurs mains des Tablettes d'une couleur foncée, & ſont en action d'y lire ou d'y écrire; tandis que derrière eux trois autres figures debout & appuyées contre les colonnes, paroiſſent écouter avec grande attention. A côté de cette ſcène paiſible, il s'en paſſe une autre bien plus triſte. Un pauvre jeune homme tout nud, à l'exception d'une ceinture brune, eſt tenu par les bras ſur le dos d'un autre perſonnage vêtu d'une couleur rougeâtre; un ſecond jeune homme habillé de verd & agenouillé, lui aſſujettit fortement les deux pieds, tandis qu'un homme encore jeune, le frappe de verges à bras tendu. Deux

autres Figures, dont une n'eſt preſque pas viſible, ſont témoins du ſupplice, & n'attendent peut-être que leur tour.

Il ſemble que le Peintre ait eu connoiſſance de ces vers de Plaute, Merc. A. II. Sc. 11. 31.

Cincticulo præcinctus in ſellâ apud magiſtrum aſſideres :
Cùm librum legeres, ſi unam peccaviſſes ſyllabam,
Fieret corium tam maculoſum, quam eſt nutricis pallium.

Comme on le voit, d'après ce paſſage du Poëte Comique latin, ce n'eſt pas d'aujourd'hui ſeulement qu'on s'eſt plû à tourner en ridicule la conduite des Pédagogues rébarbaratifs envers leurs malheureux écoliers ; conduite ſi oppoſée à la bonne éducation. Des châtimens ignobles & cruels ſont peu propres à inſpirer à la jeuneſſe le goût de la ſcience & de la Vertu. Cette triſte reſſource des Pédans n'eſt qu'une preuve de l'inſuffiſance de leurs moyens & de leur incapacité, dans le grand art de l'enſeignement.

On ſçait que Denis, le Tyran de Syracuſe, ayant été chaſſé par ſes propres ſujets, à cauſe de ſes cruautés, alla à Corinthe pour y exercer les fonctions de maître d'école, *Ludi magiſter ;* & l'Hiſtoire nous apprend qu'il fut auſſi cruel dans ſa claſſe que ſur le trône *.

C'eſt peut-être lui qui fait le ſujet de la Planche que nous décrivons, d'autant mieux que la ſcène qui y eſt repréſentée, doit être cenſée ſe paſſer en Grèce : car chez les Romains il étoit défendu par la loi *Porcia*, de battre de verges un homme libre. On ne dépouilloit tout nuds & on ne fuſtigeoit que les eſclaves. Le fouet étoit un ſupplice diffamant.

Horace, Ep. I. Liv. II. v. 70, fait mention d'un certain *Orbilius*, maître d'école de ſon tems & extrêmement ſévère, & lui donne pour épithéte le mot *Plagoſus*. On a reproché aux

* Martial appelle *Sceptra pedagogorum*, les houſſines, les baguettes, les verges, les férules, le martinet, &c. dont ſe ſervoient les anciens Maîtres d'école, & dont les modernes ne font que trop d'uſage encore.

Jéſuites

Jésuites * de n'avoir que trop mérité l'application de ce surnom odieux. Erasme, dans ses Colloques familiers, en parlant d'un certain Sylvius, maître d'école, fait dire à un de ses interlocuteurs : *Nec magis parcit nostris natibus quam si corium esset bubulum.*

Me François Rabelais parle ainsi, Liv. IV, Ch. 21, d'un fameux Maître d'Ecole nommé *Tempeste.* « Il fut, dit-il dans son » style animé, un grand fouetteur d'Escoliers au Collége de Mon- » tagu. Si, par fouetter pauvres petits enfans, Escoliers innocens, » les pédagogues sont damnés, il est sur mon honneur en la » roue d'Ixion, fouettant le chien courteau qui l'ébranle ; s'ils » sont par enfans innocens fouetter, sauvés, il doit être au- » dessus des Cieux ».

Ce qu'on appelle *Férules, donner des férules*, dans nos Universités, étoit un châtiment déjà en vogue du tems d'Ovide ; temoin ce passage :

Tu pueros somno fraudas tradisque magistris
Ut subeant teneræ verbera sæva manus.
Am. I. 13. 17.

Mais aucun Poëte n'a mieux peint une exécution scholastique que Prudence :

Vix hæc profatus (le Regent) *pusionem* (S. *vit.*) *præcipit.*
Sublime tollant, & manu pulsent nates :
Mox & remotâ veste virgis verberent
Teneramque duris ictibus virgis secent.
H. X. 696.

2me *Sujet.* Un peu moins grand que le précédent, on voit d'abord aux deux côtés de ce Tableau, deux fûts de Colonnes sans base ni chapiteaux. Une jeune femme, habillée en brun, coëffée d'une espèce de voile jaune qui lui tombe sur les épaules, appuyée contre l'une des deux colonnes, se tient debout derrière deux autres femmes assises sur un banc ou escabeau.

---

* Voyez le livre intitulé : *Mémoires historiques sur l'*ORBILIANISME *& les Correcteurs des Jésuites*, &c. 1764. *in* 12. 190 pag.

L'une eſt vêtue de verd ; la ſeconde que cache en partie la première, eſt couverte d'un habit brun. Debout devant elles, & portant une tunique d'un verd foncé, un homme leur développe & donne à examiner un pan de draperie de couleur violette. C'eſt ſans doute un marchand ; ſon coſtume groſſier & négligé, ainſi que ſon geſte, le font conjecturer avec beaucoup de vraiſemblance. Dans le fond du Tableau eſt une fabrique qu'on pourroit prendre pour une boutique, ou bien pour une de ces maiſons de plaiſir, *ſuburra*, *fornix*, garnies en dehors de bancs de pierre, où les femmes publiques aſſiſes préludoient aux myſtères de Vénus.

D'une autre part, on voit un eune homme habillé en violet, & préſentant quelque choſe qu'on diſtingue mal à une femme vêtue de rouge. Une vieille en habit verd & en manteau jaune s'approche en s'inclinant derrière cette femme & ſemble lui toucher l'épaule avec ſon bras. C'eſt peut-être encore quelque ſcène de galanterie. A Rome, les femmes publiques avoient des quartiers qui leur étoient conſacrés & dont les noms ſont venus juſqu'à nous : elles fréquentoient les Portiques de Pompée, d'Octave, le Forum de Livie. Rome moderne a conſacré cet uſage antique. A Athènes, les Courtiſanes habitoient le *Ceramique du dedans*, quartier de la Ville orné de Portiques bâtis de brique ou de tuile *; & l'une des principales promenades : l'autre Céramique, ou le *Ceramique du dehors* étoit un fauxbourg où Platon tenoit ſon Académie. Le ſcholiaſte d'Ariſtophane dit, que les Bateleurs & les femmes de plaiſir ſe tenoient devant le Temple de Minerve, *Scirade*. Etoit-ce pour nous inſinuer que les extrêmes ſe touchent?

3me Sujet. Le 3me morceau eſt une boutique de Cordonnier; on y voit un homme debout, vêtu en violet & le viſage tourné devant quantité de ſouliers ſuſpendus, attachés au mur. Un autre perſonnage, la tête couverte d'une barette, & portant un habit jaune, eſt aſſis ſur une eſcabelle. Un jeune homme ha-

---

* *Ceramiques* en grec ſignifie *Tuileries*.

billé de violet, un genoux en terre devant lui, paroît occupé à lui essayer une chaussure, ou à prendre la mesure de son pied. A côté de l'homme assis, on en voit un autre debout grossiérement vêtu d'une couleur roussâtre, & lui montrant une chose qu'on ne sçauroit spécifier; c'est peut-être un mémoire. Derrière est encore une figure debout couverte d'une casaque blanche, & portant à la main une espèce de pannetière ou de cabat.

Lucien, in Necyom. condamne Philippe, Roi de Macedoine, dans le Royaume de Pluton, au métier de Savetier * ; comme si c'étoit une grande punition, un grand affront, comme si c'étoit déroger pour un Roi ambitieux, & qui ne fit point à ses peuples tout le bien qu'il leur devoit, que de devenir un artisan honnête & paisible, utile à l'Etat dont il est en droit de réclamer la considération dûe à des services essentiels & journaliers.

On n'a pas non plus fait assez d'attention chez les Modernes à une Communauté respectable qui s'est établie d'elle-même en France en 1645 sous le nom de *Frères Cordonniers*, & qui ne fut approuvée qu'en 1664 par M. Hardouin de Perefixe. Les membres de cette Société obscure, mais bien estimable, mettent en commun tout le provenant de leur travail ; les dépenses économiques faites, le reste est distribué aux pauvres : ils ne font point de vœux ; ils ont seulement en vue l'état de charité & de désappropriation. Cet établissement, qui n'a fait aucun bruit depuis un siècle & demi qu'il subsiste pour le bien de l'humanité, méritoit tout autant l'accueil du public que ces fameux bureaux de beaux esprits qui se sont emparés des cent bouches de la Renommée. Ces Sages laborieux, qui pratiquent la Vertu dans le silence, valent bien sans doute cette foule de spéculateurs oisifs qui les dédaignent. Ceux-ci ont des couronnes pour bien dire ; ceux-là, pour bien faire, ne veulent & ne trouvent de récompenses que dans leur cœur.

* Les premiers statuts de la Communauté des *Savetiers* en France, remonte au mois de Janvier 1443 ; & ils y sont appellés *Bobelineurs*, *Carreleurs de souliers.*

4[me] Sujet. On y voit une Statue équeſtre de couleur de bronze, élevée ſur une haute baſe. A côté eſt une petite figure habillée de verd, aſſiſe, les jambes croiſées, ſur une pierre cubique, & regardant la ſtatue, comme pour la deſſiner ſur le papier quarré, eſpèce de grandes tablettes qu'elle tient ſur ſes genoux. De l'autre côté du piedeſtal eſt un autre perſonnage debout & penché qui paroît s'acheminer derrière une colonne.

Les ſtatues équeſtres ſont de l'invention Grecque; au rapport de Pline XXXIV. 10. *Equeſtres ſtatuæ Romanam celebrationem habent, orto ſine dubio a græcis exemplo, ſed illi* CELETAS * *tantum dicabant in ſacris victores.*

Les marchés de Rome & les places publiques étoient décorés de ſtatues équeſtres. Jules-Céſar ordonna de mettre celle qui le repréſentoit dans le forum de ſon nom. Le cheval & la ſtatue avoient été taillés par Lyſippe pour Alexandre-le-Grand. Céſar fit ôter la tête d'Alexandre de deſſus la ſtatue **, & y ſubſtitua modeſtement la ſienne. Auguſte ſon ſucceſſeur tint une conduite toute oppoſée; il raſſembla dans ſon Forum les ſtatues équeſtres de tous les grands Hommes de l'Empire, afin d'avoir ſans ceſſe ſes modèles ſous les yeux; c'eſt ce qu'il déclare lui-même dans un Edit promulgué à ce ſujet.

Les femmes mêmes qui avoient bien mérité de la patrie, furent aſſociées à la prérogative d'avoir des ſtatues. On ordonna une ſtatue équeſtre à Clelia, échappée des mains de Porſenna qui la gardoit en otage; cette Héroïne avoit paſſé le Tibre à la nage ſur un cheval: cette ſtatue équeſtre fut l'une des deux premières qu'on vit à Rome: *hanc primam*, (dit Pline,) *& Ho-*

---

* *Celetas* du mot grec Κέλης, *Cheval de monture.*

** C'eſt ainſi que, pour faire promptement une nouvelle ſtatue, on ſe contentoit d'en ôter la tête. Le tems qu'on auroit mis à ſculpter une ſtatue toute entière & toute neuve, auroit fait perdre à la flaterie l'occaſion de faire ſa cour à l'Idole du moment, à la Divinité éphemère qui occupoit le Trône Impérial.

ratii coclitis publice dicatam crediderim. Pedestres sine dubio Romæ fuere in autoritate longo tempore.

La première statue de bronze qu'on vit à Rome, du moins la première jettée en fonte dans cette Ville, fut la statue de Cérès *; on la fit des deniers provenans de la vente des meubles de Cassius, qui fut tué par son propre père pour avoir aspiré à la Royauté.

L. Actius, célèbre entre les Poëtes de son tems, fit faire une statue de bronze beaucoup plus grande que sa taille, & la plaça dans le Temple des Muses. *In Camœnarum æde maximâ formâ statuam sibi posuit, quùm brevis admodum fuisset*, dit Pline.

Valere Maxime observe que ni à Rome, ni en aucun autre endroit de l'Italie, on n'avoit vu de statues d'or, avant que Glabrion en exposât une équestre pour Marcus-Acilius Glabrion son père, dans le Temple de la Piété, après la défaite d'Antiochus-le-Grand aux Thermopiles.

Les statues équestres de Pollux, de Domitien, de Trajan; Marc-Aurele, Antonin-le-Pieux, celle d'Alexandre Sevère, placée dans le *Forum transitorium de Nerva*, sont célèbres dans l'Histoire des Arts.

Cassiodore nous apprend que le nombre des statues pedestres qui se trouvoient dans Rome de son tems, égaloit à peu-près le nombre des habitans de cette grande ville; & que les figures equestres excédoient celui des chevaux.

5me *Sujet.* Le cinquième & dernier morceau de peinture de la Planche 90, représente encore un Forum; derrière la première Colonne est une femme jouant avec un enfant tout nud. Devant seconde Colonne, est une autre femme toute droite, vêtue

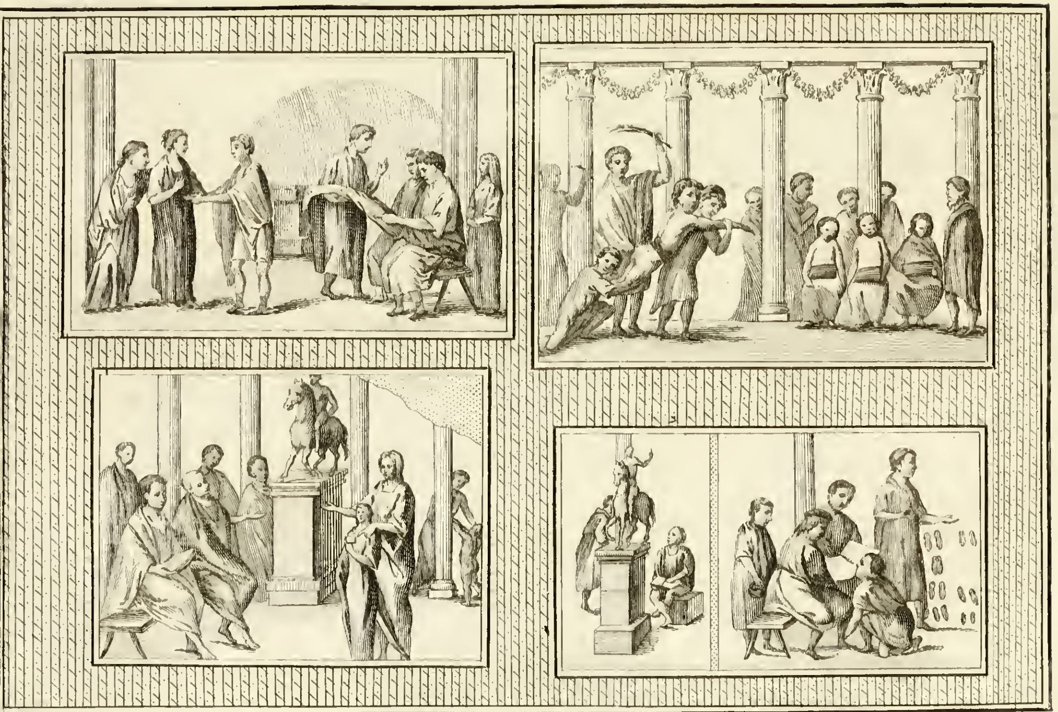
---

* Aristophane appelle les Sculpteurs Θεοποιὃς, *faiseurs de Dieux*; & Julius Pollux, *la Statuaire*, Θεοποιητικὴ, *la fabrication des Divinités.* « Nous ne connoissons les Dieux par le visage, dit Ciceron, que parce » qu'il a plu aux Peintres & aux Sculpteurs de nous les représenter ainsi », *Deos eâ facie novimus quâ Pictores & Sculptores voluerunt.*

de blanc, & poſant la main droite ſur l'épaule d'une jeune fille placée debout devant elle, habillee de verd, & portant à la main un petit livre ou de petites tablettes. Il ſemble que la grande figure l'invite à parler, à réciter quelque choſe, en lui montrant de la main gauche un homme aſſis qui lui répond par le même geſte. Il eſt couvert d'une ample draperie violette; ſon voiſin près de lui ſur le même ſiége, & vêtu de blanc, tient à la main un livre fermé. Entre la troiſième & quatrième colonnes, ſont trois autres figures debout, & au milieu de la colonnade, s'éleve ſur ſa haute baſe une ſtatue équeſtre de couleur de bronze.

Ce Forum eſt ſans doute une école publique fréquentée également par les filles & par les garçons. Appius devint amoureux de Virginie, un jour qu'il la vit lire ſous le porche d'une école publique, ouverte indiſtinctement aux perſonnes des deux ſexes. Ainſi les différens perſonnages de notre Tableau repréſenteront une nourrice ou une mère qui conduit ſa fille à l'école, devant ſon maître qui l'interroge ſur ſa leçon, & à côté duquel eſt aſſis un de ſes diſciples. On conjecture encore que la figure aſſiſe eſt le Magiſtrat chargé de veiller aux Ecoles publiques, & accompagné du véritable *Magiſter*[1], déſigné par ſon livre fermé. Ce Magiſtrat préſidoit aux récompenſes & aux punitions qu'on diſtribuoit aux écoliers.

Cette Peinture rappelle à d'autres Sçavans l'idée de cette ſorte de maître, que les Anciens appelloient *Proſcolus*, *Subdoctor*, & dont l'emploi étoit, dans les gymnaſes publics, d'enſeigner aux jeunes gens la manière de ſe préſenter avec décence, les règles de la civilité & de la politeſſe; en un mot, de leur inculquer cette urbanité ſi néceſſaire & ſi agréable dans le commerce de la vie. Tels ſont aujourd'hui nos Maîtres à danſer, dont on fait prendre les leçons à nos jeunes gens, moins pour leur apprendre directement la danſe, que pour donner des graces & une certaine aiſance à leur maintien, & les rendre propres à figurer dans les cercles de ce qu'on appelle la bonne compagnie. C'eſt à ces *leçons de goût* que les Français, à



Tom.III.

l'exemple des Athéniens, ſont redevables de cette ſorte de ſupériorité frivole qu'ils n'affectent que trop ſur leurs voiſins, moins ſouples & peu diſpoſés à ce manége.

Ce dernier Tableau a été un peu endommagé.

PLANCHE XCI.

Cette planche eſt compoſée de trois morceaux de peintures qui repréſentent encore des porches ou marchés publics remplis de différens vendeurs.

Premier Sujet. On voit d'abord une femme habillée de rouge occupée à marchander ou à acheter un drap blanc que lui montre un jeune homme court-vêtu d'une caſaque verdâtre recouverte d'un manteau brun.

Dans un Commentateur de Plaute, on trouve ce paſſage curieux, mais peu galant : *NUGIVENDOS*, (*aulul. a. III. Sc.* V.) *Plautus dici voluit omnes eos qui aliquid mulieribus vendant : nam omnia quibus matronæ utuntur, NUGAS voluit appellari.*

On voit enſuite une autre femme couverte d'une robe bleue céleſte, & achetant un drap de couleur changeante. L'homme qui le lui vend eſt habillé en couleur rougeâtre ; ſur ſes épaules eſt un manteau blanc. Derrière ce marchand eſt une figure de femme en vêtement blanc recouvert d'une draperie verte, & la tête ornée de fleurs. Les deux autres femmes précédentes ont leur chevelure retrouſſée en nœud derrière leur tête.

Plus loin, devant une colonne, eſt un autre perſonnage en caſaque jaune, ayant de plus une draperie rouge en forme de ceinture. Il tient entre ſes mains un vaſe de cuivre, & il ſemble en examiner l'intérieur. Un petit garçon accroupi, frappe avec un marteau un morceau de fer ou quelqu'inſtrument qu'il tient ſur une eſpèce d'enclume. Parmi beaucoup d'autres vaiſſeaux de cuivre de différentes grandeurs qui ſont à ſes pieds, on voit une figure d'homme, habillée de couleur rougeâtre & tenant auſſi un vaſe entre ſes mains. Tout en examinant le dedans qu'il ſemble

qu'il faſſe réſonner avec une courte baguette, il paroît s'entretenir avec un autre homme, vêtu d'une couleur qui tire ſur le rouge & qui lui tend la main. A côté de lui eſt un petit garçon en habit verd & portant à ſon bras un petit panier. Enfin, ſur une petite table mince ſont deux pains & deux corbeilles remplies de tartelettes; il y a auſſi un autre panier d'une forme différente au pied de cette table, autour de laquelle ſont trois figures; l'une paroît vendre & les deux autres acheter. C'eſt une eſpèce de boutique de pâtiſſier. D'après la remarque de Caſaubon, chez les Grecs, il n'y avoit que les femmes qui faiſoient la pâtiſſerie & même le pain.

Deuxième Sujet. Ce morceau repréſente un long portique ſoutenu par des colonnes, orné de feſtons & de guirlandes. L'un des principaux perſonnages de cette ſcène publique, eſt un homme aſſis & vêtu d'un habit brun. Devant lui eſt une table poſée ſur deux tretaux, & couverte d'une infinité de petites pièces de forme & de nature différente; autour de cette table, à terre, ſont rangés pluſieurs vaiſſeaux de diverſes capacités.

Chez les Anciens, dans leurs marchés, on vendoit au peuple, comme aujourd'hui, les diverſes parties du corps des animaux tués à la boucherie, & toutes cuites, telles que les pieds, les oreilles, la cervelle, les inteſtins, &c. Il y avoit auſſi des Traiteurs chez leſquels on trouvoit tout ce qui étoit néceſſaire pour boire & pour manger; & notre tableau repréſente ſans doute une de ces auberges. Un jeune homme debout devant la table, couverte de ces *abattis*, tend un petit plat ou aſſiette à l'homme aſſis qui ſemble lui faire ſigne avec ſes mains étendues de choiſir le morceau qui peut lui convenir. Un autre perſonnage tout près de celui-ci, habillé de blanc & portant renverſé ſur ſes épaules un capuchon tel qu'on en voit parmi nous aux Enfans de Saint-François, tient un panier paſſé dans ſon bras: autour des colonnes & derrière le vendeur aſſis ſont pluſieurs autres figures habillées de diverſes couleurs trop peu prononcées pour les bien diſtinguer. Plus loin on voit une boutique de Cordonnier. L'artiſan debout

debout & vêtu de rouge tient un soulier d'une main & de l'autre un long instrument qui lui sert sans doute à prendre la mesure des pieds. Autour de lui, on voit plusieurs paires de chaussures attachées à une cloison peu élevée. D'un côté sont deux femmes assises sur un petit banc, dont l'une est habillée d'une couleur rougeâtre, & a la moitié du sein découvert, selon le costume grec. L'autre, qui porte un vêtement verd, tient sur ses genoux un petit enfant absolument nud. De l'autre côté du Cordonnier sont deux autres figures de femmes assises semblablement sur un banc & couvertes d'une draperie, l'une verte, l'autre jaune. Un curieux passe la tête par-dessus le rideau qui forme la boutique du Cordonnier, & paroît examiner ce qui se passe dans l'intérieur. On pourroit conjecturer que notre ouvrier est un Cordonnier pour femmes, d'après la coutume des Anciens qui plaçoient des rideaux dans leurs marchés pour séparer les boutiques fréquentées par les femmes des autres endroits où ne venoient que des hommes; cependant, comme nous avons vu, cette règle n'étoit point observée à la rigueur. Le Tribunal des Juges étoit fermé par des rideaux. On en mettoit aussi aux Ecoles publiques. Dans une lettre charmante de Pline le jeune à Hispulla sa belle-mère, on trouve ce passage: « s'il m'arrive de lire quelque pièce » en public, elle, (la femme de Pline.) elle fait se ménager une » place, où derrière un rideau elle écoute avidemment les » louanges qu'on me donne. » Liv. IV. lettre 19. *In proximo discreta velo sedet.*

Après ce rideau, entre deux colonnes, on voit une barrière ou une porte à deux battans, treillagée & peinte en couleur de bronze. Deux statues équestres de bronze aussi sont placées aux deux côtés.

Troisième Sujet. Le 3me Sujet est encore un portique décoré de divers ornemens d'architecture & de guirlandes qui tombent en festons, entre chaque pilier; devant les colonnes sont trois statues équestres de couleur de métal. Six personnages occupent cette scène. La première figure porte un habit blanchâtre

& un petit manteau qui tire ſur le rouge. La ſeconde vêtue de rouge, tient à la main un vaſe de couleur de cuivre. La troiſième eſt en jaune & en brun. La quatrième perſonne habillée de blanc, porte un vaſe ſemblable à celui de la ſeconde. La cinquième tient encore un vaſe pareil, & eſt vêtue de rouge. Le dernier perſonnage enfin a une bouteille à la main, & porte à ſes lèvres une taſſe, comme pour boire. Toutes ces figures ont aux pieds des brodequins de couleur brune.

Ces vaſes ou bouteilles ont beaucoup de rapport avec ces flacons, ces fioles de verre revêtues d'oſier, dont les voyageurs ſe ſervent encore aujourd'hui & qu'ils rempliſſent de vin. Mais chez les Anciens ils ne contenoient ordinairement que de l'eau bouillie, qu'on mettoit enſuite rafraîchir dans de la neige. Martial dit tout cela en un ſeul vers :

Vimine clauſa levi niveæ cuſtodia coctæ.
Lib. II. Ep. 85.

On doit à l'Empereur Néron cette invention ingénieuſe de boire à la glace dans le cœur même de l'été ſans boire de la neige, qui eſt mal ſaine. L'eau bouillante ſaiſie de froid par la neige ſe trouve déſignée dans un autre paſſage de Martial, avec une mention directe de Néron.

Quo tibi decoctæ, nobile *frigus*, *aquæ.*
Epigr. 116. Lib. 14.

Tous les maux qui infeſtent la ſociété ne viennent peut-être que de ce que les hommes ne ſont pas à leur place. Néron eut ſans doute été un excellent chef d'office ; & il ne fut qu'un mauvais Prince.

Conſultez le Traité intitulé : *De l'Uſage de la Glace*, *de la Neige & du Froid*, par P. Barra, Médecin, à Lyon, 1676, 250 p. *in*-12.

Dion, liv. LX. nous apprend que l'Empereur Claude fit démolir toutes les boutiques *, toutes les auberges où l'on vendoit au peuple des viandes cuites & de l'eau bouillie, & punir quel-

* Les Tableaux qui repréſentoient ces ſortes de ſujets, étoient déſignés ſous le nom de *Riparographia.*



Tom. III.

ques marchands qui en avoient fait commerce contre ſes ordres. Le même Auteur, liv. 69, raconte que Caligula défendit que, pendant tout le tems de la durée du deuil ordonné pour la mort de la Princeſſe Druſille, on ne faſſe aucuns gâteaux, ni qu'on préparât aucune liqueur qui puiſſent flatter le goût. Il fit mettre à mort, comme coupable de ſacrilége, un Aubergiſte pour avoir, pendant ce tems, vendue de l'eau bouillie.

Quidquid delirant Reges plectuntur achivi.

Les différens ſujets qui viennent de nous paſſer ſous les yeux, prouvent que les Auteurs n'ont point exagéré en nous laiſſant les plus magnifiques deſcriptions des Marchés publics des Grecs & des Romains. C'étoit de ſuperbes édifices, de ſpacieuſes & larges places quadrangulaires, environnées de galleries ſoutenues par des arcades, à peu-près dans le genre de notre Place Royale à Paris; mais l'architecture de ces Marchés étoit beaucoup plus grande, beaucoup plus noble. Le *Forum Trajani* paſſoit pour une merveille, par le nombre d'arcades poſées artiſtement les unes ſur les autres.

Rome avoit quatorze Marchés pour la vente des denrées, *fora venalia*. Tels étoient le Marché aux herbes où ſe vendoient les légumes, *Forum olitorium* : la Halle aux vins, *Vinarium* : le Marché aux Bœufs, *Forum Boarium* : le Marché au Pain, *Forum Piſtorium* : la Poiſſonnerie, *Forum Piſcarium* : le Marché aux Chevaux, *Forum Equarium* : le Marché aux Porcs, *Forum Suarium*. Il y avoit le *Forum Cæſaris*, *Auguſti*, *Bearium*, *Tranſitorium*, *Trajani*, *Ænobarbi*, *Diocletiani*, *Saluſti*, *Archæmorium*, *Ruſticorum* : outre le *Grand Marché*, *Forum Romanum*. Il ne faut pas oublier le *Forum Cupedinis* *, *Cupedinarium*, le Marché aux friandiſes, où étoient les Rotiſſeurs, les Pâtiſſiers & les Confiſeurs; ces Marchés étoient garnis d'é-

* Feſtus croit que ce mot vient de *cupedia*, mot latin qui ſignifie *mets exquis*. Varron prétend que ce Marché prit ſon nom d'un Chevalier Romain nommé *Cupes*, qui avoit ſon Palais dans cette place, lequel fut raſé pour ſes larcins.

taux & de grandes tables qu'on appelloit *Abaci* & *operariæ mensæ*.

La description de ces anciens monumens publics font assez la critique de nos Marchés modernes, de ces Carrefours étroits, où l'air circule à peine ; où mille denrées différentes, entassées & confondues, se corrompent l'une par l'autre ; & où enfin les Marchandes qui séjournent dans la fange & la malpropreté, deviennent un objet repoussant aux yeux de l'acheteur le plus intrépide.

PLANCHE XCII.

Six petits sujets composent cette Planche dans le genre des deux précédentes.

Premier Sujet. Cette Peinture beaucoup endommagée, représente un Char à deux roues pleines, tiré par deux jumens, dont la tête manque. Le conducteur, *Plaustrarius*, porte un vêtement brun.

Les Sçavans antiquaires conviennent assez généralement d'appeller *Plaustrum* une voiture à deux roues, & *Carrus* ou *Carrula*, un chariot à quatre roues. Isidore définit le *Plaustrum*: *vehiculum duarum rotarum, quibus onera deferunt.*

La petite éminence qu'on peut remarquer sur le derrière du Plaustrum de notre Tableau, indiqueroit un siége & un dossier. A cette sorte de voiture, *birota*, on atteloit ordinairement trois mules; deux de front, aux deux côtés du timon, & la troisième en avant, comme on le pourroit observer sur notre original, s'il n'étoit défectueux, précisément en cet endroit. Nous avons conservé cette sorte d'attelage.

Quant aux roues, elles sont conformes à la description qu'en donne un commentateur de Virgile, Georg. I. *Plaustrum sunt vehicula, quorum rotæ non sunt radiatæ, sed tympana cohærentia axi & juncta cantho ferreo.*

Nous avons adapté ces sortes de roues aux traîneaux qui nous servent au charrois des grosses pierres.

Deuxième Sujet. Sur ce Tableau aſſez bien conſervé, on voit un mulet, le dos couvert d'une eſpèce de ſelle blanche, avec tous ſes acceſſoires, ſa ſangle, ſa croupierre, &c. L'animal s'approche d'un homme vêtu de blanc, comme pour manger ce qu'il lui préſente. Deux autres figures drapées en brun, ſont debout derrière lui.

On croit que les anciens Romains, ainſi que les Scythes, n'avoient ni l'uſage de la ſelle, ni celui des étriers; ils ne connoiſſoient que des panneaux quarrés, tels que ceux qu'on voit à la ſtatue d'Antonin au Capitole. G. Decan attribue l'invention de la ſelle aux Saliens, anciens peuples de la Franconie; c'eſt de-là, dit-il, qu'eſt venu le mot latin *Sella*, *Selle.*

Cependant notre peinture antique nous offre bien viſiblement une ſelle: que deviendront les conjectures ſçavantes de nos antiquaires contre un tel monument?

Troiſième Sujet. On y voit peint un Vieillard tout nud, à l'exception d'une ceinture de haillons. Ses cheveux & ſa barbe paroiſſent très-peu ſoignés. D'une main il s'appuye ſur un bâton noueux, eſpèce de *gourdin;* de l'autre, il tient une ficelle, laquelle eſt attachée au collier d'un petit chien qui paroît être ſon guide. Vis-à-vis eſt une femme debout en robe longue & verte. Elle tend la main au pauvre Vieillard, comme pour lui donner quelqu'aumône; elle a derrière elle une jeune fille vêtue en brun, & portant entre ſes mains un petit panier de forme ronde. On pourroit dire que c'eſt une eſpèce de Dame de Charité, chargée de diſtribuer les aumônes, & ſuivie de ſa ſervante qui porte dans un panier les deniers conſacrés à cette bonne œuvre, conformément à la louable coutume de Cimon. Mais laiſſons parler un moment Cornelius Nepos, V Cap. 4: *Semper eum pediſſequi cum nummis ſunt ſecuti, ut ſi quis opis ejus indigeret, haberet quod ſtatim daret, ne differendo videretur negare, &c.*

Meurſius, de For-Athen, *cap* 4, obſerve que dans Athènes on ne ſouffroit point de pauvres mendier. C'eut été une honte

pour la ville d'Athènes, (dit quelque part Isocrate, *in Areopag.*) d'y rencontrer un Citoyen sans occupation, & attendant la subsistance de la commisération publique.

Il existoit une loi célèbre chez les Anciens qu'on attribue à Amasis, Roi d'Egypte ; d'autres en font honneur à Solon, ou à Dracon. Elle obligeoit tous les habitans du Pays à rendre compte de leur profession, & condamnoit à la mort ceux qui se trouvoient convaincus d'oisiveté. Les Corinthiens avoient dressé un Réglement à-peu-près semblable. La ville de Marseille, dit Valere Maxime II. 6. *omnibus qui per aliquam Religionis simulationem alimenta inertiæ quærunt, clausas portas habet.*

A Rome les mendians ne pouvoient roder par la Ville ; on leur avoit assigné un quartier. Et c'est à ce sujet que Cicéron dit II. de LL. *Stipem sustulimus, nisi eam, quam ad paucos dies propriam Idææ Matris excepimus. Implet enim superstitione animos & exhaurit domus.* L'un de ces Prêtres mendians de la grande-Mère dont parle Cicéron, tendant la main au Philosophe Antisthènes ; ce Sage lui répondit plaisamment : la Mère des Dieux qui les nourrit tous, n'a que faire de mon aumône.

Les Prêtres Isiaques, après avoir rendu au lever du soleil, le premier hommage à leur Divinité, se croyoient dispensés de l'étude ou du travail, & mendioient tout le reste du jour. Ils n'ont trouvé que trop d'imitateurs.

Il n'y aura point dans notre Etat de mendiant ni de vagabond, dit Platon dans sa République imaginaire.

Malim mori quàm mendicare, disoit un autre Ancien.

Il y avoit une loi Romaine qui portoit : *potiùs expedit inertes fame perire quàm ignaviâ fovere.*

Si les Anciens étoient sans pitié pour les mendians valides, ils avoient des entrailles de pères pour les Pauvres invalides ; à Athènes, ils recevoient tous les jours du trésor public deux oboles pour leur entretien : dans la plupart des sacrifices, il y avoit une portion de la victime qui leur étoit réservée ; & dans

ceux qui s'offroient tous les mois à la Déesse Hecate par les personnes riches, on y joignoit un certain nombre de pains & de provisions pour les véritables indigens.

Ce qui seul peut excuser l'entreprise folle des fameuses pyramides d'Egypte, c'est qu'elles ne servirent que de prétexte pour occuper quantité d'oisifs, qui, sans ce long & immense travail, seroient restés dans la misère, & peut-être seroient tombés dans le crime. *Vous êtes des gens de loisirs*, disoient les Commissaires Égyptiens aux Israëlites, en les contraignant de fournir chaque jour un certain nombre de briques.

C'est sans doute en faveur des vrais *Nécessiteux* que Moyse recommande qu'on ait un soin particulier des pauvres ; qu'il veut qu'on les appelle aux repas de Religion qu'on faisoit dans les Temples, & qu'on laisse exprès quelque chose dans les champs, dans les vignes & sur les arbres ; il défend de ramasser les épis qui tomberoient de la gerbe.. Relisez le Lévitique 19, 9 & 10. Moyse ordonna encore qu'on fit une réserve commune dans les années sabbatiques & au jubilé, en faveur de tels pauvres, ainsi que pour la veuve & l'orphelin.

Les anciens Philosophes n'ont pas dédaigné l'état de mendicité. Les Brachmanes en ont donné l'exemple les premiers. Chez les Grecs, Cratès, Diogène le Cynique. &c. les ont imités. . . . .

. . . .

. . . .

Ainsi tandis que les *Gueux* de profession, par fainéantise ou par gloutonnerie, surprenoient la commisération & ravissoient aux véritables indigens une partie de leur patrimoine, les Sages pratiques faisoient une abnégation de tous les biens terrestres pour se livrer sans distraction aux sublimes conceptions de leur génie. Tandis que les *Gueux*, comme de lâches frelons, consumoient tout le miel de la ruche & troubloient l'ordre social, les Philosophes laborieux & désintéressés étudioient les droits de l'homme pour les apprendre à leurs semblables & les défendre en

leur nom. Sans place & ſans état, ſans fortune & ſans famille ils ne tenoient au monde que par le lien de l'humanité : c'étoient des victimes généreuſes vouées au bien public, qui n'attendoient rien des hommes, & ne leur demandoient que le droit de leur dire la Vérité, pour le plaiſir ſeul de la dire. Au-deſſus des beſoins factices, ils bravoient le mépris, ou tout au moins le ridicule attaché à leur dénuement volontaire ; un bâton & une beſace étoient toutes leurs propriétés ; mais ils portoient tout avec eux. *Omnia mecum porto*, diſoit l'un d'eux dans un naufrage. Cette miſſion étoit belle ſans doute : & ſi de tels gens furent méconnus pendant leur vie, la poſtérité les vengea de leurs compatriotes. La lampe de terre d'Epictete, long-tems diſputée, fut vendue trois mille drachmes ; & le tonneau de Diogène fut regardé comme le Temple de la vertu.

Vers l'an 1470, il parut un Ordre de Religieux, au-deſſus peut-être des Philoſophes de l'antiquité ; ils ſe déſignoient ſous le nom de *Pauvres volontaires* ; ils étoient tous laïcs, ne recevoient point de Prêtres, ne ſavoient pas lire pour la plupart, & vivoient d'aumônes ; mais ils travailloient de différens métiers, ils ſervoient les malades, ils enterroient les morts, ne poſſédoient rien, &c. Depuis long-tems ces bons Cénobites n'ont plus de ſucceſſeurs.

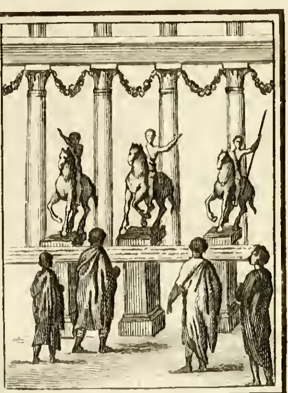
N'oublions pas de dire, en finiſſant cette digreſſion bien pardonnable, que les Anciens avoient perſonnifiée la pauvreté & miſe au rang des Divinités. Les habitans de Gadera l'honoroient d'un culte particulier, parce qu'ils la regardoient comme la mere de l'induſtrie, des talens & de pluſieurs vertus.

Quatrième Sujet. Le principal objet qui ſe préſente, eſt une ſtatue équeſtre de la couleur du bronze. La femme qui lui tourne le dos porte une robe verte, & par-deſſus un manteau rougeâtre. Deux autres figures vêtues de blanc, paroiſſent jouer autour d'une colonne ; & à quelque diſtance d'elles, ſur le bord du Tableau, on voit encore un perſonnage debout & habillé auſſi de blanc.

Cinquième Sujet.









5me *Sujet.* Ce Tableau nous offre un portique en forme de Colonnade enrichie de feſtons jaunes. Sur un des côtés, on voit une figure paroiſſant diſcourir avec une autre plus petite, & en habit verd. Celle-ci paroît être la marchande de ce qui eſt étalé ſur une Table dreſſée devant elle. A terre ſont deux cabats plus grands l'un que l'autre, & pleins de denrées, dont on ne ſauroit ſpécifier la nature : à côté, ſous la Table, eſt une eſpèce de ſeau. Suit un grouppe de trois figures diverſement peintes. Sur le devant, une Chaudière à trois pieds poſée ſur un braſier allumé, occupe le milieu de cette compoſition. On voit le manche de quelque inſtrument plongé dans cette eſpèce de marmite, & qui probablement doit ſervir à en retirer quelque comeſtible; c'eſt peut-être une écumoire, ou une cueillier à pot : le Jeune Homme qui paroît en être le vendeur, eſt vêtu d'un habit court qui ne lui vient qu'au milieu des cuiſſes, & qui tire ſur le violet. Il parle à un Vieillard qui, appuyé ſur un bâton, s'approche de lui pour l'écouter; le vêtement de celui-ci eſt court auſſi; un manteau brun le recouvre, & il en tombe un pan par-deſſus ſon bras. Le même Cuiſinier, de la main droite, tend à un homme drappé en brun une eſpèce de fourche ou de fourchette à deux pointes. Derrière eſt un autre perſonnage qui porte à la main un petit ſeau : d'autres figures occupent le fond du Tableau entre les colonnes.

6me *Sujet.* Cette dernière partie de notre Planche nous offre une double colonnade, ou un portique à deux ordres, l'un ſur l'autre, orné de guirlandes à l'ordinaire, & de trois ſtatues équeſtres de métal. Les baſes qui en ſont très-hautes, ſont peintes en marbre : une Tablette longue & étroite eſt poſée & comme attachée au-devant de ces trois baſes. On y diſtingue parfaitement quatre lignes d'écriture : quatre figures de diverſe grandeur, & de couleurs différentes, ſont occupées à lire cette inſcription. Contiendroit-elle l'éloge & le récit des actions de ceux en l'honneur deſquels on a érigé ces ſtatues équeſtres? Voyez Ovide, Faſt. V. 563, &c. Seroit-ce l'affiche

de quelqu'ordonnance ou de quelqu'effet perdu ? &c. C'eſt un vaſte champ ouvert aux conjectures : nous ne nous en permettrons qu'une. Cette inſcription pourroit avoir rapport à une louable coutume établie à Rome. Pendant trois jours de marché, *per trinundinum*, on ſoumettoit à l'examen de tous les Citoyens, dans les places publiques de cette ville, les loix nouvelles, les réglemens, les traités de paix ou de guerre, en un mot, toutes les affaires civiles & religieuſes qui devoient être propoſées, agitées & terminées dans les *Comices*. Alors le peuple, compté pour quelque choſe dans ſes propres affaires, aſſemblé en armes au Capitole ou au champ de Mars, votoit à haute voix ou par écrit; & ſes Magiſtrats, choiſis par lui, ne pouvoient rien conclure que le Préſident du Sénat n'eut dit à la Nation préſente à ſes délibérations : *Rogo vos, quirites, velitis ; jubeatis, ſuffragium inite*, &c. C'eſt dans ces véritables *Etats Généraux* que le peuple, d'après ſon propre ſuffrage, régloit, modifioit, changeoit la forme de ſon gouvernement & de ſon culte, nommoit les Conſuls, éliſoit les Généraux, déſignoit les Cenſeurs, ordonnoit les Prêtres, dépoſoit ſes Officiers publics, décernoit les honneurs du triomphe, s'impoſoit lui-même ſes ſubſides, faiſoit les Traités, les alliances, &c. Le Peuple Romain ne dut qu'à ſes *Comices* l'honneur d'être regardé comme le premier des Peuples : & il devint eſclave comme les autres, du moment que la liberté de ſes aſſemblées nationales fût gênée plus ou moins par Jules-Céſar, & les Princes plus ou moins deſpotes ſes ſucceſſeurs.

PLANCHE XCIII.

Ces deux fragmens de peinture appartiennent aux morceaux précédens. Le premier objet qu'on remarque eſt un Aſne portant ſur le dos une eſpèce de ſelle, ou ſi l'on veut un bât. Il paroît manger du foin, attaché à une muraille. On ſe rappellera à ce ſujet que les premières enſeignes militaires des

Romains n'étoient qu'une poignée de foin, qu'un bouchon de paille, mis au haut d'une perche, *Manipules*. On sçait que les Turcs se servent de queues de cheval; & les Tartares, de plumes d'oiseaux.

Une inspection détaillée de l'animal peint dans notre Tableau, atteste la fidélité de l'Artiste; la Nature ayant doué ce quadrupéde d'organes générateurs, hors des proportions de son individu. Cependant, quoique l'Asne ait de grands talens, il est peu fécond. Jadis en Grèce, on vantoit beaucoup les Asnes d'Arcadie : aujourd'hui en France, ce sont les Asnes de Mirebalais qui ont le pas : il y en a eu qui ont valu jusqu'à 1200 & 1500 liv.

Le second fragment représente d'abord un Homme à pied, tournant le dos à un de ces Cavaliers que les Romains appelloient *Eques singulator*. On y voit aussi une troisième Figure à cheval qui tient les rênes de trois autres chevaux attelés de front. C'est peut-être un de ces écuyers anciens qui, en courrant, montoient trois ou quatre chevaux successivement. On les appelloit *Equites desultores ;* & leurs chevaux, *Equi desultorii.* On les employoit à la guerre & dans les Jeux du Cirque. Voici ce qu'en dit Tite-Live, XXIII. 29. *Quibus desultorum in modum binos trahentibus equos inter acerrimam sæpè pugnam in recentem equum ex fesso armatis transilire mos erat.* Un seul vers de Properce peint encore mieux cet exercice que les trois lignes de prose de l'Historien Romain :

Trajecit alterno qui leve pondus equo.
El. IV. 235.

Suétone nous apprend, *in Cæs. Cap.* 39 : *Equos desultorios agitaverunt nobilissimi juvenes.*

Nos jeunes Seigneurs d'à présent ne sont plus que les témoins de ces exercices, qu'ils font faire en leur nom. Leur bourse seule en fait les honneurs.

Planche XCIV.

Deux fragmens qui ont beaucoup ſouffert, compoſent cette Planche, dont les deux originaux ont été trouvés unis enſemble dans les excavations de Gragnano.

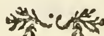
Dans le premier morceau, on voit les reſtes d'une belle Figure, dont la tête conſervée toute entière heureuſement, eſt du plus beau caractère. Elle eſt couronnée de feuilles. Sur le ſommet eſt une eſpèce d'ornemens en forme de ſupport qui pourroit faire ſoupçonner notre élégante Figure du genre des *Caryatides*. ou *Perſiques*. Conſultez Vitruve, Liv. I. Chap. 1.

Dans l'autre fragment, on ne voit qu'une Tête d'Homme affligé. On apperçoit auſſi derrière un fût de Colonne, un morceau de Bouclier : écrites partie ſur cette Colonne, partie ſur le mur, on lit ces lettres mal formées D I D V. Tous ces détails dénotent vraiſemblablement un tombeau de guerrier.

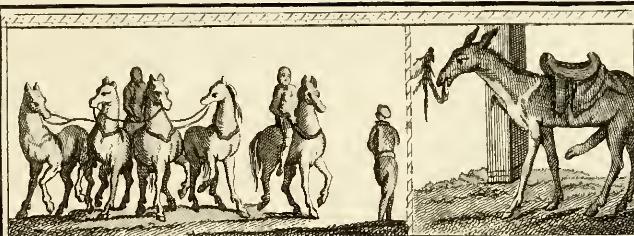
Planche XCV.

Ce petit Sujet de forme quarrée, n'eſt pas difficile à expliquer, quoique les différens objets ſoient vaguement peints. On y voit pluſieurs figures dans une poſture ſuppliante & religieuſe devant la ſtatue de quelque Divinité. Cet objet de vénération eſt dreſſé ſur un pilaſtre près d'un Temple ou autre édifice ruſtique, & ombragé d'un arbre. Non loin de-là, on diſtingue auſſi une eſpèce d'Hermès. Dans le fond du Tableau, on ſoupçonne encore deux autres ſtatues ſur un pont.

La ſtatue de la Divinité repréſente peut-être un Priape, ou une Diane ; l'épieu ou le roſeau qui l'accompagne, donne lieu à cette conjecture.



93



94



95



PLANCHE XCVI, XCVII, XCVIII.

De ces deux tableaux ronds cottés n.° 96 & 97, & trouvés enſemble dans les fouilles de Civita, le 17 Mai 1760; le premier ſujet eſt le portrait d'une jeune femme peinte en buſte; ſes cheveux blonds & bouclés ont pour coëffe un réſeau d'or. *Reticulum*: des cercles d'or lui ſervent de pendans d'oreilles. Trois rangs de perles compoſent ſon collier: ſon vêtement de deſſous eſt verd, & celui de deſſus rouge: de la main droite elle porte un ſtilet de couleur de fer, & en approche de ſes lèvres la pointe comme pour l'humecter; ou ſeulement par un mouvement involontaire qui caractériſe une perſonne qui ſe recueille & médite avant d'écrire: de ſa main gauche, elle porte un livre fermé & dont la couverture eſt jaune. Ne ſeroit-ce pas Sappho, préludant à quelqu'une de ces aimables compoſitions, dont les fragmens ſeuls ont fait venir juſqu'à nous ſon nom avec tant d'éloge?

La coëffure de cette agréable figure nous rappelle ce vers de Juvenal, pour peindre un jeune efféminé:

Reticulumque comis auratum ingentibus implet.
Sat. II. 96.

Sa longue chévelure emplit un réſeau d'or.

La mode de porter des cercles d'or aux oreilles n'étoit pas encore en vogue à Rome du tems de Plaute, puiſque ce Poëte comique, dans ſa Pièce des Carthaginois, Act. V. Sc. II. vers 21. fait dire à un eſclave, à la vue de quelques étrangers qui venoient de Carthage.

Atque, ut opinor, digitos in manibus non habent:
Quia incedunt cum annulatis auribus.

L'anneau qu'on porte aux doigts, ils l'ont à leurs oreilles.

» On ſait que pour écrire, les Anciens gravoient leurs lettres
» ſur des tablettes enduites de cire. Les ſtilets dont on ſe ſervoit
» pour unir la cire ſe nommoient *ſtili* & les tablettes *pugillares*:

» ce que les Modernes appellent *ressouvenirs* peut en donner une » idée. Dans la sixième épitre de Pline, on trouve ce passage: » *erant in proximo stilus & pugillares, meditabar aliquid, enotabamque.* On ornoit ces tablettes de différentes maniéres; il » y en avoit de bois de cedre, enrichies d'ivoire. On trouva & » l'on montre à *Reggio* le testament d'un Edile, qui parmi dif- » férens dons précieux qu'il fait au Temple d'Apollon, légue » une de ces tablettes enrichie d'ouvrages & d'ornemens en ivoire: » *pugillares membranaceos operculis eboreis.*

» Les Anciens employoient encore pour écrire, de l'encre & » des plumes comme aujourd'hui; avec cette différence, que » leurs plumes, taillées comme les nôtres, étoient d'une es- » pèce de jonc ou de corne. On en conserve une au Musæum de » Portici qui est en bois de cedre & parfaitement entière.

L'usage du stylet & des tablettes de cire étoit connu des Hébreux. Isaïe & Jérémie en font mention dans leurs Prophéties.

Les Tablettes des Romains contenoient deux, trois, ou quatre feuillets, & selon le nombre de ces feuillets, elles étoient appellées: *diptycha*, à deux feuillets, *triptycha*, à trois feuillets; *penteptycha*, à cinq feuillets: celles qui en avoient un plus grand nombre se nommoient *polyptycha*, d'où nous avons *puletica*, *poulets*, terme dont on se sert encore pour désigner des lettres de galanterie & d'amour. Catulle, Ode 43, nous apprend que les Anciens écrivoient ordinairement les lettres d'amour sur des tablettes, & que la personne à qui on avoit écrit l'épitre amoureuse, faisoit réponse sur les mêmes tablettes, qu'elle renvoyoit.

Nº. XCVII.

Cette autre peinture, exactement semblable à la précédente pour la forme & la grandeur, nous offre le buste d'un beau jeune homme couronné de lierre. Quelques perles de diverse

groſſeur ornent auſſi ſon front. Un pan de draperie jaune lui couvre le bras & l'épaule gauche : le reſte eſt nud. Il porte un rouleau entre ſes mains.

La couronne de lierre indique un Poëte.

. . . . *Hederas, Bacchila ſerta, comis*
Iſta decent lætos felicia ſigna poetas.
Ovide I. Triſt. VII. 2.

Le lierre n'eſt dû qu'aux Poëtes heureux.

Pour déſigner auſſi un Poëte, on mettoit un rouleau dans les mains de la figure. Sur un Portique, à Athènes, on voyoit une très-ancienne ſtatue de bronze, repréſentant Pindare, tenant un rouleau ſur ſes genoux.

Le petit ruban qui ſort du rouleau peint ſur notre tableau eſt ſans doute l'étiquette du livre.

La phyſionomie de notre jeune homme eſt ſérieuſe; il paroît occupé de quelques conceptions profondes.

Ces deux têtes d'expreſſion pourroient caractériſer l'étude & la réflexion.

Nº. XCVIII.

Ce Sujet demandoit à être rapproché des deux portraits qui le précèdent ; il a été découvert au même endroit, mais non pas préciſément dans le même tems. On le retira des fouilles de Civita un mois après, le 14 Juin de la même année.

Ce quarré oblong contient un fragment de friſe, ornée d'arabeſques. Sur le champ du tableau peint, ainſi que le fond des deux numéros précédens, de la couleur du ciel, on voit un livre tout ouvert, dont les pages ſont d'un rouge foncé, & les marges jaunes, ainſi que les petites proéminences du milieu ; quelques traits blancs indiquent les lettres. Le ſtilet couleur de fer eſt pointu par un bout & plane de l'autre.

Les tablettes de cire dont étoient composés les livres des Anciens, remontoient à la plus haute antiquité chez les Grecs &

chez les Romains. Les habitans de l'Isle de Chypre enduisoient de cire des peaux sur lesquelles ils traçoient des caractères avec des stilets.

Pausanias termine son voyage de la Phocide par cette anecdote qui n'est point étrangère à notre sujet.

« Esculape avoit un Temple dans la ville de Naupacte * ; c'é» toit un particulier nommé Phalysius qui l'avoit bâti, & voici à » quelle occasion. Phalysius ayant mal aux yeux jusqu'à en être » presqu'aveugle, le Dieu d'Epidaure lui envoya par Anyté **, » femme que ses poësies avoient rendue célèbre, une lettre ca» chetée. Cette femme avoit cru voir en songe Esculape qui lui » donnoit cette lettre ; & en effet à son réveil, elle se la trouva » entre les mains. S'étant donc embarquée, elle arrive à Naupacte, » va trouver Phalysius & lui dit de décacheter la lettre & de la lire. » D'abord il croit qu'on se moque de lui ; puis au nom d'Escu» lape, il conçoit quelque espérence, il rompt le cachet, *jette » les yeux sur la cire* ***, & recouvre si bien la vue, qu'il lit ce » qui lui étoit écrit. Transporté de joie d'une guérison si mira» culeuse, il remercie Anyté & la renvoie après lui avoir compté » deux mille pièces d'or suivant l'ordre contenu dans la lettre.

* C'est à présent *Lepante*, ville célebre que les Turcs & les Vénitiens se sont tant disputée, & qui enfin, depuis 1687, est demeurée aux Ottomans, sous le nom de *Einbachti*. L'ancien nom latin de cette ville, *Naupactus*, venoit d'un mot qui signifie *bâtir un vaisseau*. Vénus y avoit un Temple dans une grotte, où particuliérement les Veuves qui vouloient se remarier, venoient brûler un cierge.

** C'est sans doute cette même Poëte grecque dont on trouve des vers dans le recueil intitulé : *Carmina novem poetarum fœminarum*. Anvers, 1568, 8°. Elle étoit d'Epidaure, & vivoit dans la CXX[e] Olympiade. On lui attribue des Poëmes Philosophiques ; & on l'accuse d'avoir mis aussi en vers les Oracles que rendoient les Prêtres du Temple d'Esculape. On caractérisoit sa Muse par un Lis. Euthycrates & Cephisodotus avoient fait sa statue.

*** Par ce passage, il faut entendre la Lettre même, ou les Tablettes enduites de cire, & sur lesquelles étoient empreints les caractères divins d'Esculape.

Ce

96

97



98



Tom. III.

99



100



Tom. III.

Ce rôle d'Anyté eſt bien peu digne d'une femme à qui on attribue des poëſies philoſophiques.

Quoiqu'il en ſoit, à ce trait curieux nous ajouterons quelques-autres détails, tirés du même Hiſtorien voyageur, & qui confirment l'autenticité & la haute origine des tablettes de cire. Dans l'enceinte du même Temple d'Eſculape, dont nous venons de parler, il y avoit autrefois, (dit encore Pauſanias, II. 27.) un grand nombre de colonnes ſur leſquelles ſont écrits les noms de ceux que le Dieu a guéris, la maladie que chacun d'eux avoit, & la manière dont il a été guéri. Strabon parle auſſi de ces tablettes, VIII, pag. 374. XIV. 657. eſpèce *d'ex-voto*, ſur leſquelles Hippocrate a, dit-on, fait ſon cours de médecine.

On faiſoit les ſtiles ou ſtilets de diverſes matières & de bois différens. Les plus eſtimés étoient ceux de cèdre. Le galant Ovide ne ſe ſervoit que d'un ſtilet de buis.

Vulgari buxo ſordida cera fuit.

Properce, I.

Les premiers ſtilets des Grecs furent de fer; on en fit auſſi avec des os d'animaux. Quant à la couleur de la cire, elle étoit tantôt rouge, quelquefois verte, à cauſe de la vue; plus ſouvent noire.

PLANCHE XCIX.

Ce tableau quarré renferme deux figures de femmes peintes à mi-corps. La première, celle ſur le devant, a les cheveux bouclés naturellement, proprement ſéparés ſur le ſommet de la tête & épars ſur ſes épaules. Des perles pendent à ſes oreilles. La couleur de ſon vêtement eſt d'un verd changeant. Elle tient à la main de petites tablettes ouvertes, & dans ſa main droite eſt un ſtylet de couleur de fer dont elle porte la pointe à ſes lèvres. La figure placée derrière elle a la tête couverte d'une draperie jaune en forme de turban & des perles à ſes oreilles. C'eſt peut-être la ſuivante ou la confidente.

Les tablettes de notre tableau paroiſſent être du genre de celles que les Anciens déſignoient ſous le nom de *codicilli*, & ſur leſquelles ils écrivoient leurs lettres, à table, entre les deux ſervices, au théâtre, ou en voyage dans leurs litieres. Les Amans s'en ſervoient pour leurs billets doux. *Codicilli* étoit oppoſé à *epiſtolæ*, & il y avoit entre ces deux mots la même différence qu'entre *courts billets* & *longues épîtres*. Plutarque nous apprend que ce fut Céſar, qui, le premier, mit en uſage la forme des *billets*. La multiplicité & l'importance de ſes affaires l'empêchant de voir ſes amis, de converſer long-tems avec eux; il leur donnoit de ſes nouvelles, en leur écrivant trois ou quatre lignes. Cependant, les Grecs connoiſſoient auſſi les *Codicilli*, ou tablettes de deux feuillets, *diptícha*, dont nous avons déjà parlé plus haut.

La deſcription de notre peinture eſt complettement rendue dans ce vers d'Ovide & les ſuivans:

> *Dextra tenet ferrum; vacuam tenet altera ceram.*
> Métamorph. IX. 520. & ſeqq.

Planche C.

Un homme couronné de laurier & vêtu de blanc, tient d'une main un plat de couleur de cuivre & de l'autre un vaſe de même métal. C'eſt peut-être un Miniſtre des Autels ſervant au Sacrifice.

L'original de cette Planche, ainſi que celui de la précédente, eſt beaucoup endommagé.

Tous deux furent découverts dans les excavations faites à Portici.

Planche CI.

Ce Tableau que nous devons aux fouilles de Portici, en fut retiré le 24 Août 1761, mais non pas intact. On en dif-

101



102



103



Tom. III.

tingue à peine le coloris. Hercule en eſt le ſujet. Il porte ſur ſon épaule gauche, couverte d'une peau de lion, un ſanglier, dont il ſoutient la charge avec ſa maſſue ; tout le reſte de ſon corps eſt nud. Il a le pied gauche ſur le bord d'un grand vaſe de couleur de cuivre, & enfoncé dans la terre. Du fond de cette eſpèce de tonneau d'airain, un Jeune Homme ſans barbe élève la tête, & tend les bras vers le Héros ; c'eſt ſans doute le timide Euryſthée qui ſe cache à la vue du ſanglier, & ſupplie ſon frere de ne pas approcher trop près. Cette compoſition repréſente le troiſième des douze fameux travaux d'Hercule, dont le récit eſt dans tous livres de Mythologie.

Le Tonneau où s'eſt retiré le lâche Euryſthée, nous confirme la coûtume des Anciens, de conſerver leur vin dans des tonnes de bronze ou d'argile enfouies en terre.

Au premier aſpect, on ſeroit tenté d'accuſer l'Auteur de notre Tableau d'avoir fait un contre-ſens, en ne donnant pas de barbe à Euryſthée, qui cependant étoit l'aîné d'Hercule ; mais outre que la barbe & les cheveux crépus ſont des ſignes de force, il exiſtoit une tradition peu répandue, qui faiſoit d'Euryſthée un beau jeune homme aimé d'Hercule, plus qu'on n'aime ordinairement un frère. On ajoute que les douze travaux d'Hercule n'étoient dûs qu'à la complaiſance du Héros, pour toutes les fantaiſies de ſon mignon chéri. *V. Athénèe*, *XIII*. 8. *p*. 603.

Planche CII.

Cette Planche, dont l'original auſſi mal conſervé que le précédent, fut découvert dans les mêmes fouilles, le 27 Août 1761, repréſente deux Athletes nuds. Il ne reſte de l'un d'eux que la poitrine, la tête & un bras armé du ceſte. L'autre tient ſon diſque élevé par-deſſus ſa tête. Au milieu du Tableau eſt une conque ou vaiſſeau circulaire élevé ſur une eſpèce de trépied de couleur de cuivre. Un Jeune Homme, en habit court

& violet, verſe de l'eau, peut-être de l'huile qui ſort d'un vaſe, dont l'embouchure eſt rétrécie. C'eſt ſans doute un eſclave qui apprête ce qu'il faut pour oindre les deux lutteurs.

Cette compoſition peut avoir quelque rapport à Hercule, comme inventeur des Jeux Olympiques.

Planche CII.

Deux Serpens entrelaſſés.

Planche CIV.

On diſtingue à peine les contours de la première figure de ce Tableau, trouvé à Portici, le 28 Août 1761. Il paroît que c'eſt un Homme aſſis ſur une pierre, & le coude appuyé contre une colonne. Le premier perſonnage tient de la main gauche une longue draperie qui tombe juſques ſur une pierre qu'il touche de ſon genou; il ſemble prendre les ordres d'une troiſième figure aſſiſe près d'une porte d'appartement. Son cimier, ſa lance & ſon bouclier annoncent une Minerve.

Cette compoſition auroit-elle quelque rapport avec Oreſte ou avec Hercule, guéris de leurs accès de fureur par l'entremiſe de quelque Divinité.

A trois ſtades de Gythées, ville de Laconie, habitée par les *Eleutherolacons* *, on voit, (dit Pauſanias, III, 22.) une groſſe pierre toute brute: on dit qu'Oreſte s'y étant aſſis, recouvra ſon bon ſens; & à cauſe de cela, on a nommé cette roche en langue dorique, Jupiter *Cappautas* **. Eſchile, dans ſa Tragédie des Eumenides, prétend qu'Oreſte, par le conſeil d'Apollon, entra dans le Temple de Minerve, & fut délivré des furies qui le pourſuivoient.

---

* Peuple libre.

** Mot grec qui veut dire *Ceſſare facio*, *je fais ceſſer*.

Ainſi la Roche où Oreſte fut délivré de ſa phrénéſie, eut le nom de *Pierre d'allégement & de repos*.

Hercule, devenu furieux, & dans son accès ayant tué ses propres enfans, menaçoit du même sort Amphytrion, quand il reçut un coup de pierre. Etourdi du coup, il s'endormit & changea de volonté. On prétend que ce fut Minerve qui le frappa; & cette pierre fut nommée *la Pierre du Bon Conseil.* Euripide prétend que, pendant le sommeil du Héros, Minerve le fit attacher à la colonne contre laquelle il étoit appuyé en dormant.

Ces différentes variantes de la Mythologie conviennent parfaitement à notre Tableau, & en donnent une explication assez naturelle; outre qu'ils servent à caractériser le génie des Anciens.

PLANCHE C V.

Cet autre fragment de peinture retiré des fouilles de Portici, le 21 Août 1761, a beaucoup souffert aussi, mais moins que le précédent. Sur un siége bien travaillé, on y voit un homme, la tête ceinte d'un diadême & de bandelettes, portant une longue pique de la main gauche, & serrant avec l'autre la droite d'un jeune homme debout devant lui, presque nud & armé aussi d'une lance. A terre, derrière l'homme assis est un bouclier dressé contre son tabouret. Plus loin, dans l'enfoncement & comme dans une autre pièce, est une femme debout dont le manteau est passé par-dessus sa tête. Elle a près d'elle une autre figure coëffée d'un casque, & portant au bras un bouclier; ces deux personnages paroissent s'entretenir ensemble, mais on les distingue à peine sur le tableau, tant le coloris en est effacé. A l'autre bout de cette composition, on voit un jeune homme armé d'une lance, & une jeune fille; mais c'est tout ce qu'on peut faire que de distinguer leur tête; le reste manque. Le cheval peint devant eux a été mieux conservé.

Nous ne nous perdrons pas en vaines conjectures pour rendre raison de cette scène domestique. Nous nous arrêterons un mo-

ment ſur la principale circonſtance de ce ſujet trop vague, pour comporter des détails plus directs.

Tendre la main, ſe donner, ſe ſerrer réciproquement la main étoit chez les Anciens, à-peu-près comme chez les Modernes, une manière de ſe ſaluer. *Dextræ jungere dextram*, dit Servius, *Æn.* I. 412. *majorum fuit ſalutatio : cujus cauſſam Varro, Callimachum ſequutus, expoſuit aſſerens :* OMNEM EORUM HONOREM DEXTERARUM CONSTITISSE VIRTUTE : *ob quam rem hâc ſe venerabantur corporis parte.* C'étoit auſſi le ſymbole de la fidélité & le gage de l'amitié. C'étoit encore les préliminaires de l'Hoſpitalité, de cette Vertu dont il ne reſte plus aujourd'hui de traces que ſur les monumens antiques. Cependant, ſi l'on oſoit, on feroit à ce ſujet un reproche aux Anciens. L'origine & la ſainteté de l'Hoſpitalité n'étoient point fondées chez eux, uniquement ſur ce ſentiment d'humanité & de bienveillance, qui devroit être le lien commun de tous les peuples. Il faut avouer que l'Hoſpitalité n'eut point été auſſi ſacrée parmi eux, ſi les Sages & les Poëtes n'euſſent imaginé l'opinion que les Dieux voyageoient quelquefois ſous la figure des mortels ; & qu'ainſi, en fermant ſa porte à tel étranger, on s'expoſoit à faire injure à quelque Divinité ! Voyez dans la Genèſe, l'Hiſtoire des trois Anges hébergés par Abraham & Sara ; & dans la Mithologie, celle de Philemon & Baucis. Mais quels qu'en ſoient les motifs, nous n'en devons pas moins regretter cette louable coutume des Anciens, devenue ſi l'on veut impratiquable de nos jours. Les hôtelleries qui bordent nos grandes routes ne nous en dédommagent point. Un étranger délicat & ſenſible voit avec peine que ce n'eſt qu'au ſeul appas du gain qu'il eſt redevable des ſervices qu'on lui rend ; & que les ſoins qu'on lui prodigue lui euſſent été refuſés, s'il n'eut paru en état de les payer autrement que par ſa reconnoiſſance. Nous avons imaginé des commodités ſans nombre, pour voyager, inconnues à nos pères ; mais s'ils revenoient parmi nous, tout en donnant des éloges à leurs neveux, je ne ſçais s'ils ne préféreroient pas à tous nos rafinemens du luxe

104



105



106



& du commerce, cette ſimplicité touchante, cette noble généroſité, cette confiance ſans bornes qui caractériſoient & juſtifioient leurs mœurs.

Cependant, outre les Ordres qui font ſpécialement vœu d'Hoſpitalité dont ils portent le nom, il eſt encore quelques maiſons religieuſes, qui, dans le fond de nos Provinces, exercent cette vertu à la manière des Anciens.

On peut leur joindre les *loges maconiques*. Les ſignes manuels en uſage parmi les Francs-Maçons pour ſe reconnoître nous rappellent les *Teſſera Hoſpitalitatis* des Anciens, & en tirent ſans doute leur origine. Puiſſent-ils en conſerver long-tems l'eſprit, ſans altération & ſans abus!

PLANCHE CVI.

Un Temple & une Statue ſur un piedeſtal. D'un autre part, un Pilaſtre élevé & un vaſe deſſus: deux figures ſur le devant. Dans le fond, un grouppe de cyprès. C'eſt peut-être un tombeau, avec tous ſes acceſſoires.

Cette compoſition, qui a de l'effet, nous vient de Gragnano, le 6 Août 1759.

PLANCHE CVII.

Ce fragment de peinture, trouvé ainſi que le ſuivant dans les excavations de Civita, paroît appartenir à l'Hiſtoire de Pſyché & de l'Amour. Le premier de ces trois petits perſonnages porte ſur ſon épaule gauche une caſſette quarrée qu'il ſoutient de ſes deux mains. C'eſt un petit amour, ainſi que la troiſième figure qui tient à ſa main droite une petite branche probablement de myrthe. Pſyché eſt au milieu : elle a, comme à l'ordinaire, des aîles de papillon, & porte devant elle ſur ſes deux mains une caſſette quarrée-oblongue.

On ſait que les Platoniciens, pour donner une idée ſenſible de

l'ame, la comparoient aux aîles du papillon ; c'eſt-à-dire, à ce qu'ils avoient pu trouver de plus délié, de moins matériel dans la nature. Enſorte que chez les Anciens, *Pſyché, papillon* & *ame* ſont trois mots qui n'en font qu'un dans leur étymologie. Le papillon, dans la mythologie grecque, étoit l'emblême de l'ame. On voit à Rome un bas-relief de marbre, repréſentant un jeune homme étendu ſur un lit, & un papillon qui ſemble, en s'envolant, ſortir de la bouche de ce mort. Car le peuple chez les Anciens croyoit que l'ame ſortoit par la bouche. C'eſt ce qui fait dire à Homere, au livre IX de ſon Iliade, que quand l'ame a paſſé une fois la barrière des dents, elle ne peut plus rentrer. L'ame n'étoit autre choſe aux yeux des Anciens que le ſouffle de la vie, le dernier ſoupir de l'homme, une eſpèce de zéphir inviſible. Voilà à-peu-près ce à quoi ſe réduiſoit leur *Pſychologie.*

Les aventures de Pſyché & de l'Amour n'auroient-elles point été inventées par quelques Philoſophes remplis d'imagination, tels que Platon. Ces Sages auront voulu par cette fable ingénieuſe nous faire entendre que les plaiſirs intellectuels ſont les plus vifs de tous ; qu'envain les ſens le diſputent à l'ame & lui envient ſes jouiſſances ; l'ame goûte la ſuprême volupté à la recherche & dans la contemplation de la Vérité : la Vérité ! trop ſemblable au papillon long-tems pourſuivi par des enfans, qui, croyant enfin le tenir, n'attrappent que ſes aîles.

Les Anciens regardoient auſſi Pſyché come la Déeſſe de la Volupté, & le papillon voltigeant ſans ceſſe autour d'elle, qu'ils lui ont donné pour atttibut, déſigne le peu de conſiſtance & de durée des plaiſirs de l'amour. Il eſt auſſi l'emblême de ſes goûts paſſagers & frivoles.

L'Hiſtoire Ancienne de la Grèce fait mention d'un Ordre de Prêtres conſacrés au culte des Mânes, ou des ames des morts ; on les appelloit *Pſychagoges.* Ils admettoient des femmes parmi eux, ſans avoir commerce avec elles ; ces eſpèces de Magiciens & de Pythoniſſes qui évoquoient les ombres, avoient au moins trouvé dans leur profeſſion puérile & vaine un motif pour vivre

irréprochables

107



108



109



Tom. III.

irréprochables dans leurs mœurs. Quelque soit la cause, qui oseroit la blâmer, tant qu'elle produit de tels effets.

Ces Prêtres ne mangeoient point des choses qui eussent eu vie ; on appelloit *Psychomancie* leur art qu'ils exerçoient dans des lieux souterains.

La cassette que tient dans ses mains la Psyché de notre tableau fait peut-être allusion à un épisode de son Roman. Vénus chargea cette jeune Princesse d'une boëte pour la remettre à Proserpine en son nom; elle contenoit, disoit-on, une essence de beauté. Tout en faisant sa commission, Psyché n'y put tenir; elle ouvrit la boëte; & la mort eut été le châtiment de son indiscrete curiosité, si l'Amour ne l'en eut préservé. Avis aux Femmes, qui, par une coquetterie mal entendue, prophanent les dons de la Nature, en leur associant les rafinemens de l'art.

PLANCHE CVIII.

Le sujet de cet autre fragment est le même. Le premier petit amour tient d'une main un vase par son manche, & de l'autre un petit sceptre. Il paroit avoir la tête couronnée de roses. La Psyché du milieu tient à sa gauche une patere, & à sa droite un petit seau ; par allusion sans doute à la commission que lui donna Vénus d'aller puiser de l'eau du fleuve du Cocyte. Le second Amour tient une palme & quelqu'autre chose mal-aisée à spécifier. Peut-être est-ce un cloud. Spon rapporte un monument antique représentant l'Amour qui cloue un papillon par les aîles à un tronc d'arbre, pour désigner un Amant qui enfin a sçu fixer le cœur de sa Maîtresse. La Palme est le signe de la victoire qu'il vient de remporter : le Génie des Anciens perce dans les petites choses comme dans les grandes.

PLANCHE CIX.

Ce fragment de frise est peint dans l'original en bleu & en rouge, divisé par bandes. Le champ du Tableau est blanc. Au

milieu eſt un Cheval Marin entre deux Dauphins coloriés en verd-de-mer.

Ce morceau fut retiré des excavations faites à Gragnano, le 30 Décembre 1760.

« La figure du Dauphin étoit un ornement des Cirques an-
» ciens. On les y voyoit ſur des petites colonnes, à l'endroit
» appellé *Spina Circi*. On prétend qu'on élevoit un Dauphin
» à chaque courſe, & qu'on pouvoit compter le nombre des
» courſes par celui des Dauphins. D'autres ajoutent qu'ils étoient
» placés ſur des globes, comme on voit des coqs au haut de
» nos clochers ».

Planche CX.

Tous ces Tableaux ronds ont été retirés au mois de Mai 1760, des excavations de Civita. Ils furent trouvés tous enſemble dans un même appartement, de forme circulaire, ſur des murailles peintes en jaune, & de la hauteur de ſix palmes. Les peintures qui repréſentent les ſept jours de la ſemaine, étoient placées par ordre tout-autour de la pièce où elles furent découvertes, & on les enleva fort heureuſement de deſſus le mur qu'elles couvroient, en y faiſant une inciſion. Les autres morceaux étoient beaucoup plus endommagés, & n'avoient preſque plus de coloris. On en conſerva ce qu'on put; mais la ſuite en fut interrompue, & ſouffrit plus d'une lacune. La bordure de tous ces ronds eſt d'un jaune-clair. Le fond du dehors eſt d'un jaune plus foncé. Le champ du dedans des Tableaux, & ſur lequel les figures ſont peintes, eſt bleu.

Premier Sujet. La bande du milieu, compoſée de ſept morçeaux entiers, repréſente les ſept planètes ſelon l'ordre des jours de la ſemaine.

Dans le premier rond eſt Saturne avec ſa faulx de couleur de fer; c'eſt ſon attribut caractériſtique : la barette qui couvre ſa tête, & ſon habillement, ſont jaunes.

Le second portrait est celui d'Apollon ou du Soleil. Sa tête est environnée d'une zone de lumière, d'une aureole radiée. Sa clamyde rouge lui laisse la moitié du sein découvert. Il tient une verge ou un fouet. Artemidore, II. 36, dit qu'on représentoit le Soleil en habit de cocher.

La troisième tête est celle de Diane, ou la Lune, environnée aussi d'une auréole qui n'est point dentelée. Elle est habillée de blanc, & porte un sceptre : le sceptre est l'attribut commun à tous les Dieux & à toutes les Planètes; mais il étoit spécialement consacré à la Lune en qualité de *Siderum Regina.*

Mars vient ensuite avec sa cuirasse de fer, son bouclier, son casque garni du cimier & des oreillettes; tous ces objets sont de couleur de cuivre; on n'a pas oublié non plus de lui donner sa lance.

Dans le quatrième cadre rond, on voit un Mercure tout nud, la tête couverte d'un bonnet ailé avec sa mentonière : *offendices.*

Le sixième personnage est Jupiter; il porte un manteau rouge-foncé. Il n'a aucune marque distinctive, soit parce que la lumière de cet astre est assez reconnoissable par elle-même; soit pour indiquer que Jupiter n'est point ici pris pour le Dieu de la foudre; mais seulement pour une constellation bienfaisante.

Le septième & dernier portrait est celui de Vénus assez modestement vêtue; un collier tombe sur son sein, & sa tête est ornée d'une couronne d'or en forme de fleurs. Un petit Amour ailé l'accompagne; peut-être par allusion à l'influence que les Astrologues lui donnent sur le cœur des jeunes gens. On notera que quelquefois l'étoile de Vénus porte le nom de Junon.

La division du tems par semaine *, est très-ancienne. Tous les Auteurs Chrétiens s'accordent à en faire honneur aux Juifs qui la transmirent aux Payens. Goguet pense qu'il faut en rapporter l'invention à la Tradition des sept jours qu'avoit duré

---

* Le mot *Semaine* est une altération du latin *Septimana* ; *assemblage de sept jours.*

la création du monde. Il étoit peut-être plus ſimple de faire dériver cet uſage des phaſes de la Lune, qui changent à peu-près tous les ſept jours.

Les Chaldéens qui prétendoient * au contraire que la matière eſt de toute éternité ; & que n'ayant point eu beſoin de génération, elle n'eſt pas ſujette à corruption ; ce peuple qui faiſoit remonter l'ancienneté de ſes premières obſervations à l'an 473000, avant le paſſage d'Alexandre en Aſie, connoiſſoit la diviſion du tems par ſemaine, fondée ſur la viciſſitude perpétuelle des 5 grandes Planètes, auxquelles il ajoutoit le Soleil & la Lune. Ils commençoient la ſérie de leurs ſept aſtres (ainſi que ſur notre Planche) par Saturne, qu'ils appelloient *Cronus*. Ils croyoient à l'influence particulière de ces ſept Planettes ſur la naiſſance, la nature, & les actions des hommes.

D'autres Auteurs attribuent la diviſion des ſept jours aux Babyloniens & aux Egyptiens, inſtruits par Zoroaſtre : c'eſt ce que les Mages appelloient l'*Harmonie Septennaire*. Philoſtrate, *in Appoll.* Tyan. III. 13. rapporte qu'Iarchas, l'un des Brachmanes, donna à Apollonius de Thiane ſept anneaux inſcrits du nom des ſept Planètes ; chaque jour de la ſemaine, on portoit l'anneau dont le nom correſpondoit à l'aſtre qui préſidoit à ce jour.

Les anciens Perſans donnoient le nom d'un Ange ou d'une Divinité à chaque jour du mois : mais le 1, le 8, le 15 & le 23 de chaque mois, étoient diſtingués par un nom particulier ; ce qui indique viſiblement la diviſion du mois par ſemaines. Le ſçavant Hyde appelle ces quatre jours-là *les Sabbats des Mages*.

Pour autorité, citons un paſſage de Puteanus, de Nund. Cap. 7. Tom. VIII. A. R. *Sed ut Heptadis ratio ſivè ab Hebræis*,

---

* *Chaldæi mundi quidem naturam ſempiternam eſſe perhibent, quæ neque certum principii ortum habeat, neque corruptionem ullo deinceps tempore admittat.* Diodore de Sicile, Liv. II.

ſivè ab Egyptiis accepta ceteris gentibus placuit : ita Ogdoadis ; ſivè Pythagoræ , ſivè Pompilii , Romanis. Ce Sçavant rapporte à ce ſujet un marbre antique qui fait preuve de la diviſion du mois en ſept jours , & du commencement de la ſemaine par la Planète de Saturne : & ce monument n'eſt pas le ſeul.

On trouve cet autre paſſage dans les annales des Chinois : « Les anciens Rois, au ſeptième jour appellé le *Grand Jour*, faiſoient fermer les portes des maiſons : on ne faiſoit ce jour-là » aucun commerce , & les Magiſtrats ne jugeoient aucune affaire. » C'étoit-là l'ancien Calendrier ».

Cette expreſſion *les anciens Rois* (continue le ſçavant Auteur du *Monde Primitif*) « ſemble déſigner les Rois antérieurs à Yao... » On ne peut douter que la diviſion ſeptenaire des jours n'ait » été en uſage long-tems avant les Hébreux & avant leur Légiſlateur.

» La ſemaine s'eſt trouvée juſques chez les Péruviens.

» Cet uſage pénétra auſſi dans les contrées du Nord. Les Calendriers runiques ſont diviſés par ſemaines ; & les jours en » ſont marqués par ſept lettres , comme les lettres nundinales » des Romains , & comme nos Dominicales.

» On croit communément que les Grecs & les Romains » n'eurent aucune idée de cette manière de diviſer le tems. On voit cependant quelques traces parmi eux.

» Philon & Joſeph prétendirent que la diviſion du tems en » ſept jours étoit de tout peuple , & auſſi ancienne que le » monde.

» Cependant les jours de la ſemaine offrent un arrangement » fort différent de celui des Planettes. Cette différence n'a pas » été l'effet du hazard ou de l'erreur ; elle eſt une ſuite des » formules harmoniques auxquelles les Egyptiens réduiſoient » toutes les ſciences. Ils comparoient les Planètes à l'octave » de la muſique ; mais une octave ſe diviſe en deux quartes. » Les Egyptiens virent donc deux quartes égales dans l'octave » planétaire ; 1°. Saturne & le Soleil ; 2°. le Soleil & la Lune

» Ils voulurent donc y adapter les jours ; & pour cet effet, » ils les désignèrent non par l'ordre physique des Planètes, » mais par leur ordre harmonique, en partant de *Saturne* la » plus élevée, ou du jour du repos. Ainsi après le Samedi, » vint le Dimanche.

» Cet arrangement présentoit d'ailleurs le plus grand rap- » port avec l'Histoire du Monde. Le jour de *Saturne* étant le » premier, représentoit fort bien le *Tems* où n'existoit encore » que le Créateur, *Sator*. Aussi Saturne étoit-il appellé * le » père des Dieux & des Hommes.

» Le Vendredi, ou le jour de Vénus, étant le dernier jour, » s'accorde avec ce que nous apprend Moyse, que les œuvres » de la création finirent par celle de la femme, &c.

Voyez le sçavant ouvrage de l'Abbé Roussier, sur la Musique des Anciens, *in*-4°.

» Les Perses donnoient un nom différent à chaque jour du » mois, & ils comptoient depuis 1 jusqu'à 30 ; chaque mois » étoit de 30 jours, comme dans le Calendrier Egyptien. Les » cinq jours de l'année au-dessus de 360 étoient comptés sépa- » rément sous le nom *d'Epagomènes*.

» Les Grecs au contraire divisoient le mois de dix en dix » jours ; ce qu'ils appelloient *mois commençant*, *mois moyen &* » *mois finissant* ; & ils les comptoient de 1 à 10. . . . . &c.

» Il est fort apparent que les Grecs tinrent cette façon de

* Rapprochons de ce trait de la Théologie Egyptienne, un passage curieux de la Cosmogonie des Perses, cité par M. Anquetil dans le Zendavesta. « Dans la loi de Zoroastre, il est déclaré positivement que » Dieu (Ormusd) a été créé par le Tems (avec) tout le reste (des êtres) ; » & le (vrai) Créateur est le Tems, & le Tems n'a point de bornes ; il » n'a rien au-dessus de soi, il n'a point de racine (principe) ; il a toujours » été & sera toujours. Quiconque a de l'intelligence ne dira point : d'où » le Tems est-il venu ? Dans cette grandeur où étoit le Tems, il n'y » avoit point d'être qui pût l'appeller Créateur, parce qu'il n'avoit pas » encore créé. Ensuite il créa le feu & l'eau, & de leur mélange vint » Ormusd. Le Tems en fut le créateur . . . . &c.

» compter les jours par dixaines, des Egyptiens qui, outre les » ſemaines, diviſoient auſſi les jours par dixaines; ce qui faiſoit » trente-ſix diviſions par an, à chacune deſquelles ils faiſoient » préſider autant Génies appellés les *trente-ſix Décans.*

» Comme cette diviſion par dixaines eſt plus commode que » celle par ſept, il ne feroit pas étonnant que les Grecs euſſent » abandonné cette dernière, pour s'attacher uniquement à » celle-là.

» Les Romains comptoient les jours de huit en huit, par octa- » ves, & ils les marquoient par les huit premières lettres de » l'alphabet.

» Quelques Anciens ont cru que les jours avoient pris leurs » noms du nom même de l'Heure par laquelle ils commen- » çoient. Ainſi, en appellant les ſept premieres Heures du nom » des Planètes, & de même les quatorze ſuivantes, la vingt- » deuxième Heure du premier jour s'appelle Saturne, la vingt- » troiſième Jupiter, la vingt-quatrième Mars; enſorte que la » première Heure du jour ſuivant, s'appelle le Soleil; & de-là, » le nom du ſecond jour ».

» Mais les faits détruiſent cette conjecture; la diviſion du jour » en vingt-quatre heures n'ayant point exiſtée avant qu'on don- » nât aux jours le nom qu'ils portent, &c. »

Il réſulte de tous ces détails curieux, que notre peinture eſt un des plus précieux monumens de l'antiquité.

On pourroit ajouter que le Calendrier, malgré les réformes ſucceſſives de chaque peuple, en eſt encore ſuſceptible; & qu'il feroit à deſirer qu'il n'y en eût qu'un ſeul pour toutes les Nations éclairées par un ſeul Soleil. Un Code univerſel fondé ſur les devoirs & ſur les droits de l'Homme, feroit encore plus néceſſaire; mais l'exécution n'en feroit pas plus facile.

Deuxième Sujet. Les deux premiers fragmens ſupérieurs ſont deux Tableaux ronds; l'un deſquels repréſente une Femme, le ſein tout découvert. On diſtingue à peine ſon manteau qui s'éleve derrière elle, après avoir paſſé par-deſſous ſon aiſſelle. Elle porte

à ſa gauche une corne d'abondance de couleur d'or, d'où ſortent quelques feuillages. Seroit-ce Cerès, ou la Terre, Rhea ou Cybele ? Cybele, ſelon les anciens Aſtronomes, préſidoit à toute la Zone planétaire, ou au Zodiaque.

Dans le ſecond cadre eſt un Faune, ou le Dieu Pan dans ſa première jeuneſſe ; il eſt tout nud : une guirlande verte paſſe en bandouillière ſur ſa poitrine; un tiſſu de feuilles de vigne forme ſa couronne. On lui a donné auſſi ſon *Pedum* & ſa flutte à ſept tuyau, ſymbole de l'harmonie céleſte, ou du ſyſtème planétaire.

Pan, dit-on, eſt fils de la chaſte Pénélope; & ne dût ſon nom qu'à la multiplicité d'Amans que la chronique ſcandaleuſe de l'antiquité donne à ſa mère.

Les Egyptiens font jouer un autre rôle à ce perſonnage : c'étoit, ſelon eux, un des Généraux d'armée d'Oſiris qui l'envoya contre Typhon. Pan ſçut pendant la nuit ſurprendre ſon ennemi, & le mettre en fuite. De-là vient ce qu'on appelle *Terreur-panique*. On ne peut guère aller chercher plus loin une étymologie.

D'autres Mythologues plus philoſophes, font du Dieu Pan une allégorie de la Nature, conſidérée comme un grand animal, comme l'aſſemblage perſonnifié de tous les êtres; en un mot, Pan eſt l'Univers déïfié ; & c'eſt ſans doute à cette vieille ſource que Spinoſa a puiſé les matériaux de ſon ſyſtème. Voyez le *Pantheiſticon* de Toland, *in*-8°. 1720.

Troiſième Sujet. Ce ſecond fragment eſt encore compoſé de deux Tableaux ronds. Dans le premier, on voit un jeune Homme coëffé d'un bonnet Phrygien verd. La draperie qui le couvre eſt de la même couleur. Il porte une hache. On conjecture que c'eſt *Mitra*, dont les myſtères les plus ſaints de tous, inſpiroient auſſi le plus de terreur. On mettoit ainſi cette Divinité au rang des ſept Planètes, à la place du Soleil. L'inſtrument dont notre figure eſt armée, nous rappelle que les Miniſtres de Cybele avoient dans leurs mains des épées & des haches.

L'autre portrait eſt celui de Bacchus : un diadême orne ſon front

front déjà couronné de lierre & de pampre; ſon tyrſe eſt entrelacé de bandelettes. Bacchus étoit quelquefois auſſi regardé comme la même Divinité que le Soleil.

Quatrième Sujet. La bande inférieure de notre Planche contient pluſieurs portraits ronds ſur une ſeule file, diviſée cependant en quatre parties.

La première renferme trois cadres, dont l'un repréſente une Femme en habit verd, & un voile ſur la tête. De la main gauche, elle tient une corne d'abondance de couleur d'or, du fond de laquelle s'éléve un fruit ou une fleur; ſur ſa main droite elle porte un diſque, eſpèce de plat rond, où ſont encore deux fruits d'une forme ſphérique.

Le rond ſuivant offre le Buſte d'un jeune homme habillé de jaune, & portant un rateau.

La Figure du troiſième rond eſt couverte d'un manteau & d'un capuchon jaune. Ces trois Buſtes peints ne repréſenteroient-ils pas les trois ſaiſons des Egyptiens, le Printems, l'Eté & l'Hyver? Ils appelloient auſſi Minerve, *Tritogène*, à cauſe des trois températures différentes que l'air reçoit dans les trois ſaiſons de l'année. Car Minerve chez eux étoit l'air, fille de Jupiter, née de ſon cerveau & vierge, parce que l'air eſt incorruptible, & qu'il s'étend juſqu'aux Cieux. On l'appelloit encore *Glaucopis*, parce que l'air eſt bleu dans ſa profondeur. Diodore, Liv. II. XII. Les Grecs & les Romains avoient perſonnifié les ſaiſons, & en reconnoiſſoient quatre; mais chez les Grecs, les quatre ſaiſons étoient du genre féminin: ὧραι; chez les Romains elles étoient du genre neutre: *anni tempora.* L'Hyver étoit ſous la protection ſpéciale de la Déeſſe *Libera.* Le Printems appartenoit à *Vénus*, l'Automne à *Bacchus*, l'Eté au jeune Dieu *Pan.*

Reliſez les *Saiſons* de *Thompſon*, le Triomphe de la Poëſie deſcriptive.

La ſeconde diviſion de notre galerie de portraits, n'en renferme qu'un ſeul, qui repréſente Diane, le front orné du Croiſ-

ſant de la Lune. L'Arc qu'elle a pour attribut eſt détendu, & il ne falloit rien moins que ces marques diſtinctives pour la reconnoître, ſon coſtume d'ailleurs contraſtant avec l'idée de pudeur qu'on ſe fait ordinairement de cette vierge céleſte ; on ne peindroit pas autrement Vénus. Cette tête & les autres qui ſont ſuite, indiquent peut-être qu'on avoit voulu déſigner dans une galerie les douze mois de l'année, auxquels, chez les Egyptiens, préſidoit un nombre égal de Divinités. Chez ce même Peuple, Minerve ou la Lune étoit la même qu'Iſis ; mot qui ſignifie *Ancienne*, à cauſe de l'opinion que les Egyptiens avoient de l'éternité de cette Déeſſe. Diodore de Sicile, à l'endroit déjà cité.

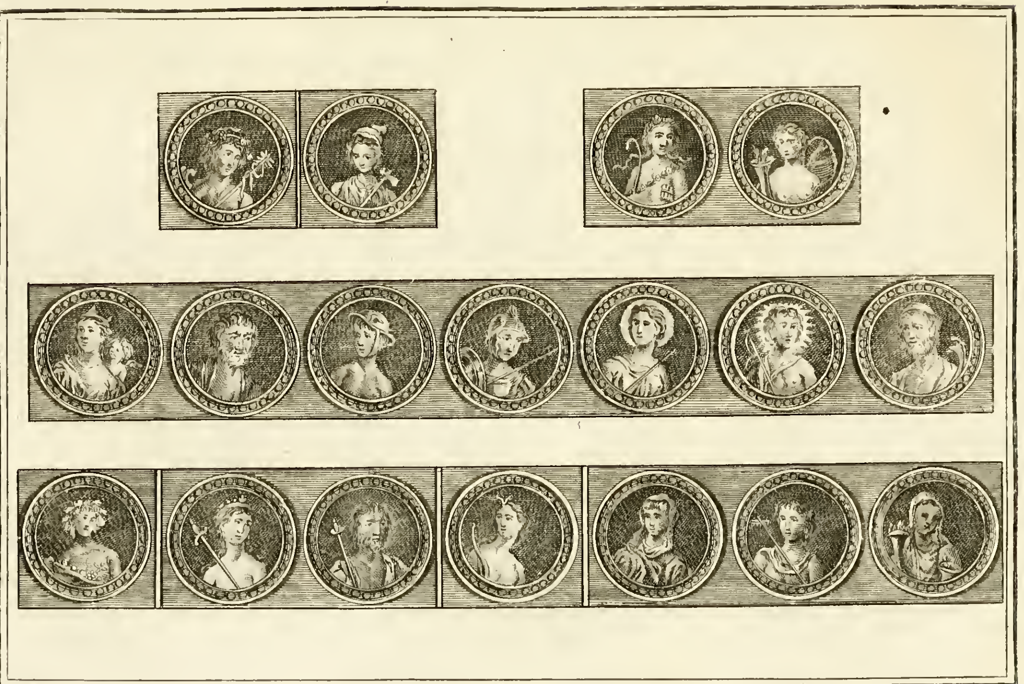
Le troiſième fragment contient deux ronds. Dans le premier eſt un Jupiter couvert d'un vêtement jaune, & portant un ſceptre. Le ſecond nous offre Vénus, le ſein tout découvert, portant un ſceptre pareil à celui du Dieu ſon voiſin, & la tête ceinte d'une couronne d'or travaillée en forme de perles.

Le dernier fragment enfin n'eſt composé que d'un ſeul morceau, repréſentant un Jeune Homme moitié nud, ſa tête couronnée de pampre & de raiſins ; il porte des fruits ſur ſon ſein dans un pan de ſa draperie. C'eſt peut-être Vertumne.

Toutes ces figures nous confirment qu'on a voulu peindre ici les douze mois de l'année, & ſont conformes à un Calendrier antique rapporté par Grutter, CXXXVIII. Jupiter y préſide au mois de Juillet ; Vénus à Avril ; Diane à Novembre ; Veſta à Décembre ; Mars à Octobre ; Vulcain à Septembre ; Cérès au mois d'Août ; Mercure à Juin ; Apollon à Mai ; Minerve à Mars ; Neptune à Février, & enfin Junon au mois de Janvier.

Pluſieurs Peuples, entr'autres les Habitans de Chypre & de Paphos, par une baſſe adulation, tentèrent de donner aux mois de l'année les noms & ſurnoms de quelques Princes. L'Empereur Commode voulut ſe décerner lui-même cet honneur ;

110



Tom. III.

mais l'ufage ; plus defpote encore que les Tyrans, prévalut auffi-tôt après leur mort, & même de leur vivant.

Terminons cet article par un trait peu connu, & qui ne fauroit l'être trop. Avant la venue de Mahomet, les Arabes Payens avoient quatre mois dans l'année qu'ils regardoient comme facrés, pendant lefquels toute guerre & tout acte d'hoftilité ceffoient. Il n'étoit pas permis durant cet intervalle de fe venger de fes plus cruels ennemis, ni même de porter des armes. La violation de cette loi étoit regardée comme la plus grande impiété, & s'obfervoit avec la plus grande exactitude. Pourquoi Mahomet ne l'a-t-il point adoptée dans fon Code religieux?

PLANCHE CXI.

Ce Tableau, retiré des excavations de Gragnano le 13 Juin 1759, contient fur un fond blanc cinq figures parfaitement confervées, dans toute la fraîcheur & la vivacité du coloris. Ces cinq perfonnages ont tous un long vêtement blanc qui leur tombe jufques fur les pieds, & par-deffus un autre habillement étroit & moins long, mais à larges manches qui ne paffent point le coude. La première & la dernière figures font en couleur d'amaranthe ; les trois autres du milieu font en bleu. Toutes les cinq ont la tête voilée & ceinte d'une bandelette couleur d'or. Sur leur front eft un panache ou une aigrette, ou un ornement dans ce genre. Leurs cheveux épars couvrent leurs épaules. Les trois du milieu portent une longue barbe, les deux autres n'en ont point. La première des cinq figures pourroit paffer pour une femme, à caufe du bracelet qu'elle porte. Les chauffures, ou plutôt le pan de draperie qui recouvre leurs pieds, eft de couleur d'or. Ces cinq perfonnages ont, fufpendue perpendiculairement fur leur poitrine avec deux bandelettes, une petite lame d'or où font écrites plufieurs lignes horizontales, & quelques autres caractères entre chaque ligne. La première & la cinquième figures portent fur leurs mains une efpèce de large foucoupe, ou de jatte circulaire, foutenue fur des pieds

bas & paroiſſant criblée de trous ; c'eſt peut-être un réchaud. Deſſus eſt poſé un vaſe renflé dans ſa partie inférieure, s'étréciſſant par le haut, garni d'une anſe très-légère, & d'un long bec de cigogne. Le tout eſt peint en or. On rencontre ſouvent ſur les monumens de ces ſortes de vaſes à bec d'épervier, de cigogne, ou à tête de bœuf, de lion, &c. La première des trois figures du milieu tient à la main un petit ſeau couleur d'or ; & une eſpèce de goupillon ou aſperſoir du même métal. Le perſonnage ſuivant porte pareillement d'une main un ſeau ; & de l'autre un couteau d'or auſſi. La figure d'après porte encore un ſeau, un aſperſoir & un petit trident de la même couleur. *Fuſcinula tridens*, eſpèce de fourchette qui ſervoit à enlever les morceaux de chair que le couteau avoit diviſé ; & auſſi à examiner les entrailles des victimes.

Il eſt évident que ce ſont cinq Prêtres ; mais on ne ſauroit affirmer s'ils ſont Grecs ou étrangers. Preſque tous les Prêtres de l'Antiquité, Grecs, Hébreux, Egyptiens ou autres, étoient habillés de blanc, excepté dans les cérémonies de deuil ; car dans ce cas ils prenoient des vêtemens noirs. Les Mages & les Magiciennes étoient toujours en noir. Voyez le portrait qu'Horace nous a laiſſé de Canidiè, I. *ſat.* 8. Le vêtement de deſſus que portent nos figures reſſemble beaucoup aux dalmatiques des Diacres, *Calubiis Lineis, quæ vix ad cubiti ima pertingunt, nudas de reliquo circumferent manus.* Caſſien. I. 5. Ce vêtement entroit dans le coſtume des Prêtres Egyptiens, Grecs & Romains.

Les Prêtres Egyptiens faiſoient uſage pour l'ordinaire de longues robes blanches de lin ; mais chez les Perſes, les Mèdes, les Lydiens, les Grecs & les Etruſques auxquels on en attribuent l'invention, les Miniſtres ſacrés des myſtères de Bacchus & de la grande Mere, étoient vêtus de diverſes couleurs.

Le panache, ornement du front de nos figures, les feroit croire Egyptiennnes, ſi d'ailleurs elles n'avoient point de barbe, & ſi elles étoient en blanc. Mais cette eſpèce de mitre

indique plutôt des Prêtres Perſans, Arméniens, ou Caldéens. On ſait auſſi que les Pontifes Hébreux portoient des thiares, & avoient ſur le front une lame d'or, où étoit écrit le nom de Dieu en caractères ſacrés.

Dans les myſtères de Bacchus, dans les cérémonies religieuſes de la Déeſſe Iſis, dans les évocations magiques, il étoit d'étiquette d'avoir les cheveux épars ſur les épaules, comme on le voit ſur notre planche.

Les Mages de la Caldée portoient auſſi une longue barbe. Il étoit défendu par une loi expreſſe, aux Hébreux, & ſur-tout à leurs Prêtres, de ſe faire la barbe. La barbe étoit une choſe ſacrée chez les Grecs. Euripide fait dire à Hecube, v. 752 :

Agamemnon, ſupplico tibi per hæc genua,
Et tuam Barbam, *dextramque felicem.*

Plutarque nous apprend qu'Alexandre ordonna aux Macédoniens de ſe faire raſer, de peur que les ennemis ne les priſſent par la barbe. Philippe ſon père eſt repréſenté ſans barbe ſur les médailles.

» Dans les autres Pays, (dit Herodote, II. 36.) les Prêtres » portent de grands cheveux ; en Egypte, ils ſont coupés. Dans » les autres Pays, on a coutume de ſe faire raſer aux funé» railles d'un parent ; les Egyptiens ſe laiſſent croître les che» veux ; mais ils ſe font couper la barbe. En Egypte auſſi, (ajoute » le père de l'Hiſtoire.) la femme n'y ſauroit être la prêtreſſe » d'aucun Dieu, ni d'aucune Déeſſe. » Le miniſtère religieux demande de la prudence & de la diſcrétion. Les autres Nations n'ont pas été ſi ſcrupuleuſes.

Cependant Diodore de Sicile I. & Plutarque, de Iſ. & Oſir. ne ſont point d'accord avec Herodote, & prétendent que les Prêtres Egyptiens ſe faiſoient raſer la tête en ſigne de triſteſſe, quand ils célébroient la mort d'Oſiris.

Pline obſerve que les Romains ne commencèrent à ſe raſer que l'an de Rome 444, quand P. Ticinus leur amena de Sicile une proviſion de barbiers : il ajoute que Scipion l'Africain fut le premier qui fit venir la mode de ſe raſer chaque jour.

Les Romains avoient coutume de se faire des visites de cérémonie, à l'occasion de la première coupe de la barbe qui avoit lieu à l'âge de vingt-un ans. Ils enfermoient la première barbe dans une boëte d'or ou d'argent, & la consacroient à quelque divinité. Passé quarante-neuf ans, il n'étoit plus permis, selon Pline, de ne pas porter la barbe longue.

Les Anciens Philosophes portoient de longues barbes: d'où est venu le proverbe rapporté par Plutarque: *la barbe & le le manteau ne font pas le Philosophe*: proverbe que nous avons parodié : *l'habit ne fait pas le moine.*

Kingson assure que la Religion des Tartares consiste principalement dans le gouvernement de leur barbe. Les Tartares & les Persans se sont fait des guerres longues & sanglantes pour leur moustache.

Dans l'Eglise autrefois on usoit de grandes cérémonies, en bénissant *la barbe.* De vieux rituels nous ont conservé les prières qui accompagnoient sa consécration.

La discipline ecclésiastique enjoignit de porter la barbe; parce qu'une barbe longue sied bien à la gravité du Clergé. D'autres fois aussi, elle l'a défendue comme suspecte de cacher de l'orgueil sous un air vénérable. Voyez *Annales Capucinorum*, *in-fol.*

S. Chrysostome remarque que les Rois de Perse portoient leur barbe tissue & nattée avec un fil d'or. Quelques-uns des premiers Rois de France faisoient nouer & boutonner leur barbe avec de l'or.

On prétend que l'étymologie du nom des Lombards est due à longueur de leur barbe : *Longuo-bardi*, quasi *Longuo-barbati.*

Saumaise a renfermé tout ce qui concerne la *Barberie*, dans un ouvrage latin intitulé : *Cl. Salmasii Epistola, ad And. Colvium : super Cap. XI. primæ ad Corinth. Epist. de Cæsarie virorum & mulierum comâ.* Elzevir, 1644. *in*-8°. 750 pag.

Le bracelet que porte l'une de nos cinq figures, rappelle

les *Camilli* & *Camillæ*, jeunes garçons & jeunes filles de condition libre, qui servoient de ministres aux Prêtres Romains pendant leurs fonctions.

Chez les Hébreux, les Lévites n'étoient point admis aux services du Temple, avant l'âge de trente-ans, & après une espèce de noviciat de cinq ans. Parvenu à la cinquantième année, le Lévite ne pouvoit plus exercer le ministère des autels. Moïse eut soin en même tems d'ordonner qu'on n'admettroit point dans l'ordre sacerdotal aucun homme en qui se trouveroit quelque difformité de corps ou quelqu'infirmité permanente. Les Lévites étoient toujours pieds nuds dans le Temple, & les Prêtres laissoient leurs chaussures à la porte, en y entrant. Les cinq figures de notre Tableau ont le pied couvert à la manièredes Prêtres Egyptiens qui se chaussoient avec des feuilles de palmier.

Le *Pectoral* de nos cinq personnages a quelque ressemblance avec le *Rational* que le Grand Pontife des Hébreux portoit sur sa poitrine par-dessus sa robe d'hyacinte, & sur lequel étoient écrits ces deux mots : *Urim* & *Thummim*, qui veulent dire, à ce qu'on croit, *Lumière* & *Perfection.* Outre cet ornement, il portoit encore l'*Ephod*, espèce de manteau enrichi de douze pierres précieuses disposées sur 4 files, & où étoit gravé le nom des douze Tributs d'Israël. Ce costume rappelle aussi cette coutume des Egyptiens : le plus âgé de leurs Prêtres, devenu le Président du Tribunal des Juges, ne rendoit point de jugement avant de s'être revêtu d'une image de la Vérité sculptée sur un saphir suspendu à son col.

Les Prêtres de la grande Mère, les *Galli* de Cybele avoient aussi un *Pectoral*, où étoit le portrait de leur Divinité.

Il est probable que l'Auteur de la peinture que nous avons sous les yeux, aura eu en vue le Grand Pontife des Hébreux, ou les Prêtres de Cybele. Il les aura peint de mémoire ; ce qui fait qu'il n'a point suivi le costume dans toute son exactitude ; comme il n'arrive que trop souvent aux Artistes modernes, quand ils s'occupent de cérémonies étrangères.

Si l'Auteur de notre Tableau a voulu désigner les Ministres de Cybele, ces cinq figures, dont deux seulement sont sans barbe, nous confirmeront dans l'opinion de quelques Sçavans Antiquaires qui ont prétendu que les Pontifes de la grande Déesse étoient de deux sortes; qu'il y avoit la classe des Prêtres proprement dits : *Magnæ Matri Sacerdotes ;* & la classe *Gallorum*, qui, comme on sçait, se faisoient eunuques en entrant au service de Cybele, & qui par conséquent devoient perdre leur barbe avec leur sexe.

S. Justin & S. Clément d'Alexandrie, nous apprennent aussi que les femmes Prêtresses de Cybele, qui alloient mendier en son nom, portoient suspendu sur leur sein un portrait de leur Déesse.

Dans toutes les Religions du monde, on trouve établi l'usage des aspersions. Chez les Payens on arrosoit l'autel avec de l'eau *lustrale ;* c'est-à-dire, une eau dans laquelle on avoit plongé un tison ardent tiré du foyer des sacrifices. Un brin de laurier, une branche de palmier, ou bien des crins de cheval au bout d'un manche servoient d'aspersoir. Les Hébreux faisoient leur goupillon avec l'hyssope, autour duquel ils attachoient des fils de laine. On le trempoit dans le sang de la victime égorgée, & on le secouoit sur la tête du peuple. Les Egyptiens avoient aussi un instrument qu'ils appelloient *Purificatoire*, & avec lequel des Ministres placés à l'entrée des Temples aspergeoient les dévots assistans.

C'étoit parmi les Grecs une sorte d'excommunication, que d'être privé de l'eau lustrale. Œdipe, dans Sophocle, Act. II, Sc. 1. défend expressément de faire aucune part de cette eau sacrée au meurtrier de Laïus.

A la table des Princes, des Officiers préposés répandoient quelques gouttes d'eau lustrale sur les viandes : & encore aujourd'hui au mariage des Souverains, leurs Aumoniers vont bénir la couche nuptiale, en l'arrosant d'eau bénite.

Il en est de l'Eau lustrale comme du Feu sacré. Les Anciens rendoient


111

112

Tom. III.

rendoient une ſorte de culte à ces deux élémens, non comme ſymboles de la Divinité : l'utilité ſeule déifia d'abord ces deux belles productions de la nature. On les propoſa enſuite en exemple. On en fit un emblême de la conduite que les hommes réunis en ſociété devoient tenir réciproquement. La *pureté* & la *charité* ſont en effet les deux premieres vertus de la morale, & c'eſt à quoi ſe réduiſent la Loi & les Prophêtes. Malheureuſement le peuple perdit bien-tôt de vue *l'eſprit* du dogme & s'en tint à la *lettre*. Il en vint à croire que l'eau luſtrale expioit réellement ſes fautes à meſure qu'il les commettoit. Il en réſulta que, ce qui dans le principe avoit été imaginé pour ſervir de barrière aux paſſions, devint par la ſuite une eſpèce d'aſyle où la conſcience du coupable ſe mettoit à l'abri & demeuroit impunie. *Les Prêtres du Paganiſme*, loin de rappeller le véritable ſens de toutes ces cérémonies religieuſes, virent en ſouriant le peuple ſe borner aux actes extérieurs du culte & prendre l'hiérogliphe pour la réalité : leur cré it en augmentoit d'autant. Et c'eſt ainſi que les plus louables inſtitutions dégénèrent en vains ſimulachres, en formules pueriles, auſſi nuiſibles qu'elles étoient ſalutaires.

PLANCHE CXII.

Ces deux petits Tableaux quarrés furent découverts au même endroit dans les excavations faites à Civita en 1754.

Dans le premier, on voit placé ſur un cube de pierre un vaſe à deux anſes, dont les flancs ſont très-larges & le goulot très-étroit. Il eſt de couleur de cuivre. Un cercle du même métal, & autour duquel ſont paſſés pluſieurs petits anneaux & pluſieurs rubans, eſt dreſſé contre le vaſe. Deux lances ſont auſſi appuyées contre l'une des deux anſes de cette même ampoule. Ne ſeroit-ce point deux ſceptres à l'uſage des juges des jeux; car ces différens objets paroiſſent avoir rapport aux exercices des Athlètes & aux prix qu'on décernoit aux vainqueurs. Le ſecond

vaſe à deux anſes auſſi eſt beaucoup plus *ſvelte*. Il eſt peint en argent. L'arbuſte eſt un olivier repréſenté au naturel. Les couronnes qu'on diſtribuoit dans les jeux olympiques étoient d'olivier; parce que, dit-on, Hercule a planté cet arbre & s'en eſt couronné le premier. Le troiſième vaſe a la forme d'une cloche; il a deux anſes très-étroites, & il eſt de couleur d'or; près de lui eſt un cercle ſemblable au précédent.

L'arbuſte du ſecond Tableau eſt ſemblablement un olivier peint d'après nature. On y voit auſſi deux cercles pareils aux premiers. Le vaſe poſé ſur une eſpèce de trepied eſt de couleur de cuivre. La coupe qu'on diſtingue à côté eſt peinte en argent. Le dernier vaſe enfin, élevé ſur une petite pierre cubique, eſt de couleur d'or.

PLANCHE CXIII.

On pourroit ſoupçonner avec beaucoup de vraiſemblance que ce Tableau curieux découvert à Portici, repréſente la célèbre Vénus adorée à Paphos, ſous la myſtérieuſe image d'une *Borne*, ou d'un cône. Et en effet le principal objet de cette compoſition eſt une grande pierre pyramidale, élevée ſur un autel ou ſur une baſe quadrilatérale. Le bas de ce cône eſt convexe, à la manière d'une pomme de pin. Il eſt couvert d'ornemens en forme de maſques de diverſes figures, & de petites bandelettes qui en font le tour. Le tout peint en bleu clair-obſcur, comme le reſte du tableau, n'eſt pas bien diſtinct. A l'extrêmité ſupérieure eſt un maſſif rond où l'on apperçoit à peine trois petites pointes ſaillantes, & d'entre leſquelles s'élève un petit obeliſque, dont la baſe a auſſi la forme d'une pomme de pin. Cette petite pyramide ſe termine elle-même par une flamme ou par une fleur. Cette ſtatue biſarre n'eſt point couverte d'un dôme. Elle s'élève bien au-deſſus de la hauteur des parois du Temple demi-circulaire, au milieu duquel elle eſt placée. C'eſt une corniche ſoutenue par quatre

colonnes. Entr'elles eſt une cloiſon qui forme l'enceinte de l'édifice. L'entrée eſt défendue par deux eſpèces de remparts, ſur leſquels on a placé deux vaſes ou deux urnes, ſemblables aux ſept autres vaſes qu'on peut remarquer ſur la corniche. L'une de ces deux eſpèces de caſſolettes laiſſe échapper quelque peu de fumée par une ouverture qui paroît pratiquée à ſa partie latérale. Des branches ou rameaux ſerpentent le long de la colonnade. Des draperies en forme de bandelettes ſont attachées au piedeſtal du cône & ſur l'appui qui règne entre les colonnes. Un long roſeau eſt dreſſé contre le cône; une épée (ou quelqu'autre choſe approchant), ornée de nœuds de rubans, eſt placée au bas de l'une des deux caſſolettes dont nous avons parlé. Tout le bâtiment eſt environné d'eau. D'un côté, ſur une langue de terre, on voit un homme nud, tenant d'une main une longue verge ployante, & portant ſa droite à ſon front, orné de trois pointes, ou de trois cornes. On pourroit auſſi ſoupçonner trois rayons ou aigrettes. On conjecture que c'eſt Adonis; perſonnage mythologique qui repréſentoit le ſoleil radieux: d'autres prétendent que le Peintre a placé ici un homme cornu, pour nous apprendre une vieille tradition qui attribuoit des cornes aux Anciens habitans de Chypre : tradition qui dut ſon origine ſans doute à la coëffure en forme de diadême, que portoient ces inſulaires voluptueux. De l'autre part de l'édifice, eſt une Nymphe en habit court: ſon manteau ou ſon voile voltige au gré du vent. Elle tient à la main une lance de chaſſe ; on apperçoit le haut de ſon carquois. Elle porte à ſa bouche le doigt index de la main droite: c'eſt peut être Diane, ou même Proſerpine. Toutes deux aimèrent Adonis. Voyez leur Hiſtoire. A ſes pieds eſt un chien qui boit. Dans le lointain on en voit un autre qui court. Au-devant du tableau, eſt une femme aſſiſe ſur un tertre ; elle eſt entièrement vêtue. Sa tête eſt ornée de quelque choſe qu'on ne ſauroit particulariſer. Près d'elle croiſſent deux roſeaux & quelqu'autres plantes aquatiques. Elle paroît dans la douleur & rappelle la *Vénus Archictis* ;

la même qu'*Aſtarté*, qu'on adoroit ſur le mont Liban. Voyez ſon aventure. Macrobe, Sat. I. 21 : le cerf étoit conſacré à cette Déeſſe, à cauſe de ſon bois qui donnoit une idée du croiſſant de la lune ; car Vénus en étoit le ſymbole chez les Arabes, peut-être par alluſion à l'infirmité périodique des femmes. A quelque pas d'elle, on voit un jeune cerf ſe déſaltérant au milieu de l'eau, dont la ſurface répète ſon image.

Reprenons les différens objets de cette intéreſſante compoſition.

On trouve dans Tacite, Hiſt. II. 2. ce paſſage qui peut ſervir d'explication à notre ſujet principal : *ſimulachrum deæ non effigie humanâ : continuus orbis latiore initio tenuem in ambitum metæ modo exſurgens ; & ratio in obſcuro.* Joignons-y cet autre paſſage du Commentateur Servius, Æn. I. 724. *Apud Cyprios Vénus in modum umbilici, vel ut quidam volunt, metæ colitur.* Maxime de Tyr, diſſert. XXXVIII, dit que ce ſimulachre ſacré étoit une pyramide blanche. Ce n'étoit pas un cône géométriquement régulier ; mais un corps de forme ronde & pyramidale. Les médailles de Druſus, Veſpaſien, Trajan, & d'autres monumens antiques nous repréſentent ainſi Vénus, à quelques petites différences près. Dans le quartier de la ville d'Athènes qu'on appelloit *les Jardins* ; il y avoit un Temple de Vénus céleſte, avec une ſtatue de la Déeſſe, de figure quarrée, comme ſont les Hermès.

On remarquera que ce fut un Prêtre de la Vénus de Paphos, qui prédit à Titus, né dans l'obſcurité, qu'il ſeroit un jour Empereur.

La Vénus de Paphos n'étoit pas la ſeule Divinité adorée ſous une forme ſi biſarre. Nous avons déjà fait mention, Planche IX de ce volume, du Dieu *Elagabale* qu'on croit être le même qu'*Aglibelus*, Dieu des Palmyréniens, qu'on repréſentoit, ſelon Hérodien, ſous la forme d'une groſſe Pierre ronde par en bas, & finiſſant en pointe. C'étoit le ſoleil qu'on adoroit ſous ce nom & ſous cette figure. *Lapis maximus, ab imo rotundus ſenſim faſtigiatus prope modum ad coni figuram niger*

lapidi color, quem etiam jactant cœlitus decidisse, eminent in lapide quædam, formæque non nullæ visuntur. Telle est la figure de notre planche. Au rapport de Pausanias, I. 44, on voyoit à Megare (*), vers la porte Nymphade, au milieu d'un ancien Gymnase, une pyramide de hauteur médiocre, qu'il a plu aux Habitans de la Ville de nommer Apollon *Carneus* ou *Carneïus*. Le même Historien rapporte qu'à Sicyone **, près du tombeau d'Aratus ***, on voyoit deux Statues, l'une de Jupiter *Melichius*, c'est-à-dire, *le Bon*, *le Débonnaire*; l'autre de Diane *Patroa* : toutes les deux fort grossières & sans art; la premiere est faite en pyramide, & l'autre est taillée comme une colonne.

Les Thespiens ****, (dit encore Pausanias, IX. 27.) de toute

---

* Aujourd'hui *Mégra*, jadis ville célèbre, la patrie de Théognis, le Poëte moraliste, d'Euclide, le chef de la Secte Megarique, & disciple de Socrate; d'Eubulide, maître de Démosthènes, & enfin du Sage Stilpon, tous grands hommes, dont il faudroit apprendre le nom aux Turcs leurs successeurs.

** Aujourd'hui *Basilica;* à trois lieues de Corinthe; cette ville autrefois si florissante, & remplie de statues & de monumens inestimables, n'est plus qu'un monceau de ruine: On n'y compte que trois familles de Turcs, & autant de Grecs. Selon le P. Petau, l'Empire des Sicyoniens dura près de mille ans. Les Prêtres d'Apollon y exercèrent l'autorité souveraine pendant 30 ou 40 ans. On y adoroit Bacchus sous un nom que la décencé défendoit de prononcer.

On fabriquoit dans cette ville, fameuse par son luxe, des souliers si galans, qu'ils étoient passés en proverbe. C'étoit la patrie de *Prascilla*, femme célèbre par ses Poésies Liryques.

*** Grand Capitaine de l'antiquité, homme de bien, libérateur de Sicyone, sa patrie; il fut empoisonné par Philippe II, Roi de Macédoine. On lui érigea un monument héroïque.

**** On prétend que les Habitans de Thespie faisoient gloire d'ignorer tous les arts, même l'agriculture. Cependant on célébroit tous les ans dans cette ville une fête en l'honneur des Muses; chacune d'elles y avoit sa statue de marbre dans un petit Temple. Le Poëte Hésiode avoit aussi une statue de bronze à Thespie. On y solemnisoit encore des fêtes à Cupidon qu'on nommoit *Erotidies*.

ancienneté ont eu Cupidon en ſinguliere vénération. Sa Statue, comme dans les premiers tems, eſt une pierre informe qui n'a jamais été miſe en œuvre. L'Hiſtorien grec ajoute à ce ſujet: le Vulgaire s'imagine que Cupidon eſt le plus jeune des Dieux, & le croit fils de Vénus. Cependant Olen qui a compoſé pour les Grecs des Hymnes d'une grande antiquité, dans un Hymne en l'honneur de Lucine, fait Lucine mère de ce Dieu. On ſçait que Platon, dans ſon Banquet, dit, que l'Amour eſt le plus ancien des Dieux.

Enfin le même Voyageur nous apprend, III. 20, qu'aux portes de Sparte, on voyoit ſept colonnes érigées ſuivant la Religion de l'ancien tems, & qu'on diſoit repréſenter les ſept Planètes. Il raconte encore, VII. 22, que dans la ville de Pharès, près d'une ſtatue, & d'un vivier conſacré à Mercure, il y avoit une trentaine de groſſes pierres quarrées, dont chacune étoit honorée par les Habitans du lieu, ſous le nom de quelque Divinité : c'étoit peut-être les jours du mois déifiés.

Le Jupiter Ammon étoit, ſelon Quint-Curce, IV, *Umbilico ſimilis, ſmaragdo, & gemmis coagmentatus. . . . . lapidi ſeu calculo eminentiæ rotundæ figura.*

La Vénus de Paphos étoit originaire d'Egypte; & ſi on en doutoit, les hyérogliphes figurés ſur le cône qui la repréſente, pourroient ſervir d'autorité à cette conjecture.

Mais pourquoi ce culte preſque généralement établi en l'honneur d'une pierre informe ? Pourquoi couronner de fleurs & charger de pierreries une pyramide groſſière ? Pourquoi faire des onctions & brûler de l'encens à un cône tronqué ? . . . . Il en a été ſans doute de ces pierres couvertes d'hiérogliphes, comme des *Termes* devenus des *Hermès*. Pendant les premiers tems, & dans l'enfance des arts, un monceau * de pierres

* On trouve cette coûtume établie chez les Hébreux; mais grace à leur peu d'imagination, & à la ſageſſe de leur Légiſlateur, jamais ils ne prirent le change.

brutes tint lieu de monument pour attester un événement remarquable. A ces pierres entassées, on substitua des blocs entiers, des cubes irréguliers sur lesquels on grava quelques signes conventionnels; & tels furent les premiers matériaux de l'Histoire. Ces élémens susceptibles de plusieurs sens, devinrent inintelligibles, en proportion que la tradition des faits dont ils étoient les emblêmes, vint à s'affoiblir. Les traces de ces signaux presqu'effacées, il ne resta plus qu'un souvenir confus de ce qu'ils représentoient: mais ces monumens en furent vénérés d'autant, le peuple étant porté à adorer tout ce qu'il ne comprend pas. Quelques hommes adroits, pour donner une valeur de plus à leurs possessions sur le sol desquelles se trouvèrent placés ces monumens, profitèrent de l'ignorance commune, & n'eurent pas beaucoup de peine, avec un peu de charlatanisme, & aidés des circonstances, de consacrer un culte en règle à ces pierres brutes déjà si respectables par leur ancienneté : de-là les oracles d'Ammon, & notre Vénus de Paphos, &c. &c. &c.

Cette marche est d'autant plus vraisemblable, que notre Vénus nous offre la preuve d'une méprise qui n'est pas moins grossière. La Vénus de Paphos ne réveille en nous que l'idée des plaisirs des sens, *Venus terrestris*; on la regarde communément comme la Divinité qui préside à la Jouissance; *Venus popularis, vulgaris;* c'est la Volupté déïfiée : & cependant dans l'origine, c'étoit précisément le contraire. La Déesse de Paphos étoit la Vénus céleste; la Vénus Platonique, *Venus Urania, celestis, æria;* celle qui n'inspiroit que l'amour du beau idéal.

Les Anciens avoient grand soin de distinguer deux Vénus; & chacune d'elles avoit ses attributs caractéristiques. Dans la ville d'Elis, on voyoit une statue de *Vénus Céleste*, composée d'or & d'ivoire, ouvrage de Phydias. Le pied de la Déesse étoit placé sur une tortue, symbole de la retraite & du silence qui conviennent à une femme mariée, dit Plutarque. C'étoit aussi un emblême de la modestie & de la chasteté. Dans le même temple, on voyoit encore une statue de la *Vénus Vulgaire*. Cette

figure de bronze étoit assise sur un bouc de même métal, ouvrage de Scopas. Le bouc représentoit l'impudicité.

Les trois pointes ou rayons qu'on remarque au haut de notre pyramide, ont peut-être rapport à la *Triple Hecate* qui étoit la même que Vénus; ou bien encore, elles font allusion aux trois Parques, dont la Vénus Céleste passoit pour la plus ancienne; ou bien enfin, elles expriment la division du tems en usage chez les Egyptiens qui n'admettoient que trois saisons; & alors le massif rond figurera le Zodiaque.

Quelques Savans ont présumé que la Vénus de Paphos représentoit la Nature, fondée sur ce passage de Pierius Valerianus: *per pyramidem veteres rerum naturam, & substantiam illam informem formas recipientem significare voluerunt.* Et en effet de toutes les formes données aux édifices, la pyramidale est celle qui résiste davantage à la lime sourde du tems: ensorte qu'un tel obélisque étoit déjà par lui-même l'hiéroglyphe de l'un des plus beaux attributs de la Nature, la *sempiterneité.* Pour peu qu'on y traçât des caractères symboliques, des figures allégoriques, on venoit à bout à l'aide de signes matériels, d'exprimer les idées les plus abstraites attachées à ce grand sujet. Si on terminoit le sommet de la pyramide par une flamme, (comme on peut le voir sur notre planche) alors, elle désignoit la Nature échauffée, vivifiée par les rayons du soleil; ou bien c'étoit la Nature brûlée de tous les feux de l'amour. C'étoit l'emblême de la génération, de ce feu élémentaire que les Anciens donnoient pour principe à la vie. La Vénus de Paphos représentoit à elle seule les deux sexes. Voy. Macrobe III. Sat. 8. C'étoit une variante du culte que tout l'Orient rendoit au double *Phallus*, mâle & fémelle, dont, au rapport de Lucien, *de Deâ syriâ*, on voyoit le simulachre en grand sur les portes du Temple de cette Divinité.

Si au lieu d'une flamme, l'obélisque étoit terminé par une fleur, (comme on peut encore le conjecturer sur notre peinture), alors cette fleur fera allusion au pavot que les Sycioniens mettoient dans la main de Vénus, pour désigner *vim prolificam*, & *seminis*

copiam,

copiam, comme dit Pierius Val. lib. 42. ou bien avec Saint-Augustin, C. D. VII. 25. parce que *gentiles virilia Atis flori comparaverunt.*

On se rappelle aussi qu'Adonis fut changé en fleur par Vénus. Ovide, Métam. X. 735.

L'Auteur du Tableau qui nous occupe, a représenté le Temple de *Vénus Paphia* sans couverture; ce qui est conforme à ce qu'en disent Tacite, à l'endroit déjà cité, & Pline, liv. II. ch. 96. que sur l'Autel de cette Divinité, il ne pleuvoit jamais. *Nec ullis imbribus quamquam IN APERTO, altaria madescunt. celebre fanum habet Veneris Paphos, in cujus quamdam aram non impluit.* L'Historien de la Nature ajoute qu'on remarque le même phénomène à Néa, ville de Troade, autour de la Statue de Minerve; on y remarque de plus, (dit-il encore,) que les restes des sacrifices laissés sur l'Autel ne se corrompent point.

Il est curieux de surprendre Tacite & Pline, racontant le même miracle.

Les plus grandes pluies n'éteignoient donc point le feu & l'encens qu'on brûloit sur l'Autel de *Venus Paphia.* On y offroit des victimes mâles, & spécialement le bouc; mais il n'étoit pas permis de les immoler & de souiller le Temple de leur sang. C'est ce qui fait que nous ne remarquons sur notre Tableau que des cassolettes de parfums: & en effet la douleur & la mort ne devoient point entrer dans un culte consacré à la Mère du plaisir; des offrandes vivantes étoient seules dignes de la Divinité qui présidoit à la génération.

Cependant on a cru voir dans ces cassolettes des urnes cinéraires, d'après S. Clément d'Alexandrie & Arnobe qui nous apprennent que le tombeau de Cinyre, Roi de Paphos & de tous ses descendans, étoit placé dans le Temple même qu'il avoit élevé à Vénus.

Le roseau peint sur notre planche a quelque rapport avec celui que portoit à la main ou conservoit dans sa loge le portier & le gardien du Temple. Pline nous apprend que le Roseau Cy-

prien étoit d'ufage en médecine. La fleur de fa chevelure, dit-il, entrée dans l'oreille, rend fourd.

On conjecture auffi que l'épée placée à l'endroit du Temple de Paphos fait allufion à l'Hiftoire de Cinyrus. Voyez Ovide, Mét. X, 298.

Le Temple de Vénus Paphia eft entouré d'eau, conformément à ce paffage remarquable d'Apulée, Métam. XI. *Tu, cœleftis Venus, quæ, primis rerum exordiis fexuum diverfitatem generato amore fociafti, & æternâ fobole genere humano propagato, nunc* CIRCUMFLUO PAPHI SACRARIO *coleris.*

Paphos, aujourd'hui Baffe, étoit la Ville capitale de l'Ifle de *Cyprus* ou *Cypre*, aujourd'hui *Chypre*; Pays fi fertile, fi agréable, que les Grecs lui donnèrent le nom de *Macaria*, *terre fortunée.* C'eft dans cette Ifle que fe trouvoient les lieux célèbres d'Amathonte, de Cythère, de Palepaphos (*), & la forêt d'Idalie. La nature indulgente & libérale en avoit fait le féjour de la volupté. Et les heureux Cypriens s'abandonnoient tellement à la douce impulfion de la nature, que leur Patrie fut regardée comme celle de Vénus elle-même: *cui cypriæ puellæ fuam ipfarum pudicitiam dicabant... ante nuptias puellæ dotem quæfituræ, in honorem Veneris in littore fe proftituebant... Juftinus, libr.* 18. *Pomponius libr.* 2. *Strabon* 14. *Plin. lib.* 5. *cap.* 31.

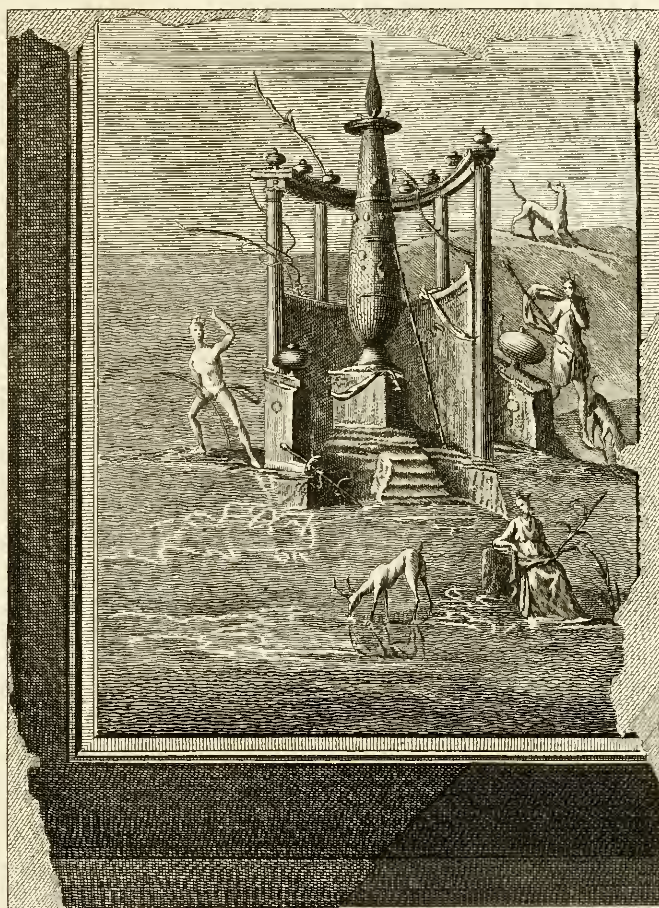
Les Courtifannes qui vouloient contrefaire les Sages fe défignoient par Vénus Uranie; mais c'eft fous la figure de Vénus Paphienne que Julia, fille de Titus, & Fauftine la jeune fe trouvent repréfentées fur quelques médailles.

Les fêtes de Vénus qu'on célébroit à Paphos, commençoient le premier jour du mois d'Avril, qui pour cela fe nommoit *menfis Veneris.* Les jeunes filles faifoient des veillées pendant trois nuits confécutives. On préludoit par des hymnes & des danfes en l'honneur de la Divinité: *amorum copulatrix.* Relifez le *Pervigilium Veneris.*

---

* On dit que c'eft à *Palæphos* que Vénus aborda en fortant de la Mer.

113



Tom. III.

114



Tom. III.

Cypre étoit la Patrie *de Sopater de Paphos*, Poëte comique, qui vivoit ſous Alexandre & ſes deux Succeſſeurs les Ptolémées.

Saint Paul (ou Saint Barnabé l'Apôtre) vint à Paphos. Il y prêcha avec ſuccès une religion auſtère à des hommes efféminés, & arbora la croix ſur l'autel même du Dieu du plaiſir.

Cette Iſle qui renfermoit autrefois neuf Royaumes, ſe vit gouvernée d'abord par les Rois d'Egypte, enſuite par les Romains, les Grecs, & les Templiers; les Véniriens s'en emparèrent l'an 1480 & la perdirent en 1570. Les boſquets délicieux de Paphos & d'Amathonte; les bois de myrthes d'Idalie totalement dénaturés par mille révolutions ſucceſſives, long-tems diſputés pour des intérêts étrangers, ſont reſtés au pouvoir de l'Empire du croiſſant. Des Eunuques tiennent ſous leur verge de fer une poignée de Cypriots, reſtes infortunés d'un peuple, qui, jadis ne cédoit qu'aux douces invitations de Vénus.

PLANCHE CXIV.

Le cadre de ce Tableau, trouvé à Civita, eſt noir, avec un filet blanc & un bord verd. Un petit ruiſſeau occupe le premier plan de ce payſage. Sur la rive eſt un bœuf mangeant de l'herbe, & à quelque diſtance un chien qui aboie après lui. Un peu plus avant, dans le Tableau, on voit une brebis blanche & une chèvre rouſſâtre. Plus loin eſt une fabrique baſſe & circulaire, contre le mur de laquelle ſont appuyées deux cannes de roſeaux. Cette eſpèce d'enclos a deux fenêtres, & renferme un petit boſquet de cyprès au pied d'une roche. Tout auprès s'élève ſur une haute baſe une Statue de métal: on diroît une Minerve; du moins autant que ſemblent l'indiquer le carquois dont on apperçoit un bout par-deſſus ſon épaule gauche, le croiſſant qui orne ſa tête, le dard, & un autre inſtrument de chaſſe qu'elle tient à la main & qu'on diſtingue mal: c'eſt une eſpèce de palme. Cette conjecture n'eſt pas détruite par ſon vêtement qui lui tombe juſques ſur le petit bout de ſon pied. Derrièe cette Statue eſt un édifice com-

pofé de deux pilaftres qui portent une corniche fur laquelle on a placés deux vafes de métal. Un tronc d'arbre occupe l'entre-deux des piliers & fe divife en deux branchages élevés. Au pied de cette fouche eft une paftourelle affife fur une pierre. Une partie de fes cheveux châtains font noués fur le fommet de fa tête ; le refte tombe en boucles fur fes épaules. Son vêtement eft blanc ; & la draperie qui tombe fur fes genoux eft d'un rouge foncé. Elle tient à la main un *pedum* renverfé. Non loin de cette jolie figure aux pieds nuds, eft un autel prefqu'à rafe-terre, efpèce de table ou banc de marbre ; deux bâtons ou rofeaux font appuyés contre. Derrière, dans l'enfoncement, eft un bœuf couché à terre & tenant la tête élevée & tournée vers la bergère affife. Plus loin encore eft une brebis blanche ; & enfin, tout-à-fait dans le fond, on voit un homme étendu fur le fol, appuyé fur fon coude droit. L'horifon eft borné par une grande roche, & des bofquets qu'on n'apperçoit qu'affez vaguement.

PLANCHE CXV.

Des fruits & un vafe de verre, rempli à moitié d'une liqueur rouge qu'on peut foupçonner être du vin. Pline XXXVI. Voyez la note de M. Guettard, dans la Traduction de M. Poifinet de Sivry. Confultez auffi l'Encyclopédie, article *verre*.

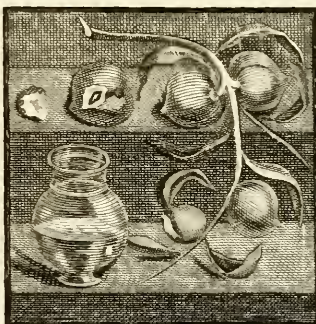
PLANCHE CXVI.

Un vafe de verre avec un peu de vin dans le fond. Une corbeille, (de l'efpèce de celles que les Anciens appelloient *vanni*) où l'on voit plufieurs fruits & deux pièces de monnoie ; l'une d'or où l'on diftingue l'empreinte d'une tête, & l'autre d'argent.



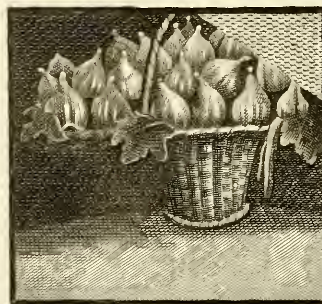
115

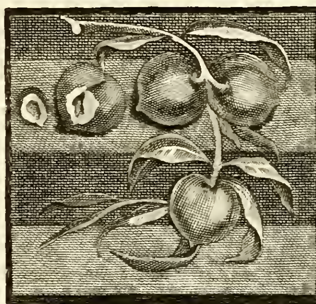




116

117





118

119



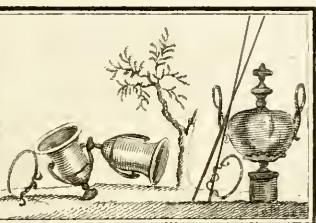


PLANCHE CXVII.

Ce N°. eſt à-peu-près la même choſe que le N°. 115. Il fut découvert dans les mêmes excavations de Civita, ainſi que le N°. 116.

PLANCHE CXVIII.

Beaucoup de figues dans un panier d'oſier.

« On ne peut s'empêcher d'admirer la prodigieuſe variété que
» la Nature met dans ſes procédés particuliers, ſans déroger néan-
» moins a l'uniformité de ſon plan général, puiſqu'elle a ſi bien
» caché dans la figue les parties ſexuelles dont elle a doué la
» plupart des plantes, qu'elles ont échappé juſqu'à nos jours
» à l'œil des Naturaliſtes les plus attentifs ».

Le figuier eſt ſacré dans l'Inde. Perſonne n'oſe l'y détruire : quelques-uns l'appellent *l'arbre de Dieu* de l'Inde. Cette eſpèce de figuier étranger forme un arbre qui s'élève ſur un tronc boiſeux à une hauteur conſidérable. Les Banians conſtruiſent avec ſes branches des arcades régulières & poſent au-deſſous leurs padoges, & voilà leur Temple.

Voyez le liv. XIII. ch. 7. de Pline, où cet Auteur parle d'une eſpèce de *caprification*, ou opération pour faire mûrir les figues qui a quelque rapport avec un des métiers qu'exerçoit le Prophête Amos ; ſon occupation étoit de piquer des figues ſauvages, ch. 7. verſet 14. Parmi les vingt-neuf eſpèces de figues cultivées, Pline nomme les *Pompeïennes* & les *Herculaniennes* qui demandoient un ſol gras & bien fumé, au rapport de Caton.

Galien dit que depuis l'âge de vingt-huit ans, il s'eſt abſtenu de toutes ſortes de fruits d'été ; *horæi*, *fugaces*, excepté des figues bien mûres & des raiſins ; & il attribue à ce ſage régime, la ſanté dont il a joui juſque dans un âge avancé.

Pausanias rapporte que Cérès voulant récompenser Phytalus Athénien, de ce qu'il avoit exercé envers elle l'hospitalité, lui fit présent d'un figuier, dont on se servit pour toutes les plantations de l'Attique.

Les Grecs croyoient que la figue pouvoit tenir lieu de toute autre espèce d'aliment.

Les Anciens nourrissoient leurs Athlètes avec des figues séches.

On connoît ces vers d'Horace :

Olim truncus eram ficulnus inutile lignum.
Cùm faber incertus ne Deum faceret ne Priapum.

Je n'étois qu'un tronc de Figuier ;
Je suis Dieu, grace à l'ouvrier.

PLANCHE CXIX.

Ces deux petits sujets ont été découverts ensemble dans les excavations de Gragnano, en 1754.

Le premier vase du premier Tableau est de couleur d'or. Le second qui paroît doré à l'extérieur, est peint en argent dans l'intérieur. Le troisième est l'inverse du précédent; c'est-à-dire, d'or en dedans, d'argent en dehors.

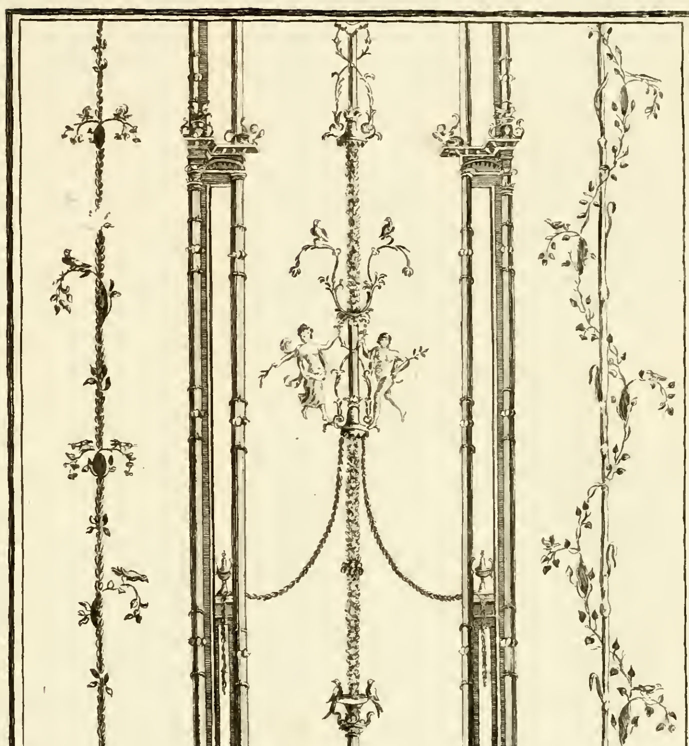
Le premier vase du second cadre est d'or, l'autre d'argent : le troisième d'or aussi, a un manche d'une forme particulière; il est long, élevé, va en s'amincissant jusqu'à son extrémité qui se courbe & se roule sur elle-même.

Nous avons déjà vu dans nos Planches précédentes des cercles garnis d'anneaux, & d'autres objets semblables à ceux qui se trouvent répétés sur cette Planche.

PLANCHE CXX.

Ce Tableau d'ornement, découvert à Gragnano, le 9 Mai 1760, est précieux par le goût & la délicatesse des détails. Raphaël n'a rien imaginé qui ait plus de légéreté, plus de fraî-

120



121



cheur : rien de plus galant que le candelabre qui occupe le milieu de cette agréable compofition , peinte fur un fond blanc. Le milieu eft cannelé & de couleur rouge. Le bas repréfente une efpèce de vafe jaune , orné de feuillages , & fur les bords duquel font perchés deux perroquets au naturel. De ce vafe fort une colonne entrelaffée de feuilles vertes, & de fleurs blanches & rouges , avec quelques fruits. Un petit pavillon jaune eft au-deffus. Deux figures l'accompagnent , pofées fur un pied: l'une eft un jeune homme ; une draperie rouge retombe par-deffus fon bras ; de la main droite, il porte une efpèce de rameau d'arbre. L'autre eft une jeune femme , dont la draperie jaune , bordée de rouge, laiffe tout fon fein à découvert. De la main elle porte auffi une petite branche ou quelque plante. Ces deux figures ont un pied en l'air & fe tiennent d'une main à deux rameaux enlaffés autour du candelabre. A cet endroit s'épanouit une grande fleur d'un rouge clair. A fes deux côtés, font deux autres branches à l'extrêmité defquelles pend une fleurette jaune. Deux petits oifeaux fe balancent deffus. Du milieu de la grande fleur fort une colonne de feuilles, de fleurs & de fruits femblable à la colonne inférieure & terminée comme elle par un pavillon jaune. Le fût du candelabre continue enfuite & finit par une fleur, ainfi qu'on a déjà vu celui de deffous. Du premier pavillon partent deux feftons verds qui vont faire ornement aux deux édifices latéraux & en tout pareils. Ils font compofés de deux colonnes rouges, garnies en trois endroits d'anneaux ou de nœuds jaunes. Sur la corniche rouge, foutenue par un pilaftre vert, bordé de blanc & de rouge , eft une figure de Sphinx. En bas, fur une efpèce de bafe, eft un vafe de couleur brune. A l'un des côtés du Tableau, eft un jonc dans toute fa longueur , & entrelaffé d'une branche de lierre , fur les feuilles de laquelle on a peint au naturel quelques oifeaux & quelques infectes. De l'autre part, on voit à-peu-près la même chofe.



PLANCHE CXXI.

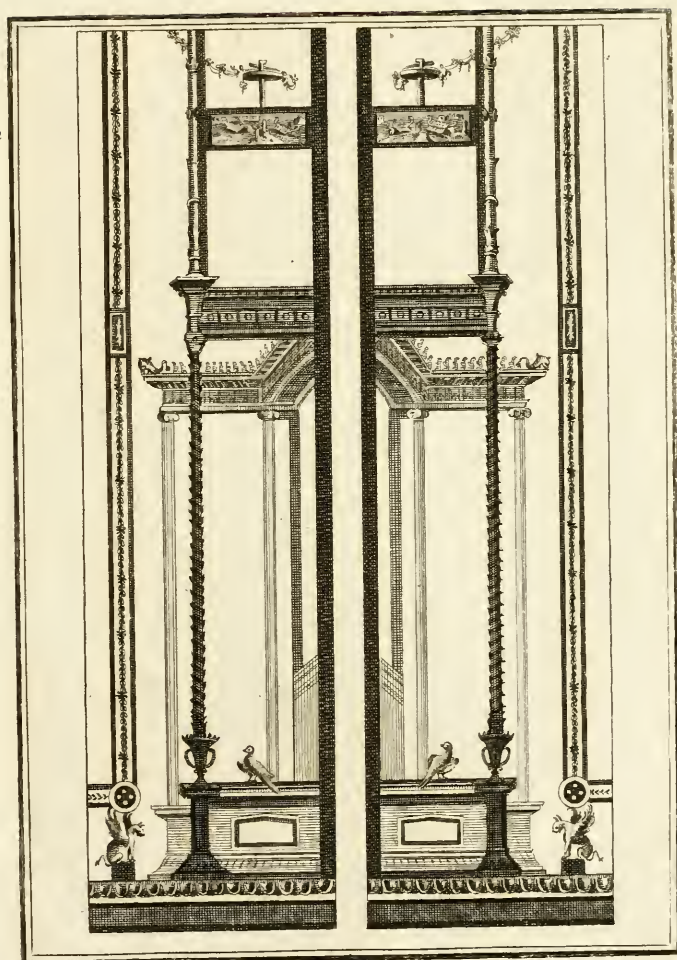
Ce petit Tableau de genre fut retiré des excavations de Civita, le 24 Mai 1760.

Les ornemens du cadre ſont peints en arabeſques de couleur jaune. Le champ du Tableau eſt blanc; la terraſſe & les différens animaux ſont repréſentés au naturel. Il y a du mouvement & de l'expreſſion dans cette petite compoſition.

PLANCHE CXXII.

Cette planche eſt compoſée de deux Tableaux d'architecture, parfaitement ſemblables, & trouvés tous deux dans les excavations de Civita, le 17 Mai 1760. La bande inférieure eſt verte. Celle qui ſuit, plus étroite, eſt d'un blanc ſale. La bande qui vient après eſt ornée de petits écuſſons jaunes. On voit pardeſſus un piedeſtal en feuillages, qui porte un vaſe de couleur rouge. De ce vaſe ſort une colonne coloriée du bleu au verd, & entortillée d'une guirlande rouge. Le chapiteau & la corniche ſont rouges auſſi, à la réſerve de la friſe qui eſt peinte comme la colonne. Mais les trygliphes & les metopes ſont rouges. L'eſpèce de pilaſtre, ou la bande perpendiculaire, eſt de couleur verte. L'autre colonne qui s'élève ſur la corniche eſt jaune, ainſi que tous les ornemens, les anneaux & les feuillages. La bordure des deux petites marines quarrées-longues eſt rouge: les différens objets de ces deux peintures ſont repréſentés au naturel; on diſtingue parfaitement la mer, les édifices, les vaiſſeaux, & les figures qui donnent du mouvement à ces deux compoſitions ſemblables, à quelques différences près de peu d'importance. Ces deux Tableaux ſoutiennent chacun un bâton, eſpèce de petite colonne, ſur lequel eſt un van, ou un vaſe qui en a la forme, & la couleur de l'argent. Des feſtons verds, & des bandelettes rouges liées enſemble paſſent dans l'anſe, &

laiſſent



Tom. III.

laiſſent tomber leur extrêmité. Le bas de cet édifice, réſultat de l'imagination du Peintre, eſt une eſpèce de parapet, avec une ouverture au milieu qu'on pourroit prendre pour un *ſoupirail*. Ce parapet eſt garni d'une corniche jaune. Les oiſeaux poſés deſſus ſont d'un blanc qui tire ſur le bleu : ce pourroit bien être des Colombes qui ſe font l'amour. Un autre grand édifice occupe le fond du Tableau ; il eſt compoſé de quatre colonnes avec leur chapiteau, d'ordre ionique ; leur baſe ſont attique. On diſtingue parfaitement ſur la corniche & la friſe, les tryglyphes, les métopes armés de petits crochets & deux dauphins placés à l'extrémité. Le tout eſt d'un blanc ſale. Les deux pilaſtres inférieurs ſont verds. Les deux parties latérales de ce Tableau ſe reſſemblent encore ; on voit d'abord un hyppogryphe jaune ſur un piedeſtal cube de la même couleur. Il ſoutient avec ſes aîles une petite roue, dont le fond eſt verd. Le cercle & la fleur du milieu ſont rouges ; les deux bandes qui s'élèvent ſur cette roue ſont rouges auſſi. Le feſton du milieu eſt verd, ainſi que la fleur renfermée dans le petit quarré oblong qu'on rencontre à la moitié de la hauteur de cet ornement en arabeſque.

Ce genre d'architecture vient, dit-on, des Egyptiens, & ſe retrouve à la Chine. Vitruve aime mieux y voir le faux goût des Architectes modernes.

Les deux colombes ſe faiſant l'amour, peintes ſur notre Tableau, nous donneront occaſion de citer un des plus agréables endroits de l'Hiſtoire Naturelle de Pline, quelqu'étranger qu'il paroiſſe au ſujet de cette Planche : mais la ſécchereſſe de ces deſcriptions d'architecture antique, ſemble devoir nous excuſer de reſte.

Pudicitia illis (COLUMBIS) *prima, & neutri nota adulteria. Conjugii fidem non violant, communemque ſervant domum ; niſi Cœlebs aut vidua, nidum non relinquit ; & imperioſos mares, ſubinde etiam iniquos ferunt : quippè ſuſpicio eſt adulterii, quamvis natura non ſit. Tunc plenum querelâ guttur, ſævi que roſtro ictus ;*

mox in satisfactione exosculatio , & circà veneris preces crebris pedum orbibus adulatio. Amor utrique sobolis æqualis. Sæpè & ex hâc causâ castigatio , pigriùs intrante fœminâ ad pullos : parturienti solatia & ministeria ex mare : Lib. X. Cap. 35.

La chasteté parfaite est leur vertu première ;
Et l'un & l'autre sexe ignore l'adultère.
Pour eux toujours sacré, l'Hymen rempli d'appas
Les attache à leur nid jusques à leur trépas.
De son mari jaloux la Colombe fidèle
Souffre en paix les humeurs , les mauvais traitemens ,
Les coups de bec cruels : mais ces époux-amans
Bientôt par des baisers terminent la querelle.
C'est alors qu'il faut voir le Pigeon amoureux!
Aux yeux de sa compagne il vole & fait la roue ;
Il la flatte, & dans l'air avec elle il se joue ;
Par ses roucoulemens il explique ses vœux ;
Il presse ; elle se rend ; & le couple est heureux. . . . .
A leurs chastes plaisirs un autre soin succède :
Leur naissante couvée obtient tout leur amour:
A la mère attentive, ah ! loin que l'époux cède,
Il veille sur le nid, assidu nuit & jour ;
Si la mère indolente un moment se relâche,
Il la gronde & la force à reprendre sa tâche.
Fait-elle son devoir? Il partage ses soins,
La console, & prévient ses goûts & ses besoins.

PLANCHE CXXIII.

Un Bâtiment divisé en deux aîles, & soutenu sur une corniche appuyée elle-même sur des colonnes, dont on ne voit que les chapiteaux, est le sujet de ce Tableau retiré des fouilles de Civita, le 21 Octobre 1760. Ces deux aîles sont composées de deux colonnes qui en supportent la couverture & le fronton triangulaire : le tout est jaune, & la frise rouge. L'arcade qui joint les deux aîles est de couleur verte. On voit aussi dans le fond une porte entr'ouverte peinte en jaune-clair. Sur

123



Tom. III.

le bord du toît des deux aîles, ſont deux Panthères ou ſemblables animaux de couleur cendrée; leur langue eſt rouge. Sur la corniche du devant du Tableau, on voit un Paon repréſenté au naturel, & à quelque diſtance de lui, un vaſe à l'anſe élevée, au col étroit, & de couleur d'argent. Une branche de palmier eſt dreſſée contre. Le champ de ce Tableau eſt blanc. Le premier cadre convexe par en haut eſt noir; le cadre extérieur eſt d'un rouge foncé.

Cet édifice qu'on a peint conſtruit en bois, pourroit paſſer pour le veſtibule d'un Temple, le Portique ſervant d'entrée à une Baſilique.

Quant à la forme triangulaire du toît & du fronton, conſultez Vitruve, VII. 3, & Ciceron, *de Oratore* : *Capitolii faſtigium illud, & ceterarum Ædium non venuſtas, ſed neceſſitas fabricata eſt : namque quum eſſet habita ratio quem ad modum ex utrâque parte tecti aqua dilaberetur, utilitatem Templi faſtigii dignitas conſecuta eſt : ut etiamſi in cœlum Capitolium ſtrueretur, ubi imber eſſe non poſſet, nullam ſine faſtigio dignitatem habiturum fuiſſe videatur.*

Cet édifice eſt probablement le veſtibule d'un Temple; le vaſe & la palme qui l'accompagne confirment cette conjecture.

Les Anciens plaçoient ainſi à l'entrée de leurs Chapelles des vaſes remplis d'eau luſtrale, comme aujourd'hui nous voyons des bénitiers à la porte des Egliſes.

PLANCHE CXXIV.

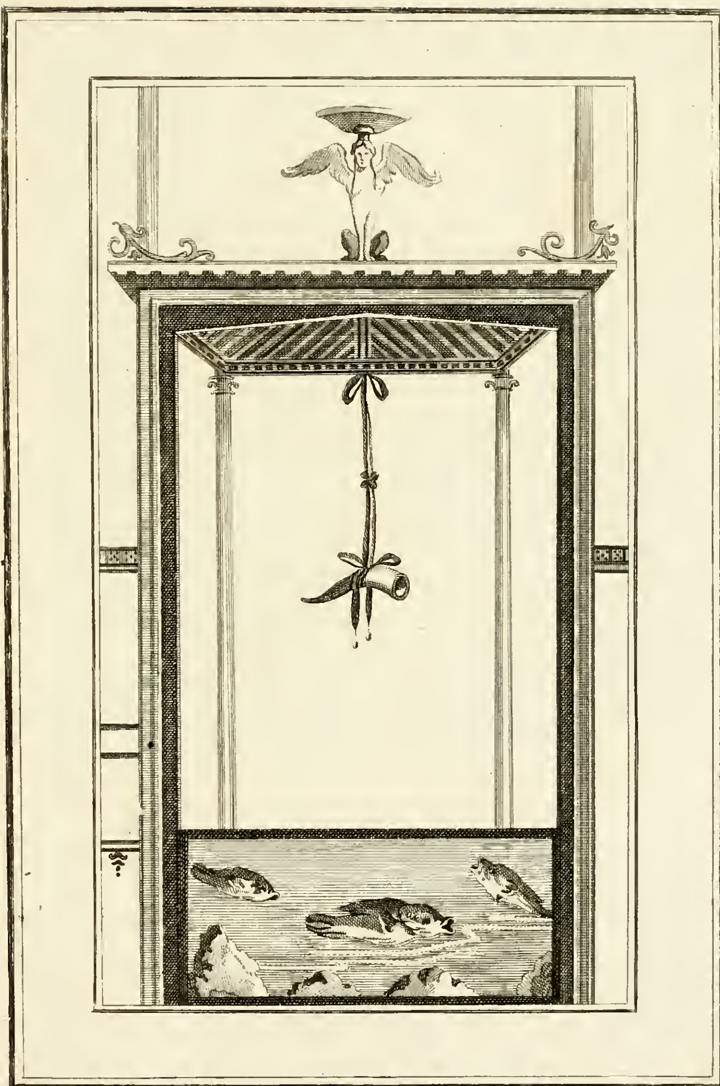
Ce Tableau trouvé à Civita repréſente ſur un fond blanc un Lambris peint en rouge-clair, ſoutenu ſur le devant par une eſpèce de charpente quarrée, dont la partie extérieure eſt jaune; la petite bande intérieure eſt d'un rouge foncé. Derrière ſont deux colonnes qu'on a feint de ſtuc, ainſi que l'architrave ou la corniche, au milieu de laquelle eſt placé un

Sphinx ayant le visage & le sein d'une femme ; ses aîles sont coloriées d'une telle sorte, qu'on les croiroit de marbre. Ses cheveux sont jaunes. Cette figure bizarre porte sur sa tête un vase de la couleur du marbre. Du milieu du lambris est suspendue une corne d'or liée avec un nœud de rubans rougeâtres. Un passage de Servius en donne l'explication : *Tholus propriè est veluti scutum breve, quod in medio tecto est : ad quod dona suspendi consueverunt.* Ce cornet est un attribut de Bacchus, qui étoit aussi une Divinité Egyptienne. Le bas de cette composition forme comme un Tableau quarré & bordé de noir, représentant la Mer avec des Poissons, & quelques pointes de Roches.

Ce morceau d'architecture est vraisemblablement ce que les Anciens appelloient : *Tholus ; tectum sine parietibus, subnixum columnis.* Vitruve fait mention, V. 2, de corniches de stuc. Les Anciens appelloient cette construction : *Opus albarium, opus marmoratum.* C'étoit de la chaux, ou du marbre blanc réduit en poudre. Sur la côte de Coromandel, on fabrique un enduit qui sert de plâtre, & qui se fait avec les coquillages du bord de la Mer. Voyez le Mémoire de M. *de la Faye*, contenant les Recherches sur la Chaux & sur les Mortiers des Romains, Paris, Imprimerie Royale, 1778, *in*-8o. *Usus Gypsi in albariis*. dit Pline, XXXVI. 24. *Le Plâtre sert à faire des crépis.* Voyez les Notes qui accompagnent la Traduction de M. de Syvry, à cet endroit.

Plutarque dit que les Egyptiens mettoient des Sphinx à l'entrée de leurs Temples, pour marquer que dans leur Religion, tout étoit énigmatique. Il en est résulté que ce peuple étoit devenu la plus superstitieuse des Nations ; ce qui doit rendre suspecte la haute sagesse des Egyptiens, dont la tradition est venue jusqu'à nous. La Religion ne devant être que la morale consacrée dans toute sa perfection, pourquoi faire aux Hommes un mystère de leurs devoirs ? Un Prince ne s'exposeroit-

124

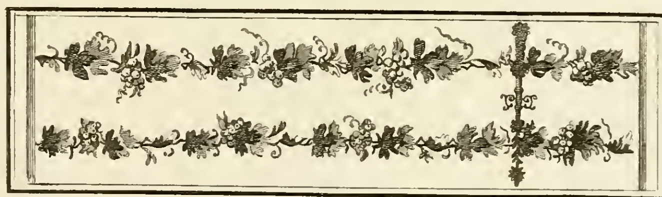


Tom. III.

125



126



Tom. III.

il pas à la désobéissance, s'il ne rendoit ses Ordonnances que par énigmes? L'évidence doit être la première qualité d'une législation, ainsi que d'un culte.

Diodore de Sicile, III. 35, parle du Sphinx comme d'un animal qui n'est rien moins que fabuleux. Il est vraisemblable que les Anciens donnèrent ce nom à une espèce de singes. *Inter simias habentur & Sphinges* (dit Solin. Cap. 27.) *Villosa comis, mammis prominulis ac profundis* : & on observera avec Saumaise, que les Latins, du mot *Sphinge*, avoient fait celui de *Spinturnix*, terme d'injure pour désigner une femme brute & grossière. On trouve dans Plaute le mot de *Spinturnicium*, synonyme de *Pithecium*.

PLANCHE CXXV.

Le champ de ce Tableau d'architecture trouvé à Portici, le 1 Septembre 1761, est rouge. On y a peint le superbe vestibule de quelque Temple, dont le fronton triangulaire est orné de pointes, comme nous en avons déjà observé dans notre Tome I. La corniche est soutenue par quatre colonnes d'ordre Ionique, de l'architecture la plus belle, la plus régulière, & digne des beaux jours de la Grèce. Un autre morceau de corniche qui touche au vestibule, & sur le bord de laquelle est un Dauphin, est soutenu par une figure d'homme qui paroît dans le style Egyptien, & qui porte sur sa tête un bout de colonne recouverte par de larges feuilles pointues. A cette corniche est suspendue une espèce de feston attachée par son extrémité à un miroir placé sur la tête d'un Sphinx aîlé. Cette figure symbolique est accroupie sur un trépied fort haut. Dans la pompe Isiaque, on se servoit de miroir. C'est Apulée qui nous l'apprend, Métamorph. XI. *Corona multi-formis variis floribus sublimem distrinxerat verticem, cujus media quidem super frontem plana rotunditas in modum speculi, vel imò argumentum Lunæ candidum lumen emicabat.*

Un Trépied surmonté d'un Sphinx, & placé à l'entrée d'un Temple, désignoit les saints Mystères qu'on y pratiquoit. La forme particulière du Trépied de notre peinture, peut faire conjecturer que le Temple dont on voit le vestibule, appartient à Apollon ou à Osiris.

PLANCHE CXXVI.

Deux festons verds parmesés de fleurs jaunes & rouges; sur un fond blanc, trouvé dans les excavations de Civita, le 24 Mai 1760.

PLANCHE CXXVII.

Au milieu de plusieurs autres morceaux d'architecture, s'élève un *tholus*, une coupole, ou rotonde, soutenue par huit colonnes d'ordre ionique. La corniche circulaire est ornée de pointes. On en voit aussi sur la corniche de l'édifice voisin. Sur un fronton vu à moitié sur le devant & au bas de ce Tableau, on voit une espèce de cigne ou autre oiseau terminé en arabesque. Entre deux grands pilastres, surmontés chacun d'un vase orné de larges feuilles, est une espèce d'appui de mur sur lequel on voit trois autres petits pilastres ou autels quadrangulaires.

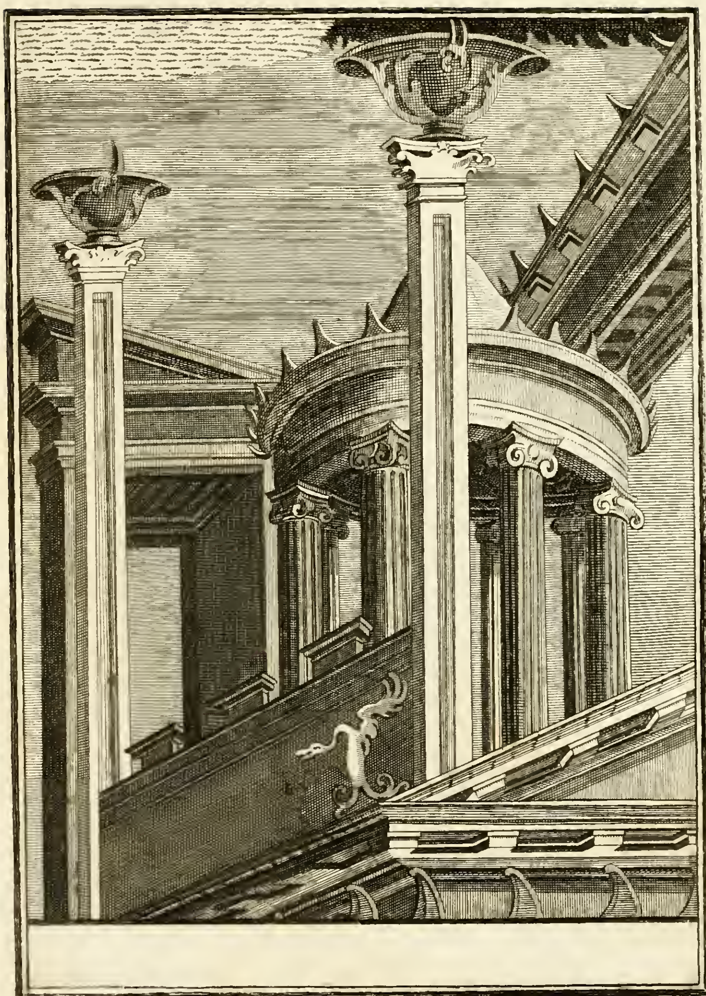
On élevoit ordinairement à Vesta des Temples ou Chapelles qu'on appelloit Tholus & qui avoient la forme de notre coupole. Ovide fast. VI. 281.

Par facies Templi : nullus procurrit in illo
Angulus : à pluvio vindicat imbre Tholus.

Voyez Vitruve, III. I. IV. 7.

Ce beau morceau d'architecture peinte a été découvert dans l'excavation de Portici.

127



Tom. III.

Planche CXXVIII.

Tous les différens objets peints ſur ce fond blanc ſont repréſentés au naturel. Le bas de ce Tableau pouvoit être une friſe ; elle eſt coloriée en jaune, ainſi que l'hippogryphe. La guirlande de deſſus eſt verte, entre deux bandes étroites rouges. Rouge eſt auſſi la petite roue qu'on voit à l'angle. Le quarré qui tient le milieu du feſton ainſi que la baſe cubique où poſe l'hippogryphe ſont d'un jaune clair.

Ce petit Sujet a été trouvé à Civita, le 24 Mai 1760.

Planche CXXIX.

Le champ de ce Tableau quarré, trouvé à Gragnano, le 24 Juillet 1759, eſt rouge. On y diſtingue une tour ronde, ceinte d'une draperie nouée. Une fenêtre eſt au milieu ; elle eſt terminée par une baluſtrade, ou colonnade qui, rappelle ces bâtimens des Anciens qu'ils appelloient *cœnatio ſolaria in ſuperioribus hyemalia marmoribus & columnis ornata.* De part & d'autre ſont deux édifices peu hauts, mais longs, percés de quantité de petites fenêtres. A leur extrêmité ſont deux petites tours ou pilaſtres ; ſur l'un deſquels eſt une Statue. Ces bâtimens paroiſſoient renfermer de petits boſquets de cyprès verds. Derrière ſont deux autres édifices dont l'un quarré. Le ſecond, de forme circulaire, eſt recouvert d'un toit qui ſe termine en pointe & qui a la forme d'une cloche. Le devant du Tableau offre ſur une baſe une ſtatue de vieillard tout nud & portant un trident à la main. Non loin delà, eſt un perſonnage qui porte quelque choſe à la main. Le trident, comme on ſait, eſt l'attribut de Neptune, & ſervoit, dit-on, à indiquer la diviſion de l'empire des eaux, en mer, fleuves & lacs. Servius, dans ſon commentaire ſur l'Æneïde I, 742. explique ainſi l'allégorie du trident de la mythologie. *Jupiter triſido utitur fulmine*; *Pluto cerbero triſauci*,

Neptunus TRIDENTE : *hæc tria ſceptra ſignificant etiam ipſa tria Elementa Phyſica quâdam ratione conjuncta.*

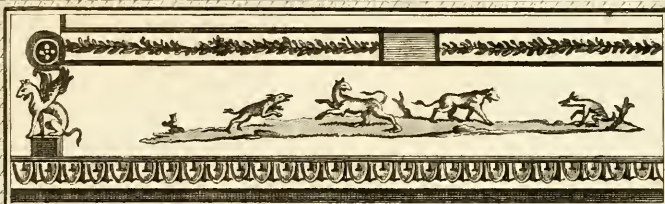
PLANCHE CXXX.

Le fond de ce Tableau, peint au-deſſus d'une friſe, eſt blanc. On y voit un cheval & un veau marins. Les quatre dauphins ſont d'une couleur de verd-de-mer. Les ornemens des deux corniches ſont rouges & jaunes. Découvert à Civita, le 30 Décembre 1260.

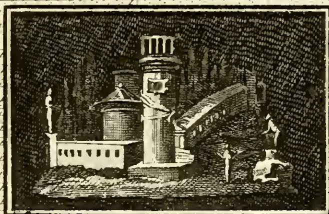
Fin du Troiſième Volume.

TABLE

128



129



130



Table de la grandeur des Tableaux contenus dans ce troisième Volume.

N°	hauteur.		largeur.	
1	3 pieds	5 pouces	2 pieds	4 pouces.
2	2 pieds	9 pouces	2 pieds	2 pouces & d.
3	2 pieds	8 pouces	2 pieds	6 pouces.
4	2 pieds	1 pouce	1 pied	3 pouces & d.
5	1 pied	6 pouces	1 pied	3 pouces.
6	1 pied	6 pouces	1 pied.	4 pouces.
7		4 pouces & d.		3 pouces & d.
8	2 pieds	1 pouce & d.	1 pied.	7 pouces
9		5 pouces		6 pouces.
10		4 pouces		9 pouces.
11		6 pouces		4 pouces.
12	1 pied	6 pouces & d.	1 pied	3 pouces
13	2 pieds	8 pouces	2 pieds	6 pouces.
14		8 pouces		10 pouces.
15		3 pouces		10 pouces.
16		6 pouces		10 pouces.
17	1 pied	7 pouces & d.	1 pied	2 pouces.
18		5 pouces		11 pouces.
19		3 pouces		7 pouces.
20		2 pouces		11 pouces.
21	2 pieds.	1 pouce & d.	1 pied	9 pouces.
22	1 pied	9 pouces		9 pouces. & d.
23		9 pouces	1 pied	9 pouces.
24	1 pied		1 pied	6 pouces
25	2 pieds	2 pouces	1 pied	10 pouces.
26	1 pied	6 pouces	1 pied	
27	3 pieds	3 pouces	3 pieds	2 pouces.
28	3 pieds	10 pouces	3 pieds	10 pouces.
29		2 pouces		5 pouces.
30	2 pieds		3 pieds	1 pouce.
31	2 pieds		3 pieds	1 pouce.
32	2 pieds		7 pieds	
33		6 pouces	2 pieds	
34		5 pouces		8 pouces.
35	1 pied		1 pied	3 pouces.
36		7 pouces		8 pouces.
37	1 pied	4 pouces		11 pouces.
38		11 pouces	1 pied	5 pouces.
39		11 pouces	1 pied	5 pouces.
40		11 pouces	1 pied	5 pouces.
41	1 pied	6 pouces & d.	1 pied	4 pouces. & d.
42	1 pied	7 pouces		9 pouces. & d.
43		4 pouces		11 pouces.

N°	*hauteur*		*largeur*	
44		9 pouces & d.	1 pied	1 pouce.
45		8 pouces & d.	1 pied	2 pouces.
46	1 pied	2 pouces & d.		7 pouces
47	1 pied	4 pouces & d.	1 pied	
48	1 pied	4 pouces & d.	1 pied	
49	1 pied.	2 pouces	1 pied	2 pouces.
50	2 pieds	4 pouces	1 pied	3 pouces.
51	1 pied	10 pouces & d.	1 pied	3 pouces.
52	1 pied	10 pouces	1 pied	3 pouces.
53		6 pouces	3 pieds	2 pouces.
54		6 pouces	3 pieds	2 pouces.
55		6 pouces	3 pieds	2 pouces.
56		6 pouces	3 pieds	2 pouces.
57		6 pouces	3 pieds	2 pouces.
58	1 pied	2 pouces	1 pied	10 pouces.
59		8 pouces & d.		6 pouces & d.
60		10 pouces & d.	4 pieds	10 pouces.
61		8 pouces & d.		6 pouces & d.
62		10 pouces & d.	4 pieds	10 pouces.
63		8 pouces & d.		6 pouces & d.
64		10 pouces	1 pied	
65		8 pouces & d.		6 pouces & d.
66		10 pouces	4 pieds	10 pouces.
67		6 pouces	2 pieds	
68		11 pouces	1 pied	2 pouces.
69		9 pouces	2 pieds	6 pouces.
70	3 pieds		4 pieds	10 pouces.
71	3 pieds		4 pieds	10 pouces.
72	3 pieds		4 pieds	10 pouces.
73	1 pied	1 pouce	2 pieds	2 pouces & d.
74	1 pied		4 pieds	
75		10 pouces	1 pied	4 pouces.
76	7 pieds		5 pieds	6 pouces.
77	7 pieds		5 pieds	6 pouces.
78	1 pied		3 pieds	
79	1 pied		3 pieds	
80	1 pied		3 pieds	
81		9 pouces	1 pied	
82	1 pied	4 pouces	1 pied	1 pouce & d.
83	1 pied	8 pouces	1 pied	6 pouces.
84		3 pouces		9 pouces.
85	2 pieds	6 pouces	2 pieds	6 pouces.
86	1 pied		3 pieds	
87	2 pieds		2 pieds	
88	1 pied		4 pieds	3 pouces.
89	1 pied	8 pouces & d.	2 pieds	8 pouces.
90	3 pieds	6 pouces	5 pieds	
91	3 pieds	6 pouces	5 pieds	
92	3 pieds	6 pouces	5 pieds	
93	1 pied.		2 pieds	6 pouces.
94		7 pouces & d.	2 pieds	
95	1 pied		1 pied	

Nos.	hauteur		largeur	
96	1 pied	4 pouces	2 pieds	9 pouces
97	1 pied	4 pouces	2 pieds	9 pouces.
98	1 pied		1 pied	7 pouces.
99	1 pied	5 pouces	1 pied	8 pouces
100	1 pied	3 pouces & d.	1 pied	3 pouces.
101	1 pied	10 pouces	1 pied	8 pouces.
102	1 pied	11 pouces	1 pied	8 pouces.
103	2 pieds		11 pieds	
104	1 pied	7 pouces	4 pieds	2 pouces.
105	1 pied	7 pouces	4 pieds	2 pouces.
106		8 pouces	1 pied	1 pouce.
107		8 pouces	2 pieds	2 pouces.
108		8 pouces	2 pieds	2 pouces.
109	1 pied		1 pied	6 pouces & d.
110	1 pied		7 pieds	6 pouces.
111		8 pouces	2 pieds	1 pouce & d.
112		8 pouces	2 pieds.	3 pouces.
113	2 pieds	7 pouces	2 pieds	2 pouces.
114	3 pieds		2 pieds	5 pouces.
115	2 pieds	4 pouces	2 pieds	4 pouces.
116	2 pieds	8 pouces	2 pieds	4 pouces.
117	2 pieds	4 pouces	2 pieds.	4 pouces.
118 , ...	2 pieds	4 pouces	2 pieds	4 pouces.
119		8 pouces	2 pieds	2 pouces.
120	4 pieds	6 pouces	4 pieds	
121		6 pouces & d.	1 pied	8 pouces.
122	7 pieds		3 pieds	10 pouces.
123	4 pieds	2 pouces	3 pieds	2 pouces.
124	4 pieds.		2 pieds	2 pouces.
125	3 pieds	5 pouces	3 pieds	
126		6 pouces	1 pied	8 pouces.
127	3 pieds	3 pouces	2 pieds	4 pouce.
128		6 pouces	1 pied	8 pouces.
129		10 pouces	1 pied	2 pouces.
130	1 pied		2 pieds	6 pouces.

Fin de la Table du troisième Volume.




PECIAL
2585-152
V.3
THE GETTY CENTER
LIBRARY

